HISTOIRE

DE LA

STATUAIRE

ANTIQUE

SON ORIGINE, SES DÉVELOPPEMENTS
ET SA DÉCADENCE CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

PAR

L. VAFFIER



PARIS

ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55

HISTOIRE

DE

LA STATUAIRE

SOUS PRESSE:

Ouvrage du même Auteur.

La Classe ouvrière, ce qu'elle est, et comment on peut améliorer son sort.

HISTOIRE

DE

LA STATUAIRE

SON ORIGINE, SES DÉVELOPPEMENTS
ET SA DÉCADENCE
CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ

PAR

L. VAFFIER

Employé au Secrétariat de l'Institut Impérial de France

Paris. — DESLOGES, Libraire-Editeur,

RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, 4.

PRÉFACE

On ne saurait disconvenir que de tous les arts du dessin, celui de faire des statues et de leur donner de justes proportions n'ait été de toute antiquité le plus célèbre, et qu'il n'ait demandé à ses artistes de grands talents pour le perfectionner.

L'histoire de la statuaire antique et des excellents maîtres qui firent briller avec tant d'éclat toute la finesse de leur art, est un vaste champ pour l'érudition et plein d'attrait; elle remonte à la plus haute antiquité et descend de siècle en siècle, jusqu'au troisième, qui fut celui où la barbarie commença de corrompre les arts du dessin, et où presque tous les artistes perdirent leur habileté.

Ce sujet aussi noble qu'important ne mérite pas d'être laissé dans l'oubli, et il doit être traité avec dignité et éloquence, puisqu'il est d'une si grande utilité pour l'histoire et les belles-lettres.

Que peut-on trouver, en effet, d'utile dans les lettres, si la connaissance de l'antiquité ne l'est pas? Science si belle, qui est restée ensevelie dans l'oubli pendant plus de douze siècles!

Personne, dit un savant auteur, n'en saurait blâmer l'étude, qu'il ne fasse voir de l'ignorance, et on peut même

dire que les hommes qui veulent en condamner la recherche et la jouissance, n'ont jamais approché des sciences nobles ni connu leur étendue.

Comme la curiosité polit l'esprit, affine le jugement et enrichit la mémoire sans la charger, elle ne peut toucher que les grandes âmes, qui s'en font une noble occupation qui ne lasse ni leurs yeux ni leur goût : de là vient la passion de rassembler ces précieux ouvrages de l'art, auxquels l'antiquité donne même de la vénération.

Dans ce travail qui a été long et plein de difficultés à cause des recherches, j'ai suivi toutes les phases de ce bel art de la Statuaire, depuis son origine jusqu'aux premiers siècles de notre ère, en développant ses progrès et sa transmission chez les différents peuples de l'antiquité.

Ce sera un précieux encouragement pour moi si cet ouvrage est favorablement accueilli par ces nobles et éclairés génies qui s'appliquent si heureusement à pénétrer les secrets de la nature, et à développer les mystères de l'antiquité. Nos excellents artistes y trouveront aussi des notions précieuses sur l'histoire de leur art et sur leurs devanciers.

Je n'ai pas la prétention d'être à l'abri de la critique, car pareille matière devrait être traitée par une plume savante et compétente, afin d'être bien en rapport avec les perfections que nous admirons dans les anciennes statues et les grands talents de leurs habiles auteurs.

Je prie donc le lecteur d'excuser l'âpreté de mon style et la simplicité de mes expressions, et j'espère qu'un aussi brillant sujet aura par lui-même assez d'attraits pour plaire, sans emprunter l'éloquence de l'orateur.

L. V.

(Novembre 1862.)

HISTOIRE
DE LA STATUAIRE

CHAPITRE PREMIER

Quelle a été l'origine des statues.

Avant de rien écrire à la gloire des statues et des statuaires anciens, il m'a paru très à propos de remonter à leur origine, quoiqu'il soit assez difficile de savoir quels ont été les premiers inventeurs du bel art de la sculpture.

Quelques-uns ont cherché cette origine dans la plus haute antiquité, et à cet effet, ils ont donné naissance à l'idolâtrie, presque dès le commencement du monde. Le mauvais esprit, disent-ils, ne tarda pas longtemps après le péché d'Adam, à introduire dans le monde le culte des idoles ; cet esprit d'orgueil, précipité du ciel, voulut se faire le dieu de ce siècle, et se dresser un trône sur la terre, pour contenter l'ambition qu'il avait eue dans le ciel, de monter sur les astres et de

ressembler au Très-Haut; mais il ne le pouvait qu'en gagnant les hommes et en leur faisant part de ses adorations; c'est pourquoi il fit jeter par le serpent dans le Paradis terrestre, les semences de cette prétendue divinité, par la fatale conversation qu'il eut avec Ève, où il lui fit entendre qu'elle pourrait devenir déesse. Il est assez vraisemblable qu'après avoir tenté nos premiers parents qui sortaient des mains du Créateur, il gagna, dans la suite, avec beaucoup plus de facilité, quelques-uns de leurs descendants, et comme s'il les eût associés aux honneurs divins qu'il prétendait, il les fit mettre eux-mêmes au nombre des dieux, et de là, vint, peut-être, que le Livre saint distingue, dans ces premiers temps, les enfants de Dieu des enfants des hommes, ceux-ci ayant voulu reconnaître les hommes pour dieux, pendant que les autres ne rendirent leur culte qu'à leur Créateur.

C'est pourquoi Philon le juif n'a point fait difficulté de mettre la naissance de l'idolâtrie au temps d'Enoch, qui naquit l'an du monde 622, et son sentiment est sans doute fondé sur ce qu'en ont écrit les autres auteurs hébreux, sur ces mots du texte sacré, que nous lisons en faveur de ce saint patriarche, qu'il marcha devant Dieu, et que ce fut lui qui commença d'invoquer le nom du Seigneur, après lesquels Genebrard, qui les avait si bien étudiés, l'a ainsi conclu, que ce fut du temps d'Enoch que commença l'idolâtrie et le culte impie des faux dieux; mais, comme on ne pouvait reconnaître ces fausses divinités que par leurs

statues ou idoles, le même Philon le juif attribue effectivement l'invention de la statuaire au robuste Tubal-Caïn, fils de Lamech et de Sella, qui naquit vers l'an du monde 1057; car celui-ci, dit-il, fut le premier qui mit en usage le fer et l'airain, dont il forgea des armes pour faire la guerre, et qui commença à se servir aussi des autres métaux, comme de l'or, de l'argent, du cuivre et du bronze, ce qui donna occasion aux hommes de se servir, comme lui, du marteau, pour faire des statues et les adorer; ce que veut encore le livre prétendu d'Enoch, cité par Tertullien: et aussi saint Pierre Chrysologue, expliquant la parabole de l'enfant prodigue qui quitta la maison de son père pour aller voyager dans un pays fort éloigné, dit que, dès le commencement du monde, le Gentil s'en alla bien vite au pays des idoles.

Tout ce qu'allèguent les auteurs que je viens de citer, se rapporte, en quelque manière, à ce que dit Platon, qu'on était en possession de ces sortes de monuments et de tous les beaux-arts bien avant le déluge de Deucalion (déluge dont les auteurs anciens et surtout les poëtes nous ont donné de magnifiques descriptions sur la connaissance qu'ils ont eue, sans doute, de celui de Noé); car, ce philosophe, dans sa description de l'île Atlantique, telle qu'elle était dans l'océan, au-delà des Colonnes d'Hercule, avant que ce déluge et un grand tremblement de terre l'eussent abîmée dans la mer, met parmi les richesses immenses du temple de Neptune, qui était bâti dans la ville

capitale, plusieurs statues et colosses d'or, tant des dieux que des rois, des reines et de quelques illustres particuliers, qu'on serait pourtant bien en peine de trouver dans les abîmes où ils furent engloutis, puisque tout ce qu'il raconte des rois qui y commandaient, de leurs pouvoirs et de leurs conquêtes, me paraît fabuleux, quoiqu'il introduise lui-même, dans son Timée, des prêtres Egyptiens qui en font le récit à Solon, et que Crator, qui a, le premier, interprété ses écrits, assure que cette histoire est véritable, et qu'Origène, Porphyre, Proclus et Marcile Ficin soutiennent aussi, sur quoi je crois pourtant qu'il faut distinguer la vérité de l'île Atlantique d'avec les fables que Platon y a inventées.

Quoique cette haute antiquité ne soit pas sans quelque apparence, cependant, il a paru beaucoup plus sûr de fixer la naissance de l'idolâtrie et l'invention des statues après le déluge, et c'est le sentiment de saint Isidore, qu'on pourrait, ce me semble, concilier avec celui de Philon et des autres auteurs hébreux, en disant que l'idolâtrie qui s'introduisit dans le monde avant le déluge, fut celle des astres, ce qui peut être appuyé de ce qu'à écrit le fameux Maimon, que du temps d'Enoch, les hommes tombèrent dans une grande erreur, dont il fut lui-même du nombre, jusqu'à dire que si Dieu avait créé les étoiles et les sphères, ce n'avait été qu'afin qu'elles gouvernassent le monde; et il est même assez vraisemblable qu'avant qu'il marchât devant Dieu et qu'il commençât d'invoquer le nom du Seigneur, il avait trouvé

l'invention d'en faire les images, et qu'il l'avait apprise aux autres, comme l'assurent aussi quelques auteurs hébreux; mais que l'idolâtrie qui s'introduisit, après le déluge, fut celle des hommes qu'on reconnut pour dieux. Le père Kircher en attribue l'invention à Cham.

Mais, les docteurs hébreux, Cédrenus, Hottinger et plusieurs autres, ont assuré que Saruch avait été le premier qui avait abandonné le culte du vrai Dieu, et avait honoré de statues les gens de mérite; qu'il avait même appris l'art de les faire, à Tharé, son petit-fils, père d'Abraham, qui avait aussi exercé le même art pendant quelque temps : contre lesquels Genebrard a pourtant protesté, en disant qu'il est très-faux que la race des saints et que celui que Dieu avait choisi, quoique gratuitement et sans avoir égard à son mérite, pour fonder son Église, aient été des ouvriers d'iniquité, les fabricants et les vendeurs des idoles, du vivant même de Noé. — Cependant, on ne peut pas douter que, suivant l'aveuglement étrange et l'erreur déplorable du peuple superstitieux, ils n'aient rendu quelque culte profane aux statues, quand même d'autres ouvriers les auraient faites.

Cela est fondé sur le témoignage infaillible que Dieu en fit donner, dans la suite, au peuple d'Israël, par la bouche de Josué : « Vos pères, leur dit-il, Tharé, père d'Abraham, et Nachor, dès le commencement, ont habité au-delà du fleuve l'Euphrate, et ils y ont servi des dieux étrangers; » ce qu'on peut

entendre, selon saint Ambroise et quelques autres docteurs, d'Abraham même, pour un temps, et jusqu'à ce que Dieu l'eût tiré de la Mésopotamie, pour le conduire dans l'heureuse terre de Chanaan; car, je ne pense point qu'on doive ajouter foi à ce que rapporte Cédrenus, sur le témoignage de quelques anciens, qu'Abraham, déjà sexagénaire, ayant exhorté en vain son père d'abandonner le culte des idoles, mit le feu à l'oratoire où il les adorait, d'où son frère Haran, ayant voulu les tirer, périt dans les flammes; ce qui porta Tharé, après l'avoir enseveli dans la Chaldée, de passer dans la Mésopotamie; de sorte qu'il est vrai de dire qu'ils ont pu faire des idoles, et que, quand même ils ne les auraient point faites, ils leur ont rendu leur culte, en quoi ils ont été beaucoup plus coupables d'idolâtrie que les statuaires, puisque, comme l'a si bien dit Martial, ce n'est pas celui qui fait des statues, mais celui qui les prie, qui fait des dieux.

Quelques Juifs ont même cru qu'Ismaël avait inventé la statuaire, sur quoi on peut voir saint Isidore, liv. VIII, Chap. XI; mais c'est sans fondement.

C'est donc l'opinion commune, qu'on commença à faire des idoles du temps de Saruch, et de les adorer, et cette idolâtrie fit, en très-peu de temps, un grand progrès, puisque Moïse, dans la *Genèse,* de même que Josephe, dans ses *Antiquités judaïques,* font mention des idoles de Laban, qui avait Tharé pour aïeul, qui était petit-fils de Nachor, fils de Bathuel, frère de

Rebecca, femme d'Isaac, et père de Rachel, qu'il donna en mariage à Jacob; idoles que les Hébreux ont appelées Téraphins, et qui, selon eux, auraient été faites par des astrologues pour prédire l'avenir, et de figure humaine, pour être capables de recevoir les influences célestes, comme l'a encore remarqué un de leurs plus savants théologiens et de leurs plus habiles astrologues, et que Rachel, sa fille, lui déroba, lorsque son époux et sa famille se séparèrent de lui, dont les interprètes du Livre saint se sont étudiés de donner quelques raisons. Pervérius a cru que, comme ces petites statues que Laban, qui était Gentil, adorait, étaient d'or, d'argent, ou de quelque autre matière très-précieuse, sa fille les avait enlevées en compensation de sa dot et de sa portion d'héritage que son père avait dissipée, dont elle s'était déjà plaint à son époux. Abenezra, suivant son idée, s'est imaginé qu'elle les enleva afin que son père, en les consultant, ne pût point découvrir le chemin qu'ils avaient pris dans leur fuite.

Saint Bazile, saint Grégoire de Naziance et le savant Théodoret ont pensé qu'elle fit ce vol pour ôter à son père l'occasion de continuer son idolâtrie, et enfin, saint Jean Chrysostôme, l'abbé Rupert, Gennadius, Cajetan et Oleaster ont fort approuvé cette autre raison, qu'elle l'avait fait, afin d'avoir ces dieux pénates pour protéger sa personne et sa fuite; car, bien qu'elle eût reçu de son époux la connaissance du vrai Dieu, néanmoins, par la coutume et le

vice de sa nation, ou à l'imitation et en faveur de ses parents, elle rendait un égal culte au vrai Dieu et aux idoles, que Jacob lui interdit pourtant dès qu'ils furent arrivés dans la terre de Chanaan.

En effet, ayant assemblé tous ceux de sa maison, il leur dit : « Jetez loin de vous les dieux étrangers qui sont au milieu de vous » ; ce qui doit s'entendre non-seulement des idoles de Laban que Rachel avait emportées, mais encore de celles qu'ils avaient trouvées parmi le butin qu'ils avaient fait de la ville des Sichimites, outre qu'il est assez probable, que dans une famille aussi nombreuse que celle de Jacob, il y avait des serviteurs et des servantes idolâtres ; c'est pourquoi, ayant résolu de bannir entièrement l'idolâtrie de sa famille, il voulut que tous ceux qui dépendaient de lui rejetassent les idoles, ce qu'ils firent, puisque lui ayant donné toutes les statues des dieux étrangers qu'ils avaient, avec les ornements même qu'ils y avaient attachés, il les fit cacher dans la terre, sous un térébinthe qui était derrière la ville de Sichem.

Tout ce que je viens de dire au sujet de Laban et de Jacob se passa vers l'an du monde 2265, et avant l'ère chrétienne 1739. Celui-ci, voyant que son beau-père s'opposait à son départ, sortit de chez lui sans lui dire adieu, emmenant avec lui tout ce qui lui appartenait, ce qui donna occasion à Laban, averti d'un départ si soudain et qu'on lui avait emporté ses idoles, de le poursuivre avec une étrange colère ;

mais Dieu l'ayant adouci, il se réconcilia avec son beau-fils. Ce fut avant ce temps-là que les statues, qui donnèrent occasion à l'idolâtrie, furent inventées, et bien que saint Épiphane et Suidas assurent qu'elle commença du temps de Saruch, qui mourut vers l'an du monde 2049, et avant l'ère chrétienne 1955, je n'oserais pourtant pas assurer qu'il fût lui-même le premier inventeur de ces sortes d'ouvrages.

Saint Clément d'Alexandrie a rapporté l'origine des statues et de l'idolâtrie d'une autre manière : il dit que les premiers païens qui voulurent avoir des dieux de leurs mains, élevèrent des pièces de bois d'une grandeur remarquable, ou des colonnes de pierre qu'ils adorèrent; ce qu'on pratiquait encore il y a moins de deux siècles dans quelques endroits des Indes, où l'on adorait de ces colonnes fort hautes, dont on a même de petites figures portatives, ce qui est très-certainement un reste de l'ancienne idolâtrie dont il est fait mention dans le Lévitique, où Dieu dit par la bouche de Moise : « Vous ne vous dresserez point de colonnes ni de monuments, et vous n'érigerez point dans votre terre de pierres remarquables et superstitieuses pour les adorer »; mais qu'ensuite, les arts s'étant perfectionnés, on commença à faire des idoles qui avaient une figure humaine, à quoi le mérite des hommes morts, dont on voulut honorer la mémoire, contribua beaucoup, puisque de l'honneur qu'on rendit à leurs statues on passa bientôt à l'adoration.

Quoi qu'il en soit, je ne serais pas éloigné de croire qu'elles fussent inventées longtemps avant Saruch, sous la tyrannie de Nembrod ou Nimrod, fils de Chus, et petit-fils de Cham, homme fort, selon l'Écriture, qui commença le premier à usurper la puissance souveraine sur les autres hommes qui, sous sa conduite, firent le bâtiment superbe de la tour de Babel, l'an du monde 1770, et 2234 avant Jésus-Christ; car ce prince puissant, comme le marque positivement la Genèse, régna à Babylone, dans le pays de Sennaar, qui de son nom fut aussi appelé pays de Nemrod.

En effet, comme celui-ci avait usurpé par son ambition et par sa puissance, après la mort de Noé, la tyrannie sur ses descendants, ils oublièrent bientôt les bienfaits de Dieu, abandonnèrent son culte, et suivant le penchant et les ordres du tyran qui leur avait imposé le joug, ils se firent des statues de bois, de pierre et de tous les métaux, pour les adorer comme leurs dieux. Voilà pourquoi il a paru très-probable à plusieurs auteurs d'attribuer l'origine de ces statues au règne de ce Nembrod, la crainte de ses vengeances y ayant obligé ses sujets, car Nemrod ou Nembroch, selon Simon, dans son *Dictionnaire de la Bible,* signifie tyran, banni, errant ou vagabond, violateur ou transgresseur des lois et apostat.

C'est sans doute ce qui a donné lieu à cette tradition qui a fait tant de bruit parmi les Hébreux : que Tharé fut si zélé pour le culte des idoles, qu'il dé-

nonça son fils Abraham à ce tyran, sur ce qu'il avait une horreur extrême de l'idolâtrie des Chaldéens, et que, par le commandement de ce Nembrod, il fut jeté dans le feu, d'où Dieu le tira par une singulière protection, sans qu'il eût reçu la moindre impression de la vivacité des flammes; mais qu'il n'en fut pas ainsi de son frère Aran qui, s'étant aussi trouvé présent à cet affreux spectacle, avait résolu en lui-même, que si son frère sortait sain et sauf du feu, il suivrait sa foi, et que, s'il y devenait la proie des flammes, il persisterait dans la religion des Chaldéens; car, ce prince ayant su le parti qu'il avait pris, le fit jeter sur le même bûcher où il périt, et c'est, disent-ils, ce que Moïse a marqué, quand il dit qu'Aran mourut devant son père Tharé, c'est-à-dire, en présence de son père, et c'est ainsi qu'ils expliquent encore ce qui est dit dans la Genèse, que Dieu tira Abraham de l'Ur des Chaldéens, c'est-à-dire, pour développer ces passages par celui d'Esdras, du feu des Chaldéens. — On trouve cette tradition dans Bereschit Rabba, où le rabbin Haddarchan l'expose, d'où Raymond Martini, qui la rapporte aussi, l'a tirée, et on la confirme par l'autorité même de saint Jérôme, qui lui donne un grand poids : la tradition des Hébreux, dont nous avons parlé ci-dessus, dit ce grand docteur, est véritable, que Tharé avec ses enfants soient sortis du feu des Chaldéens, et qu'Abraham, environné de l'incendie de Babylone, parce qu'il ne voulut pas adorer le feu, en fut délivré

par le secours de Dieu, parce qu'il méprisa les idoles des Chaldéens.

Cependant, elle paraît un peu et même beaucoup fabuleuse, et si j'avais à la combattre, je me servirais de ces forts arguments : 1° Tous les savants conviennent que Nemrod est le même que Belus, père de Ninus, qui prit après sa mort les rênes de l'empire des Chaldéens, de l'aveu de tous les anciens historiens. Or, selon Eusèbe, que tous les auteurs ecclésiastiques suivent communément, Abraham ne naquit que l'an XLIII du règne de Ninus, et par conséquent 43 ans aussi après la mort de Nemrod; c'est donc sans fondement qu'on dit qu'il fut jeté dans le feu par le commandement de ce tyran; 2° Cette tradition suppose que Tharé était idolâtre, ce qui est pourtant incertain et qui a paru même faux à plusieurs grands hommes, persuadés du contraire, par le témoignage qu'en a porté Achior, prince des Ammonites, dans Judith, où il relève hautement la puissance d'Israël en parlant à Holopherne : « Ce peuple, lui disait-il, est de la race des Chaldéens; il habita premièrement en Mésopotamie, parce qu'ils ne voulaient pas suivre les dieux de leurs pères qui demeuraient dans la terre des Chaldéens; » opinion qu'a suivie en partie saint Augustin, dans son *Traité de la cité de Dieu*. — Abraham, dit-il, naquit dans le pays de Chaldée, laquelle terre dépendait du royaume des Assyriens; or, en ce temps-là, les impies superstitions avaient pris le dessus parmi les Chaldéens

comme parmi les autres nations. Il n'y avait donc que la seule famille de Tharé, d'où est sorti Abraham, dans laquelle le seul culte du véritable Dieu était resté, quoique Josué rapporte qu'elle servît dans la Mésopotamie aux dieux étrangers; 3° si dans le texte hébreu le mot *Ur* signifie feu, quelques savants ont pourtant prétendu qu'il peut encore être pris pour le nom d'une ville. Ainsi s'en explique M. de Sacy, sur le VIII[e] chapitre du livre II d'Esdras, au sujet du verset dont j'ai parlé ci-devant : Le mot hébreu qui signifie le feu peut se prendre pour un nom propre d'une ville d'Ur, des Chaldéens, comme Vulgate l'a traduit; et en effet, il est dit dans la Genèse que Tharé ayant pris Abraham son fils, Loth son petit-fils, fils d'Aran, et Sara sa belle-fille, femme d'Abraham son fils, les fit sortir d'Ur en Chaldée pour aller dans la terre de Chanaan, ce qui est encore clairement exprimé par Josephe, qui assure qu'Aran ayant laissé un fils nommé Loth et deux filles, Sara et Melcha, mourut dans le pays des Chaldéens et dans la ville qu'on appelle Ur en Chaldée. Il est vrai que les soixante-dix interprètes, pour éviter l'ambiguité, ont traduit ces mots *Ur Chaldæorum*, par ces autres : le pays ou région des Chaldéens; mais Eupolème, ancien écrivain, qui a composé une histoire des Juifs, rapporte qu'Abraham naquit à Camarine, qui est une ville de la Babylonie, que quelques-uns appellent Urien, et les Grecs, ville de Chaldée ou Chaldéopolis. D'ailleurs, pour répondre plus précisément au pas-

sage de Néhémias, on peut dire que le mot *feu* est un nom propre et non pas un nom appellatif, et qui signifie ville de feu; car, si l'on a donné le nom d'Ur à cette ville ·du feu, c'est parce que les Chaldéens adoraient le feu comme une divinité, de même qu'une ville en Égypte fut appelée Héliopolis, comme qui dirait la ville du soleil : *Civitas ignis sicut civitas solis.* — Outre que le mot feu peut être encore pris pour un nom appellatif, mis par métaphore, pour marquer la persécution et la tribulation. Ainsi, David disait à Dieu : « Seigneur, vous avez mis mon cœur à l'épreuve; vous m'avez éprouvé par le feu d'une infinité d'afflictions qui semblaient vouloir l'accabler. » Or, Abraham souffrit de très-grandes persécutions des Chaldéens, parce qu'il détestait leurs superstitions et qu'il se déclarait publiquement pour le culte d'un seul Dieu; ainsi l'assure Josephe, ainsi le confirme saint Augustin, et nous apprenons même de Maimonide, qui l'avait tiré du livre de l'agriculture des Égyptiens : Que, parce qu'Abraham refusait d'adorer le soleil, il fut d'abord mis en prison, qu'ensuite, le roi lui fit confisquer tous ses biens, et l'en ayant dépouillé, il le relégua dans le pays de Chanaan; de sorte que Dieu l'ayant délivré de cette persécution, lui ayant ordonné de passer de la Mésopotamie dans la terre de Chanaan, on a pu dire que Dieu l'avait tiré du feu des Chaldéens. Ne peut-on pas répondre encore que dans ce passage, on entend par le feu, l'idolâtrie des Chaldéens qui adoraient le feu,

duquel danger d'idolâtrie Dieu le délivra; ce que veut dire Néhémias dans la prière qu'il fait à Dieu dans Esdras : « Seigneur, mon Dieu, qui avez choisi vous-même Abraham, et qui l'avez tiré du feu, c'est-à-dire de l'idolâtrie du feu des Chaldéens ; » et c'est ainsi que le savant Estius a interprété ce verset.

Il serait à désirer qu'on pût aussi bien expliquer l'autorité de saint Jérôme, quoiqu'on puisse dire qu'il a un peu varié dans le commencement du livre que j'ai cité, où il appelle fable, cette tradition des Hébreux, qu'il n'avoue ensuite être véritable que pour se tirer de la question si embrouillée du temps de la naissance d'Abraham; encore y ouvre-t-il le sentiment qu'Estius a suivi.

Mais qu'avais-je besoin de cette ample émunération; il ne s'agit point ici de justifier Tharé de son idolàtrie, ni d'exalter la foi d'Abraham, et je n'ai rapporté tout ce que les auteurs que j'ai cités racontent de leur histoire, que pour prouver que sous Nemrod, les Chaldéens étaient idolâtres, et que, soit qu'ils adorassent le feu ou le soleil, dont le feu peut avoir été le symbole, leur idolàtrie avait été l'origine des statues, comme il résulte du premier passage de saint Jérôme : *Spernens idola Chaldæorum;* ce que je vais mieux prouver dans le chapitre suivant. — C'est pourquoi l'opinion la plus commune est que la statuaire a passé des Assyriens aux Égyptiens, des Égyptiens aux Juifs et aux Grecs,

et de ceux-ci aux Toscans, aux Romains et aux Gaulois; de sorte que, dans toutes les nations, chacune en a fait l'auteur celui qui la lui avait apportée le premier, d'où est venu qu'on a donné à plusieurs l'honneur de l'avoir inventée.

CHAPITRE II

Des statues chez les Assyriens.

Quelques auteurs du premier rang ont cru que le Nemrod dont je viens de parler dans le chapitre précédent a été le même que le Bélus des Assyriens : mais il se trouve entre ces deux rois un intervalle de plus de mille ans. En effet, selon Usser, Nemrod régna dans Babylone, l'an du monde 1770, et avant l'ère chrétienne 2234, au lieu que Bélus qui fut le premier roi de la troisième monarchie des Assyriens à Babylone et à Ninive, ne commença son règne, selon le même chronologiste, que l'an du monde 2682, et avant Jésus-Christ 1322 : différence qui jette une extrême confusion dans la chronologie de l'empire des Assyriens et qui ne pourrait être soutenue qu'en démentant le témoignage des plus anciens historiens, tels qu'Hérodote, Ctésias, Diodore de Sicile, Appien, Justin, Denis d'Halicarnasse, etc. — D'autres ont dit qu'il y avait beaucoup d'apparence qu'Érechoüs, qui fut le premier roi des Chaldéens, qui,

selon le même Usser, commença à régner dans Babylone, l'an du monde 2242, et avant l'ère chrétienne 1762, était ce Bélus Babylonien, ou Jupiter Bélus, Bel ou Baal, dont les Chaldéens firent une divinité qu'ils adorèrent : mais ce sentiment est sujet aux mêmes difficultés. Pour moi, laissant ces deux rois dans leur propre nom et dans leur rang, je crois qu'il ne doit y avoir d'autre Bélus parmi les Assyriens, que celui qui fut de la troisième monarchie, qui s'empara du trône après avoir vaincu les Arabes et les avoir chassés de Babylone, où il fixa le siége de sa domination, au temps dont j'ai parlé ci-dessus, et qui, après un règne de 55 ans dans une grande prospérité, laissa cet empire florissant à Ninus son fils, l'an du monde 2737, et avant l'ère chrétienne 1267, qui le fit reconnaître pour dieu.

En effet, Varron, qui, d'après le témoignage de Cicéron, a été reconnu pour le plus savant des Romains, a écrit que Béel ou Bélus était le même que celui qu'on appelait Jupiter, fils de Saturne, et ce fut le premier, dit saint Cyrille, qui usurpa le nom de Dieu, et introduisit l'idolâtrie, se faisant bâtir des temples, dresser des autels et faire des sacrifices en son honneur, ce à quoi contribua beaucoup son fils Ninus; car celui-ci, se voyant régner dans un temps où les hommes s'étaient extrêmement multipliés pour fournir tant de milliers de combattants que les historiens lui donnent, sans comprendre les habitants des villes et

de la campagne, se reconnut assez absolu et assez puissant pour faire rendre, à son tour, par une détestable impiété, les honneurs divins, non-seulement aux os de son père, qu'il avait fait enfermer dans la prodigieuse tour de Babel, qui lui servit de tombeau, mais encore pour ordonner qu'on lui dressât des statues, qu'on lui bâtît des temples, qu'on rendît un culte public à ses images, et qu'on lui offrît des sacrifices sous ce nom de Bel, de Baal, ou de Jupiter-Bélus. — Statues, temples, images et sacrifices, que le docteur Seldenus a reconnu pour les premiers monuments de la superstition païenne, pour être la naissance et la source de l'idolâtrie; je crois qu'il est très-bien fondé, s'il parle des monuments publics, parce que jusqu'alors les idoles n'avaient été placées et honorées que dans les maisons et oratoires des particuliers.

Ce fut donc depuis ce temps-là, que non-seulement les Chaldéens, mais encore tous les peuples d'Orient (la famille d'Abraham exceptée, qui fut toujours fidèle au vrai Dieu,) adorèrent l'idole de ce monarque. Il eut ses prêtres et ses autels dans les villes de ce vaste empire, et particulièrement sur les montagnes que l'on appelait les Lieux-Hauts. Culte impie et abominable, qui subsistait non-seulement du temps d'Hérodote, père de l'histoire ancienne, qui florissait 484 ans avant l'ère chrétienne, et qui nous a appris que les portes de ce premier temple de Babylone étaient d'airain, qu'il était de figure carrée et de la

grandeur de deux stades, c'est-à-dire, d'environ cent quatre-vingts toises, et plusieurs autres particuliarités qu'on peut lire dans cet auteur; mais encore du temps de Pline, c'est-à-dire, plus de cinq siècles après ce prince des historiens, puisqu'il assure encore qu'on voyait de son temps, dans Babylone, le fameux temple de Jupiter-Bélus. Or, combien de belles statues ne devait-il pas y avoir aussi dans ce temple, outre la principale et fausse divinité qu'on y adorait dans la chapelle souterraine qui, selon le même Hérodote, était d'or, de douze coudées de haut, et que Xerxès, fils de Darius, roi des Perses, en enleva depuis, ayant tué le prêtre qui voulait l'en empêcher.

Ne peut-on pas conjecturer que Ninus, son fils, y avait placé celles de ses ancêtres et la sienne, en signe de suppliant, et que les principaux seigneurs de sa cour l'avaient imité. — Certes, si nous en croyons le faux Berose, prêtre Chaldéen, qu'Annius de Viterbe a ressuscité, il nous apprend que le temple que Ninus fit bâtir à son pere Bélus a été le premier temple du monde, et comme cet auteur supposé lui donne pour mère Junon, et pour grand' mère Rhéa, il ajoute qu'il leur fit ériger encore des statues au milieu de la ville de Babylone. — Belle occasion pour les statuaires de ce temps-là, de faire paraître leur habileté et l'excellence de leur art. — Mais, quand même l'idolâtrie de Ninus ne leur en eût pas donné le sujet, il ne leur en manquait pas d'autres dans Babylone et dans son vaste empire.

En effet, nous lisons dans les auteurs anciens que la fameuse Sémiramis, fille, à ce qu'on dit, de la déesse syrienne Derceto ou Atergatis, et épouse, en premières noces, de Ménon, général d'armée du roi Ninus, qu'elle quitta pourtant pour se donner à ce prince qui en était devenu éperduement amoureux, la voyant combattre en héroïne à côté de son premier époux, nous lisons, dis-je, que Sémiramis, ayant succédé à Ninus après sa mort, en qualité de tutrice du jeune Ninyas, qu'elle avait eu de lui, l'an du monde 2780, et avant l'ère chrétienne 1215, fit par suite de ses grandes conquêtes, étendre les barrières de son empire d'un côté, jusqu'à l'Éthiopie, et de l'autre, jusque dans les Indes. Babylone fut embellie de plusieurs édifices publics, et, selon l'opinion commune, il fut bâti des murailles superbes avec des jardins qu'on avait ménagés au-dessus, qui passèrent pour une des merveilles du monde. Il fut, enfin, élevé un magnifique tombeau à Ninus, son époux, auquel ouvrage elle employa tous les plus habiles architectes et les plus excellents sculpteurs de ses vastes États, soit pour éterniser sa mémoire, soit pour mieux marquer sa reconnaissance par ce célèbre monument.

Outre cela, après avoir fait renfermer entre deux chaussées très-élevées l'Euphrate, qui inondait auparavant tout le pays, et renversé plusieurs montagnes pour applanir les grands chemins, elle fit tailler le rocher de Bagistone, de façon qu'il repré-

sentait sa statue, environnée d'une centaine d'autres en figure d'hommes, et dans l'attitude de suppliants qui lui offraient diverses présents.

Ainsi l'ont rapporté les historiens anciens et modernes, et ce fut sans doute sur cette idée que Stasicrates, ou selon d'autres, Dinocrates, sculpteur célèbre, macédonien, forma longtemps après, le dessein hardi de faire la statue colossale d'Alexandre le Grand du mont Athos, appelé aujourd'hui Monte-Sancto, qui est d'une hauteur prodigieuse, de laisser, dans chaque main un espace pour y bâtir une ville, ou seulement dans sa gauche, réservant la droite pour une grande coupe qui devait recevoir les eaux de tous les ruisseaux et fleuves qui découlent de cette montagne, pour les reverser dans la mer, qu'il faisait passer entre ses jambes, par la communication de deux golfes que cette presqu'île sépare, jointe à la Macédoine, et qui s'avance dans l'Archipel. Il aurait exécuté l'ingénieux projet de ce grand ouvrage, qui aurait fait, sans contredit, la huitième merveille du monde, et aurait été digne de la gloire de ce conquérant, s'il n'eût refusé lui-même de lui laisser travailler ce qu'il n'avait encore qu'ébauché, ou, plus probablement, si la mort ne l'eût ravi, lorsqu'il se disposait à y mettre la main. — Revenons à notre héroïne.

Valère Maxime fait de plus mention d'une autre statue de cette princesse, ayant la moitié de ses cheveux épars, qui lui aurait été érigée dans Babylone même, parce qu'elle avait quitté son miroir et sa

toilette, et était accourue, dans cet état, avec une vitesse surprenante, au premier avis qu'on lui avait donné de la rébellion de ses habitants, pour soumettre et punir les coupables, et nous apprenons encore de Diodore de Sicile qu'elle avait embelli son palais royal de plusieurs statues de bronze, et érigé même dans le temple de Jupiter, d'autres statues d'or ; peut-être y avait-elle placé cette grande statue d'or dont j'ai déjà parlé avec Hérodote, qui, avec la table, les pieds et son siége, aussi d'or, pesait, selon l'estimation des Chaldéens, huit cents talents d'or, que Xerxès y enleva dans la suite.

Tous les autres rois d'Assyrie qui succédèrent à cette valeureuse reine, vécurent en efféminés dans une honteuse mollesse, et ne se signalèrent que par leurs débauches, comme l'a très-bien remarqué Justin, excepté la reine Nitocris, qui, ayant rompu le cours impétueux de l'Euphrate, pour le faire tournoyer au-dessous de la ville de Babylone, fit bâtir un magnifique pont sur ce fleuve, et d'autres monuments publics; elle fit enfin élever son tombeau par les plus habiles architectes et sculpteurs, sur la porte la plus considérable, promettant, par une ingénieuse inscription, de grands trésors à ceux qui l'ouvriraient. Darius, roi des Perses, fut bien trompé, puisque l'ayant fait ouvrir, il n'y trouva que ces mots gravés sur une lame de cuivre : « Si tu n'eusses été insatiable d'argent, tu n'eusses pas violé le tombeau des morts. »

NISI-PECVNIA-ESSES INEXPEBILIS-ET-TVRPIS
LVCRI-CVPIDVS-HAVD-APERVISSES-VRNAS
DEFVNCTORVM.

(*Hérodot. libro I.*)

Je ne saurais pourtant passer sous silence la statue en pierre qui fut dressée dans la ville d'Anchialon, sur le tombeau de Sardanapale, roi d'Assyrie, qui y avait été bâti sur ses murs, quoiqu'elle fût au déshonneur de ce prince voluptueux, qui se fit une sérieuse occupation de prendre la quenouille de la même main qu'il portait le sceptre, et de filer au milieu de ses concubines, dont il portait l'habit pour n'être pas distingué d'elles; car elle avait l'air d'un danseur étranger, jouant des castagnettes avec ses doigts par-dessus sa tête; cette statue avait une inscription à ses pieds, qui n'était pas indigne de ses débauches.

On peut la lire dans Athénée, qui l'a recueillie d'Aristobule. — J'ai mieux aimé la rapporter ici; Arrien raconte qu'Alexandre le Grand, étant arrivé dans la ville d'Anchialon, la trouva ainsi écrite, en caractères assyriens, sur la statue qui frappait des mains:

SARDANAPALUS-ANACYNDARAXÆ-F.
ANCHIALON-ET-TARSON-UNO-DIE-CONDIDIT
TU-VERO-HOSPES-EDE-BIBE-LUDE-QUUM
CETERÆ-RES-HUMANÆ-TANTI-NON-SINT

(*Arrian. de expedit. Alex. lib. II.*)

C'est-à-dire :

Sardanapale, fils d'Anacyndaraxe, bâtit dans un jour les villes d'Anchialon et de Tarse. Mais toi, étranger[1], mange, bois, divertis-toi : le reste des choses humaines n'est rien.

Dans celle d'Athénée, au lieu de ces dernières paroles, on lit :

RELIQUA NE DIGITORUM QUIDEM STREPITU DIGNA SUNT :
Le reste n'est pas même digne du bruit que fait le battement de mes mains :

Mais que ne puis-je pas dire encore de la statue de Nabuchodonosor, qui tint les rênes de ce grand empire des Assyriens et des Babyloniens quelques siècles après. Je ne parle point de ce colosse monstrueux, qui avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et les jambes de fer, avec les pieds d'argile, qui représentait, par ces quatre métaux, les quatre grandes monarchies du monde : celle des Assyriens, considérable par ses grandes richesses, par sa puissance, par sa tête d'or; celle des Perses, par ses bras d'argent; celle des Grecs, par le ventre et les bras d'airain, et celle des Romains, qui absorba toutes les autres, par les jambes de fer ; l'argile étant le symbole de la fragilité de toutes, parce que ce ne fut qu'une statue mystique qu'il n'avait vu qu'en songe, que le prophète Daniel lui avait expliqué; mais plutôt de la grande statue d'or qu'il fit faire, lorsqu'après avoir subjugué les Éthiopiens, les Égyptiens, les Arabes, les Iduméens, les Juifs, les Philistins, les Syriens, les Perses, les Mèdes, et presque toute l'Asie, il voulut, par une folle vanité, être adoré comme un Dieu, et commanda même à ses sujets, par un édit public, de lui rendre les honneurs divins, faisant jeter dans une fournaise ardente les trois jeunes hébreux, compagnons de ce prophète,

qui avaient refusé de lui rendre ce culte idolâtre, d'où ils furent pourtant délivrés par le grand miracle qu'il nous a décrit dans le Livre saint.

Ce ne fut pas sans le secours de l'art que cette superbe statue d'or fut faite du butin qu'il avait pris sur les peuples vaincus, et surtout du trésor qu'il avait enlevé du temple de Jérusalem, et des vases sacrés que Salomon y avait donnés; d'autant mieux qu'elle était haute de soixante coudées.

De ces exemples, nous pouvons donc conclure que la statuaire a excellé chez les Babyloniens et les Assyriens.

Il est cependant assez difficile de découvrir dans quel temps on commença de fondre les statues de métal. — Pline prétend que cet art est beaucoup moins ancien que celui de la sculpture, et met son invention, aussi bien que celle de la peinture, sous la LXXXIIIe olympiade, vers l'an 448 avant l'ère chrétienne, du temps de Phidias; mais il est manifeste que cet historien se trompe, puisque nous lisons dans le psaume CXIII, que les idoles des nations ne sont qu'en argent ou en or; (ce qui marque qu'elles étaient fondues,) et que les livres de Moïse nous fournissent plusieurs preuves de l'art de fondre les statues, comme Laban avait fait les siennes, et comme les Israélites firent celles du veau d'or et les chérubins de l'Arche, en ayant sans doute appris le secret chez les Égyptiens, desquels je dois parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III

Des statues chez les Egyptiens.

Quoique les Égyptiens se soient estimés les premiers et les plus anciens peuples du monde, et qu'ils se soient piqués aussi d'avoir été les inventeurs de plusieurs sortes d'arts, néanmoins c'est l'opinion la plus commune que les Assyriens leur communiquèrent l'architecture et la sculpture. — Cela n'empêcha pas qu'ils n'y fissent de grands progrès, car, comme les sciences ont fleuri chez eux, jusqu'à attirer dans leur pays un très-grand nombre d'étrangers pour s'instruire, puisque nous apprenons de Diodore de Sicile qu'Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Démocrite, Œnopide, Eudoxe et divers autres grands hommes, quittèrent la Grèce pour passer en Égypte, où l'on nommait longtemps après le logis dans lequel Platon et Eudoxe demeurèrent trente années ensemble, à ce qu'assure Strabon ; de même ils excellèrent dans la sculpture, et j'ose même dire que ce fut elle qui donna le prix

à leur science, surtout à la sacrée, qui consistait en des sculptures d'hommes, d'animaux et d'autres figures étranges, que les auteurs grecs ont nommé hiéroglyphes, et c'était l'unique motif qui faisait entreprendre ce voyage aux étrangers, afin de profiter de la conversation des prêtres de cette contrée, qui possédaient seuls cette science contemplative.

Je n'avance rien ici que je ne le prouve par le témoignage des auteurs anciens. — Hérodote a écrit qu'ils ont été les premiers de tous les peuples qui ont bâti des temples, consacré des autels, érigé des statues aux dieux, et représenté même les figures des animaux sur les pierres, aussi bien que les dieux, sous la figure des animaux. — Ainsi, selon le même historien, on voyait chez eux Jupiter avec une tête de bélier; Isis, sous la figure d'une femme avec des cornes de bœuf; Pan, avec une tête de chevreuil et des jambes de bouc, dont il nous donne les raisons. — Anubis, qui était encore un de leurs dieux, était représenté avec une tête de chien et un visage de chien entortillé d'un linge, et il raconte encore que le roi Amasis fit dans la ville de Saïs un vestibule à Minerve, où il y mit des colosses et des sphinx d'une grandeur immense, et à Memphis, un temple à Vulcain, avec un colosse devant, le ventre courbé en haut.

Le même roi envoya d'Égypte à Cyrène, une statue d'or de Minerve, et à Linde deux autres statues de la même déesse, mais de pierre, d'un travail

parfait. — Cet historien raconte encore que le roi Rhamsinitus plaça dans le vestibule qu'il avait fait à l'occident du temple de Vulcain, deux grandes statues ou colosses de vingt-cinq pieds de haut, dont celle qui était du côté d'aquilon représentait l'été, et celle qui était du côté du midi représentait l'hiver, renversant ainsi les saisons. — Ruffin rapporte aussi que Sérapis avait dans son temple d'Alexandrie sa statue colossale, composée de bois et de toutes sortes de métaux, et d'une telle grandeur, qu'elle touchait aux murailles de l'une et de l'autre main, laquelle, nonobstant les terribles menaces que ses prêtres et le peuple superstitieux faisaient, que le ciel tomberait sur la tête et que la terre s'ouvrirait sous les pieds de celui qui aurait la témérité de la toucher, fut pourtant mise en pièces et brûlée par des soldats chrétiens, mieux armés de leur foi que de leurs haches. A ce sujet, le même historien nous apprend une particularité assez curieuse de cette statue; il dit qu'il y avait à l'orient de ce temple une petite fenêtre par où entrait à certain jour un rayon du soleil, qui allait donner sur la bouche de Sérapis, que dans le même temps on apportait un simulacre du soleil qui était de fer et qui, étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis; alors on disait que le soleil saluait ce dieu; mais quand le simulacre de fer retombait et que le rayon se retirait de dessus la bouche de Sérapis, le soleil lui avait assez fait la

cour et il allait à ses affaires. Les historiens n'ont pas eu le soin de transmettre à la postérité le nom de leurs sculpteurs, mais Syrophanes, Téléchines, Cécrops et quelques autres Égyptiens, passent pour avoir été les premiers auteurs de la statuaire en Égypte.

Après les dieux, les rois furent honorés des statues. Sésostris, roi d'Égypte, en fut honoré, non-seulement en Égypte, mais encore dans les pays conquis. — Hérodote a écrit qu'on voyait devant le temple de Vulcain deux colosses de trente coudées de haut, l'un de ce souverain et l'autre de son épouse, accompagnés de quatre autres, de vingt coudées, qui représentaient ses quatre enfants, et que les Perses voulant mettre devant sa statue colossale celle de Darius, leur roi, le prêtre de Vulcain s'y opposa fortement, en donnant pour raison que Darius n'avait pas fait de si beaux exploits que Sésostris; exploits qui lui avaient mérité cet honneur dans les provinces même étrangères.

En effet, il en eut deux, selon le même auteur, érigées dans l'Ionie; l'une sur le chemin d'Éphèse allant dans la Phocée, et l'autre sur le chemin de Sardes à Smyrne, pays qu'il avait conquis par sa valeur et par ses travaux; aussi avait-il fait graver ces inscriptions au bas de ses statues et en caractères égyptiens :

HANC-EGO-REGIONEM-MEIS-OBTINVI-HVMERIS.

(*Hérodot. Lib. II.*)

C'est-à-dire :

J'ai acquis ce pays par mes épaules.

Il laissa aussi, continue Hérodote, dans l'Éthiopie, de semblables monuments de ses conquêtes. — En faisant la description du temple qui fut bâti à Persée, fils de Jupiter et de Danaé, il dit qu'il était dans la ville de Chemmis, de figure carrée, et dans un lieu qui était environné de palmiers; qu'il y avait un grand vestibule de pierre sur lequel on voyait deux statues colossales, et qu'au milieu de ce vestibule était la chapelle avec la statue de ce héros : et revenant au temple de Vulcain, il raconte qu'on y voyait la statue de Sethon qui, de prêtre de ce dieu, était devenu roi d'Égypte (celui qui a fait la table de son livre, l'a prise pourtant pour celle de Sennachérib, roi des Assyriens et des Arabes); quoi qu'il en soit, elle était, dit l'auteur, de pierre, et portait un rat dans sa main, pour marquer que par le secours d'une armée de rats sauvages qui, dans une nuit, avaient rongé les arcs, les flèches, les boucliers et les brides des chevaux, de l'armée de Sennachérib qui était entré en Égypte pour s'en rendre maître, et fut obligé de prendre la fuite, voyant que les soldats n'avaient point d'armes pour attaquer et pour se défendre, il avait délivré son royaume d'un ennemi si redoutable, qui était sur le point de l'envahir : secours qu'il avait obtenu par les prières qu'il avait faites à Vulcain dans son temple, qui, lui ayant apparu en songe pendant la nuit,

lui avait ordonné d'aller hardiment au devant de l'armée de Sennachérib avec les hommes qui voudraient le suivre, ce qu'il avait exécuté. — Aussi avait-on mis cette inscription au pied de la statue.

IN. ME. QVIS. INTVENS. PIVS. ESTO.

(*Hérodot. Lib. II.*)

C'est-à-dire :

Devenez pieux en jetant les yeux sur moi.

Je puis encore mettre parmi les statues de leur religion les Théraphins, qui étaient des figures faites sous certaines constellations, consacrées et enchantées à la mode d'Égypte, pour deviner les choses à venir ; on les portait sur soi pour se garantir de malheurs, les regardant comme des images religieuses et sacrées, quoiqu'elles ne fussent que superstitieuses et profanes ; en effet, Kircher pense que ces petites statues sont venues d'Égypte, et qu'elles n'étaient autre chose que certaines idoles de Sérapis, dont les serviteurs d'Abraham se chargèrent en sortant de ce royaume qui en était rempli. — Les Égyptiens les pendaient à leur cou et à leurs bras, en forme de talismans, et ils en mettaient une quantité avec leurs momies. Aussi ces Théraphins ne différaient en rien de ces idoles de Sérapis, et on les composait de diverses matières ; leur forme était celle d'un enfant emmailloté et couvert de quelques figures hiéroglyphiques.

De plus, pourrais-je passer sous silence la statue exemplaire de la Mort, dont il est parlé dans le même auteur. — Il dit que quand les Égyptiens faisaient quelques fêtes et donnaient à manger à leurs amis, ils avaient la coutume de faire présenter aux convives, par un de leurs domestiques après le repas, ce qui se pratiquait surtout parmi les riches, la statue d'un homme mort, dans un cercueil; que cette statue était de bois, d'une ou de deux coudées de haut, d'un travail et d'une peinture qui représentaient très-parfaitement l'image d'un mort, et que celui qui était commis pour la présenter, disait en passant et en la montrant à chacun de ceux qui avaient été invités :

IN-HUNC-INTUENS-POTA-ET-OBLECTARE-TALIS-FUTURUS.

C'est-à-dire :

En jetant les yeux sur celui-ci, bois et divertis-toi, devant être tel après la mort.

Enfin, car je serais infini si je voulais produire toutes les statues qu'ont érigées les Égyptiens, le même historien nous apprend que le roi Amasis avait un grand bassin d'or dans lequel il faisait laver les pieds avec lui à tous ceux qu'il invitait à sa table, et qu'il le brisa pour en faire la statue du démon qu'il plaça dans le lieu le plus propice de la ville.

Que ne dirais-je pas, si j'avais à parler de leurs ouvrages d'architecture, de ces pyramides superbes qu'on voit encore à présent à trois ou quatre lieues

du Caire et à une lieue et demie du Nil, bâties par les anciens rois d'Égypte; ces édifices, si prodigieux par leur grandeur, ont été classés au nombre des merveilles du monde, et avec raison, puisque, outre leurs dimensions, qui sont surprenantes, Hérodote et d'autres auteurs ont dit que trois cent soixante mille hommes y travaillèrent vingt années, par ordre de Chéopes ou Chéops, qui, selon notre historien, est le même que Chemmis ou Chammos, dont parle Diodore.

Pancirol rapporte qu'il y en a qui disent que mille quatre-vingts talents, qui surpassent un million d'or, furent employés à l'achat de raiforts, d'aulx et oignons, pour la nourriture de ces ouvriers.

Un médecin curieux du XVIIIe siècle, renommé à cause de son érudition et de la grande connaissance qu'il avait de l'antiquité, aussi bien que par sa politesse vis-à-vis de tous les princes de l'Europe, nous a donné dans la relation de ses voyages, une très-brillante peinture de ces monuments anciens. Il n'est pas juste de lui en dérober la gloire, et j'en recevrai beaucoup moi-même de retracer ici la même idée qu'on doit en avoir pour cette plume éloquente.

Que n'auraient pas fait, dit-il, les rois d'Égypte pour éterniser leur mémoire : ils n'élevaient ces superbes pyramides que pour leur servir de tombeaux. — On sait jusqu'où allait la magnificence de ces ouvrages, où l'on remarque encore aujourd'hui la témérité de l'art, les premières beautés de l'architec-

ture, les mystères de leur religion et les secrets de leur histoire et de leur politique; aussi servent-ils de monuments à l'Égypte aussi bien qu'aux Égyptiens.

Cette savante nation avait trouvé des moyens contre la mort, elle la logeait dans ces édifices immortels; elle éternisait les cadavres, et par des secrets inconnus au reste de la terre, elle les dégageait de ce mélange d'éléments qui les corrompt pour ne leur laisser que la portion toute pure d'homme, la forme et la figure, sur une espèce de matière première.

Pourrais-je passer sous silence les sphinx dont les Égyptiens se sont servis pour envelopper leurs mystères, et qui, selon le sens allégorique qu'ils leur donnaient, étaient représentés ou sous la forme d'un monstre qui avait le corps d'un lion et le visage d'une fille, ou sous la figure d'un lion étendu sur un lit de justice, ou enfin, selon Panciral, sous la figure d'un chat d'Égypte, que nous appelons singe ou marmot. — On en trouve dans plusieurs endroits, mais celui qu'on voit auprès des grandes pyramides, environ à quatre milles du Caire, vers l'occident, non loin du rivage du Nil, et qui est d'une grosseur extraordinaire, me paraît le plus curieux et le plus digne d'admiration; on doute même si cette figure monstrueuse a été taillée d'une roche que la nature ait formée dans cet endroit, ou si elle a été transportée d'ailleurs, ce qui est assez vraisemblable, parce que les terres des environs sont des sables

déliés et unis. Pour s'éclairer, on a voulu creuser sous son ventre, mais on n'a pu en venir à bout, parce qu'il est enseveli dans ce sable jusqu'aux épaules.

Cette figure est toute d'une pièce et la matière en est fort dure; les proportions même de la tête y sont bien gardées. Hérodote en parle à peu près ainsi, mais il l'appelle Androsphinx et lui donne une tête d'homme. Pline en fait aussi mention dans ces termes : Devant les pyramides il y a un sphinx qui est encore admirable. C'est une espèce de divinité champêtre pour les habitants. On sait que le roi Amasis y est enterré et que cette représention a été apportée d'ailleurs. Il est taillé d'une seule pierre polie; la tête de ce monstre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur, et en profondeur, depuis le sommet de la tête jusqu'au ventre, cent soixante-deux pieds.

Ils disent entr'autre qu'il rendait des oracles; mais c'était une fourberie des prêtres qui avaient creusé un canal sous terre, lequel aboutissait au ventre et à la tête de ce monstre, et ils passaient par là pour rendre leurs réponses équivoques à ceux qui venaient consulter l'oracle.

Mais toute cette magnificence doit céder au fameux labyrinthe qui était au milieu du grand lac Mœris, qui, selon Pomponius Méla, avait vingt milles de circuit. Les auteurs anciens ont regardé ce vaste bâtiment avec des yeux d'admiration; quelques-uns ont cru que ce fut Pétésucus ou Tethoès, qui le fit cons-

truire plus de deux mille ans avant la prise de Troie. — Hérodote a dit que tous les rois d'Égypte eurent part à ce grand ouvrage et qu'il ne fut achevé que depuis le règne de Psamméticus. — D'autres assurent que Mœris le fit bâtir pour sa sépulture, mais Pline, qui a voulu en faire une plus particulière description dans son histoire, nous apprend que cet édifice fut construit en l'honneur du soleil, et qu'il était divisé en seize principales régions ou quartiers, qui contenaient chacun diverses demeures très-spacieuses.

Il y avait autant de temples que les Égyptiens avaient de dieux, avec plusieurs autres édifices sacrés et quantité de pyramides fort élevées ; on entrait dans les détours du labyrinthe et dans les allées entrelacées les unes dans les autres, par des vestibules qui conduisaient à des portiques où l'on montait par quatre-vingt-dix marches, et dont les dehors étaient ornés de colonnes de porphyre et de statues d'une grandeur démesurée, représentant les dieux et les rois d'Égypte. Cet endroit qui était le véritable labyrinthe n'occupait que la centième partie de ce célèbre monument des Égyptiens. Cet auteur ajoute encore qu'il était divisé en seize appartements ou corps de logis, selon les seize gouvernements du pays, que dans chacun il y avait des palais superbes, des temples, plusieurs pyramides, et des galeries soutenues de colonnes de porphyre et ornées d'une infinité de statues, et que les poutres mêmes étaient

en bois d'épine d'Égypte, bouilli dans l'huile, afin qu'il fût plus luisant.

Il semble, cependant, qu'il a voulu imiter Hérodote dans la description qu'il en a faite plusieurs siècles avant lui, car voici ce qu'il décrit : « Douze salles sont voûtées et les portes sont opposées les unes aux autres ; il y en a six au septentrion, et six au midi. — Le logement est double, l'un sous terre et l'autre dessus, et les deux ensemble contiennent trois cents chambres. — Par les tours et les détours qui s'y rencontrent on est conduit d'une salle dans des cabinets et dans des chambres, puis dans d'autres salles, d'où l'on passe dans d'autres cabinets et dans d'autres chambres. — Chaque salle est presque entourée de colonnes, et le lambris de ces appartements est enrichi de divers ouvrages de sculpture. Dans le coin où finit le labyrinthe, on voit une pyramide qui a quarante toises de hauteur, ou deux cent quarante pieds, sur laquelle on a taillé de grands animaux, et on ne peut y entrer que par un chemin qui est sous terre. »

Strabon n'a pas aussi manqué d'en faire sa relation : « Il y avait, dit-il, trente appartements qui étaient le nombre des gouvernements d'Égypte, et on y voyait une statue du dieux Sérapis, de neuf coudées de hauteur, qui était faite d'une seule pierre d'émeraude, à ce qu'en rapporte Apion. » Enfin, Pomponius Méla a écrit que c'était un vaste enclos de marbre qui renfermait trois mille édifices, entre

lesquels il y avait douze maisons royales. Le jurisconsulte Pancirol en a aussi parlé ainsi : « Les rois d'Égypte firent, dit-il, un labyrinthe au milieu duquel il y avait sept salles correspondantes au nombre de préfectures, dans lesquelles les préfets d'Égypte étaient inhumés, etc. ; la porte était en marbre de Paros, très-blanc, au bout desquelles il y avait un porche admirable par les colonnes de porphyre qui le soutenaient, auquel on montait par quatre-vingt-dix degrés, et ainsi on arrivait au lieu où on avait la coutume de souper. Il était enrichi de très-beaux simulacres et statues, etc. — Il y avait une large pyramide où était inhumé le roi qui l'avait fait construire. »

Quoique ces auteurs anciens soient un peu différents dans la magnifique peinture qu'ils en ont faite, ils conviennent pourtant que la sculpture y excellait et que les statuaires y avaient employé la force et la délicatesse de leur art. — Ce fameux labyrinthe ne subsiste plus, il a été entièrement détruit depuis un grand nombre de siècles; on ne trouve plus dans ce lac le moindre vestige de ses ruines, et on n'y voit aujourd'hui qu'un château qu'on appelle Caste-Carum, du nom d'un vizir dont il est parlé dans l'histoire des Arabes.

Je veux rapporter plutôt ici, à l'avantage de mon sujet, les autres anciens monuments qui subsistent encore et que les injures de tant de siècles écoulés n'ont pu nous ravir, et je le fais sur le témoignage

d'un nouveau voyageur qui a parcouru la basse et la haute Égypte. Celui-ci, après avoir décrit les superbes pyramides dont j'ai fait mention ci-devant, dit que remontant le Nil jusqu'à Téata, il vit à une lieue et demie de ce lieu, des temples et des colonnes à moitié ruinés, avec cinq autres pyramides assez considérables; que hors de la ville d'Ackemin, du côté du Levant, et à une portée de mousquet, il trouva encore un grand amas de longs morceaux de marbre, dont la plupart des pièces étaient d'un côté toutes remplies de symboles des anciens Égyptiens, qu'il prit aussi pour les ruines d'un autre temple; il vit encore dans la ville d'Essenay un ancien temple tout entier, peint partout, hors quelques endroits que le temps a effacés et dont les colonnes sont chargées de figures hiéroglyphiques; bâtiment superbe qui ne sert pourtant aujourd'hui que d'étable aux bœufs, aux chameaux et aux chèvres. — Après être arrivé à la forteresse de Naasse, qui est près des cataractes du Nil, il y trouva, aux environs, des choses très-curieuses, surtout dans un endroit plein de tombeaux, d'une très-belle pierre, blanche comme du marbre, où l'on voit plusieurs inscriptions d'un caractère tout à fait inconnu, les ruines d'une des plus grandes villes du monde et celles d'un temple qui est encore un superbe bâtiment, dont voici en propres termes la belle description qu'il en fait :

« Les ruines, dit-il, ont caché sans doute les marches qui conduisaient à quatre grandes portes, dont cha-

cune était soutenue par huit grandes colonnes en granit rougeâtre et comme jaspé ; tout le dessus des colonnes est tombé en ruine; je montai jusqu'à l'une de ces portes et je vis qu'au milieu de ce grand édifice il y avait un bâtiment en marbre blanc, plein de figures en bas-reliefs, qui me paraissent belles; on y voit une quantité de petits enfants, d'oiseaux, de vaches et d'autres animaux, surtout beaucoup de chats-huants. J'y comptais cent soixante colonnes autour de cet édifice, mais plus des deux tiers étaient tombées. Il y avait aussi aux environs plusieurs beaux palais bâtis en pierres d'une grosseur prodigieuse. Après avoir marché assez de temps dans les ruines de cette ancienne ville à l'abri d'une montagne, justement au midi, j'y vis la plus belle chose qu'on puisse se figurer; je demeurais comme interdit à l'aspect d'un ouvrage le plus grand et le plus magnifique du monde : c'est un palais grand comme une petite ville; quatre avenues de colonnes conduisent à quatre portiques; on voyait à chaque porte, entre deux grandes colonnes de porphyre, deux figures d'un beau marbre noir, représentant des géants ayant chacun une massue à la main. — L'avenue des colonnes qui conduit à chaque porte est de trois colonnes en triangle de chaque côté, composée de plus de mille cinq cents colonnes; sur le chapiteau de chaque triangle il y a un sphynx, et sur l'ordre des trois colonnes qui suivent il y a un tombeau, et ainsi successivement de chaque côté dans

toutes les quatre allées. — On en voit beaucoup de tombées ; chaque colonne a soixante-dix pieds de hauteur, toutes d'une seule pierre, de manière que dans les quatre avenues il faut qu'il y ait plus de cinq à six mille colonnes. » Il fait ensuite la description du palais, de ses appartements et de ses peintures, après quoi, il ajoute :

« Quoique les décombres ne permettent pas d'aller partout, nous trouvâmes cependant le moyen de monter au haut, et j'eus le plaisir et en même temps le chagrin de promener ma vue sur les ruines de la plus grande ville qui puisse avoir été construite. Je me figurais, dans ce temps-là, que ce ne pouvait être que Diospolis, l'ancienne Thèbes à cent portes, et ceux qui ont étudié l'antiquité semblent en convenir. — Ils trouvent même dans ce que je rapporte une exactitude et une précision que les anciens auteurs ne nous ont pas transmise.

« On découvrait du côté du désert, qui est au Levant, environ douze grandes pyramides, qui ne cèdent en rien à celles du grand Caire, outre une quantité de bustes de plus de trente pieds de haut, de figures d'hommes et autres. Les curieux peuvent consulter l'ouvrage de Paul Lucas qui a même donné les figures de ce beau palais, de ces pyramides, de ces colonnes et d'un de ces bustes, figure de femme, qui a douze pieds de haut, sans le piédestal, sur lequel on lit une inscription en hiéroglyphes égyptiens, aussi bien que sur quelques-unes de ces pyramides. »

A son retour des cataractes du Nil, par Syène, il dit qu'il trouva dans sa route deux grands villages qui étaient autrefois de grandes villes. Il pria son conducteur de s'y arrêter, ce qu'il eut la complaisance de faire. — « Je descendis, ajoute-t-il, pour passer au premier village qui se nomme Louksor ou Luxor, où il y a une quantité de monuments antiques, mais si renversés, que les pierres en sont les unes sur les autres. De là, je passai au second, qui se nomme Quadim, où je vis plus de deux cents colonnes plus grosses et plus hautes que celles de Pompée à Alexandrie. Dans un vieux temple qui paraît avoir été revêtu de marbre blanc et noir, il y a plusieurs chambres pratiquées dans la muraille où il y a des puits, qui ont apparemment servi de sépulture; ces chambres sont toutes pleines de figures, de bas-reliefs et de hiéroglyphes gravés sur presque toutes les figures. Autour du temple plusieurs obélisques sont encore debout; deux, entr'autres, en granit rouge et noir avec quelques taches blanches, ayant plus de cent pieds de hauteur sur quinze de largeur par le bas, et remplies de caractères hiéroglyphiques. Entre plusieurs statues fort grandes, rompues et renversées, on en voit deux en pierre de touche, plus de moitié enfouies dans la terre, qui représentent des femmes; ce qui est dehors a plus de seize à dix-sept pieds de hauteur; les Arabes en ont gâté les visages, et elles ont une boule sur leur tête. — Nous allâmes voir un peu plus loin un grand palais, tout à fait presque sous terre; il

est si magnifique qu'il ne peut manquer d'avoir été la demeure des anciens rois d'Égypte.

« On trouve un peu plus loin un autre palais plus superbe encore que le dernier; il y a quatre avenues qui répondent à quatre portes, ayant plus de soixante pieds de hauteur. — On voit sur les quatre avenues de ce palais une grande quantité de sphynx rangés des deux côtés de l'allée, à deux pas l'un de l'autre, les têtes tournées de manière qu'ils se regardent; ces sphynx ont chacun plus de vingt à vingt-cinq pieds de longueur. J'ai compté dans cette allée cent soixante de ces sphynx, et dans les autres il paraîssait y en avoir autant, pour le moins. — Ce palais, enfin, est soutenu par de belles colonnes. — Dans une des salles, pour marquer sa grandeur, il suffit de dire que j'en ai compté cent trente-cinq en granit et en porphyre, si grosses, que quatre hommes ne pourraient pas les embrasser. Nous passâmes plus loin, et nous vîmes contre la muraille de ce palais deux statues de géants, d'une seule pierre très-blanche; elles ont comme une espèce d'épée au côté; on en voit encore plusieurs autres qui ont plus de vingt-quatre à vingt-cinq pieds de hauteur. — De là, nous entrâmes dans des appartements qui étaient bâtis en porphyre, et si beaux, que l'on ressent de la douleur de voir tous ces beaux lieux abandonnés.

« Un auteur veut que ce palais, dont je viens de parler, soit un de ces temples que Strabon avait vus, et dont il fait une description à peu près sem-

blable. — Nous remarquâmes de notre barque plus de vingt petits villages et une quantité de Thermes, entr'autres cinq à six, qui surpassaient en grandeur celui qui est auprès des pyramides du Caire. En passant de là devant un autre village, nous aperçûmes plusieurs statues, deux entr'autres fort entières sur un piédestal, au bord du Nil; l'une des deux tient un enfant. » Il visita aussi les grottes d'Ansola, pleines de peintures, de bas-reliefs, de statues et de caractères inconnus.

Je ne pourrais mieux décrire les antiquités de l'Égypte et l'excellence de ses statues, que par ce qu'en a écrit Paul Lucas, ce fameux voyageur, témoin oculaire de tant de merveilles. Il ne rapporte pourtant que ce qu'il a vu subsister encore dans le pays, depuis plus de trois mille ans. Mais que ne dirais-je pas, si je voulais parler de tout ce qu'on en a enlevé ou qui ne subsiste plus dans ce genre : de la statue de Memnon qui était à Thèbes, dont les anciens ont raconté cette merveille, qu'elle rendait un son lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil; de tant de statues des divinités égyptiennes qui passèrent à Athènes, et d'Athènes à Rome, et enfin de tant d'obélisques superbes, chargés d'une infinité de caractères hiéroglyphiques, que les empereurs romains ont fait transporter avec des dépenses immenses, pour embellir de ces précieuses dépouilles la capitale de leur empire, où on les voit encore aujourd'hui élevés à une si prodigieuse hauteur, qu'ils

semblent soutenir de leur pointe la voûte du ciel.

Cependant, tout ce que je viens de dire de la magnificence des bâtiments et des statues de l'ancienne Égypte ne me paraît pas si merveilleux que ce que raconte Pancirol, après Diodore de Sicile, que les statuaires égyptiens avaient aussi le secret de tailler les pierres et les morceaux de bois dont ils voulaient composer quelques belles statues en différents endroits, et avec tant de justesse et de propreté, que les ayant rassemblés, on eût pris la statue pour être toute d'une pièce, faite par un seul ouvrier et dans le même atelier, en quoi excella un habile sculpteur, nommé Théodore, ce que les Grecs, à ce qu'on prétend, ne purent jamais imiter. On n'est donc pas surpris si les Égyptiens ont été si admirables pour assembler, lier, attacher les machines, car on fit ce proverbe :

Nectunt stupendas machinas Ægyptii.

Les Égyptiens lient des machines surprenantes.

Que dirai-je davantage? Pline raconte que Ptolomée-Philadelphe fit faire à Arsinoé, sa sœur et son épouse, une statue d'une chrysolithe de quatre coudées de longueur, qu'il dédia dans un temple qu'on appelait le Temple-d'Or; peut-être était-ce de celle-ci qu'entend parler Agrippa, quand il dit qu'une reine d'Égypte avait une statue d'une topaze de pareille grandeur. Pline a encore écrit que Sérapis avait un colosse d'une émeraude de neuf coudées de haut

dans le labyrinthe, ce qu'il rapporte pourtant sur le témoignage d'Apion, surnommé Plistonices; aussi tout le monde n'en demeure pas d'accord, car Marlian, dans son *Mercure indien*, semble corriger l'endroit de cet auteur qui en fait mention, en disant qu'elle n'avait que onze doigts; et en effet, il y a des connaisseurs qui soutiennent que cette émeraude et plusieurs autres pierreries de cette nature, n'ont été que des verres composés et non pas de véritables pierres précieuses.

On peut dire que la statuaire a fleuri en Égypte et qu'elle y a même excellé; elle se communiqua aux Hébreux et aux Grecs.



CHAPITRE IV

Des statues chez les Hébreux.

L'ancien Joseph, fils de Jacob, qui fut élevé à une si haute fortune en Égypte, jusqu'à y devenir le premier ministre du roi, y ayant appelé son père et ses frères pendant ces tristes années de famine qui désolaient le pays voisin, et leur ayant obtenu du prince la terre de Gessen pour leur établissement, soit à cause du grand nombre de troupeaux qu'ils avaient, soit par la crainte qu'ils ne se mêlassent avec les Égyptiens, ils s'y multiplièrent extrêmement et y demeurèrent dans leur nombreuse postérité, jusqu'au temps que par ordre de Dieu, Moïse les en tira, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 2329, que Jacob y descendit avec ses fils, leurs femmes, leurs descendants et leurs proches, jusqu'à l'an 2544. Il n'y a pas de doute que ce long séjour que firent les Hébreux en Égypte, où ils avaient vu les ouvrages superbes que la plus hardie et savante sculpture pouvait produire, et surtout les statues des divinités

de ce peuple idolâtre, représentées dans leurs temples sous des figures humaines ou d'animaux, ou sous des symboles mystérieux et le plus souvent chimériques, ne leur eût inspiré l'amour de ce bel art, ne leur eût appris à l'exercer et donné même un grand penchant pour le culte des idoles, qu'ils auraient certainement fabriquées, si Dieu, par la bouche de Moïse, ne leur eût défendu expressément de faire aucune statue pour l'adorer. Cette défense fut renouvelée depuis dans le Décalogue où il leur donna même ordre d'exterminer, quand ils entreraient dans la terre promise, tous les peuples qui adoraient les idoles.

Cependant, à peine furent-ils tirés de la dure captivité de Pharaon et conduits dans le désert par leur sage législateur, qu'inquiets de son absence lorsqu'il monta sur le mont Sinaï pour y prier et y recevoir les ordres de Dieu, et oubliant les protestations qu'ils lui avaient faites avec tant d'assurance, qu'ils feraient tout ce que Dieu leur avait commandé et seraient toujours soumis à ses ordres, ils se soulevèrent contre Dieu, contre Moïse, et contre Aaron qui les gouvernait pendant son absence, et passant tout d'un coup du culte qu'ils rendaient à Dieu à l'impiété et à l'idolâtrie, ils dirent avec insolence à ce grand prêtre : « Nous ne savons ce qui est arrivé à ce Moïse qui nous a tirés de l'Égypte ; faites-nous des dieux qui marchent devant nous. » — Aaron voyant qu'ils s'obstinaient dans leur rébellion et dans

leur demande : « Otez, leur répondit-il, les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos filles et de vos fils et apportez-les-moi. » En agissant ainsi, d'après ce que dit un grand docteur de l'Église, il ordonnait au peuple une chose qu'il croyait devoir lui paraître difficile, en se faisant apporter ce qui tient ordinairement fort au cœur des personnes du sexe, afin que la peine que leurs femmes et leurs filles auraient à se priver de ces ornements les détournât d'un dessein si criminel. Rien ne leur fit, et ils montrèrent, au contraire, que l'esprit qui les animait était encore plus fort que la vanité. — Les pendants d'oreilles lui furent apportés de toutes mains, il en fit fondre l'or et faire un veau, devant lequel il dressa un autel et fit même crier par un héraut : « Demain sera la fête solennelle du Seigneur, » fête qu'ils célébrèrent par des holocaustes et des hosties pacifiques, qu'ils lui offrirent de bon matin, et passèrent le reste du jour en festins, en débauche, en danses et en jeux.

Plusieurs anciens docteurs ont pourtant dit qu'ils n'en firent et n'en adorèrent que la tête. Ainsi, Lactance pense même que ce fut à l'imitation du dieu Apis. — Tertulien ajoute encore aux pendants d'oreilles des femmes, les anneaux des hommes, et assure que de tout cet or fondu, il n'y eut que pour faire la tête d'un veau. — Saint Ambroise, Ruffin, Sulpice Sévère et quelques autres, déclarent que les Israélites avaient appris à fondre et à adorer cette tête de

veau en Égypte, où Apis et Mnéris étaient représentés et adorés sous la figure d'un bœuf. — En effet, Mnéris ou Mneus, selon Suidas, était un bœuf consacré au soleil dans la ville d'Héliopolis, que le peuple nourrissait dans un parc, et qu'il honorait comme un dieu, dont fait encore mention Strabon dans sa géographie. — Outre celui-là, on en gardait un autre à Memphis, qui était la capitale de l'Égypte, auquel le peuple rendait aussi le même honneur et le même culte; mais les anciens ont reconnu que c'était le même dieu Apis, adoré dans ces deux villes, sous la figure de ce bœuf. — Or, ce fut très-certainement à l'imitation de celui de Memphis, puisqu'ils n'avaient point habité dans la ville d'Héliopolis, que les Israélites firent le veau d'or, soit qu'il fût en entier ou qu'ils n'en eussent formé que la tête, comme la partie la plus noble, qui, dans les hiéroglyphes égyptiens, représente tout l'animal, ce qui justifie l'expression du texte sacré.

Mais de quelle manière fut-elle formée cette tête?

Quelques Hébreux ont prétendu qu'il se fit de tout l'or fondu une masse brute et informe, et que le feu lui donna lui-même cette figure, ce qui n'est pas probable, puisqu'on voit par le passage que j'ai rapporté ci-dessus du Livre saint, qu'elle fut l'ouvrage de l'art; aussi, d'autres ont assuré avec plus de raison que ce fut Aaron qui, avec un burin ou le ciseau, lui forma les yeux, la gueule et les cornes, pour qu'elle parût être celle d'un veau.

Ce fut donc la première statue que les Hébreux firent dans le désert, et soit qu'elle fût faite comme leurs rabbins l'ont imaginé, ou plus probablement, soit qu'elle fût mise en fonte et formée au moule par ordre d'Aaron, il est certain que leurs fondeurs et leurs sculpteurs y firent paraître les beautés de cet art merveilleux qu'ils avaient appris en Égypte, et lui donnèrent cette forme de veau, afin de contenter ce peuple superstitieux qui l'avait demandé pour l'adorer, comme les Égyptiens adoraient leur Apis ou Sérapis, sous une forme semblable.

Apis, autrement appelé Osiris ou Sérapis, fut, selon la fable, fils de Jupiter et de Niobé; il fut marié à Io, femme du roi Inachus, et nommée depuis Isis. — Ayant laissé le gouvernement à son frère Egialée, il se retira en Égypte et y poliça les Égyptiens, ce qui a fait croire à Hermès-Trismégiste, qu'Apis fut un Égyptien et un grand philosophe. Il fut mis à mort par un certain Typhon, qui le jeta dans la mer. Comme sa femme le cherchait, il se présenta à elle un taureau fort beau, qu'elle crut être son mari et qu'elle fit depuis honorer en Égypte, sous la figure de cet animal vivant.

Les interprètes d'Ovide, sur ce vers *(Et comes in Pompa corniger Apis eat)*, disent, sur l'autorité même de Pline, que ce furent les Égyptiens qui, croyant sur la doctrine de Pythagore, qu'après qu'Osiris eut été tué, son âme était passée dans le corps d'un bœuf, changèrent son nom et l'appelèrent

Apis, ce qui, en langue égyptienne, signifie bœuf.

Quoi qu'il en soit, ce bœuf vivant recevait leur culte sous le nom d'Apis. Il passait pour être conçu, non pas par un autre bœuf, mais par le feu céleste, ou par les rayons de la lune. — D'autres ont attribué sa naissance aux prestiges d'un mauvais esprit.

Le cours de sa vie était marqué dans les livres sacrés, et quand le terme irrévocable était venu, on le tuait en le submergeant dans la fontaine sacrée, c'est-à-dire dans le Nil, n'étant pas permis de le laisser vivre plus longtemps, dont semble parler Stace dans ces vers :

. . . . Aut quo se gurgite Nili
Mergat adoratus trepidus pastoribus Apis.

Après l'avoir jeté dans le Nil, tout le monde pleurait sa mort; c'était une consternation générale, il n'y avait point d'Égyptien qui ne fondît en larmes, et personne ne faisait tant état de sa chevelure (eût-il la perruque de Ninus, dit Lucien), qu'il ne se rasât en signe de deuil. — Après cette cérémonie, on s'empressait à en rechercher un autre pour le consacrer avec beaucoup de solennité. — On le prenait au milieu du troupeau, et il fallait qu'il fût blanc sur le front et noir du corps, avec une tache blanche sur le dos, ayant la figure d'un escargot sur la langue, et les poils et la queue doubles. Étant trouvé tel, les prêtres le menaient avec beaucoup de pompe et de dévotion à Memphis (ce qu'on pratiquait de même à Héliopolis), tandis que les enfants

qui le précédaient, chantaient ensemble des vers ou cantiques en son honneur, et la joie qu'on avait d'avoir trouvé ce dieu était si grande dans cette ville, que Suidas assure que tout le peuple y faisait des festins.

Cette fête et cette débauche semblent avoir été imitées par les Israélites dans le désert, puisqu'il est dit dans le Livre saint, que dès que le veau d'or fut formé, tout le peuple s'assit pour manger et boire, se relevant ensuite pour jouer, danser et bien se divertir. — Moïse a voulu imiter en quelques manières l'immersion du défunt Apis dans le Nil, par les cendres du veau d'or qu'il avait jetées dans l'eau pour les faire boire aux idolâtres. Il est encore dit dans le texte sacré : Moïse s'était approché du camp et ayant vu le veau et les danses, entra dans une grande colère, jeta les tables de la loi qu'il tenait et les rompit au pied de la montagne, et que, prenant le veau qu'ils avaient fait, il le mit dans le feu et le réduisit en poudre qu'il jeta dans l'eau et qu'il fit boire aux enfants d'Israël, ce qu'il ne fit pas sans dessein, puisqu'il connut par là ceux qui étaient les plus coupables de cette rébellion et de cette idolâtrie; car quelques docteurs hébreux se sont imaginés, que comme ils enfoncèrent leur menton et leurs mâchoires jusqu'aux joues pour boire avec plus d'avidité, ils eurent de cette poudre plein leur barbe qui paraissait être couleur d'or.

Revenons au dieu Apis qui a donné sujet à cette

digression. — Nous l'avons vu mener dans Memphis parmi les applaudissements et les réjouissances publiques, et il y était bien entretenu dans un parc, où on lui portait à manger avec beaucoup de cérémonie et de respect. Lorsqu'il prenait volontiers le fourrage qu'on lui présentait, on interprétait cela de bon augure, et si, au contraire, il refusait de manger, cela était pris pour un mauvais présage; aussi Germanicus, dans son voyage d'Égypte, tira un augure de sa mort, du refus qu'avait fait cet animal de manger dans sa main. Voilà un petit abrégé des rêveries et des fables des Égyptiens touchant leur dieu Apis.

Julius Firmicus Maternus parle des erreurs des religions profanes et des raisons physiques que donnaient les Égyptiens pour justifier leurs fables, disant que cet Osiris n'était autrement que la semence du grain, qu'Isis était la terre et Typhon la chaleur.

L'histoire s'explique d'une autre manière, et le même Julius Firmicus Maternus, qui vivait sous l'empereur Constantin et Synésius, rapportent le sentiment des anciens auteurs, qui ont cru qu'Osiris et Thyphon étaient des rois; que le premier avait fait de grandes distributions de blé au peuple dans un temps de famine, et qu'après sa mort on lui avait érigé un temple, où l'on nourrissait un bœuf, comme le symbole vivant du laboureur, tandis qu'on avait refusé le même honneur au second, comme étant un prince furieux, impuissant et superbe, ce qui

peut être encore confirmé par ce qu'en a dit saint Augustin, qu'en ce temps, Apis, roi des Argiens ayant navigué en Égypte, et y étant mort, devint ce fameux Sérapis, le plus grand des dieux des Égyptiens. — Julius Firmicus Maternus a prétendu, ensuite, que les Égyptiens adorèrent la personne de Joseph, sous le nom d'Apis ou de Sérapis, dont le nom venait de Sara, son aïeule, et que ce culte lui était rendu comme au conservateur de l'Égypte, pendant la grande famine des sept années. — Varron donne une autre raison plus aisée, indiquant pourquoi Apis, après sa mort, fut nommé Sérapis; mais celle qu'en donne Maternus n'est pas sans vraisemblance, Σαρᾶσ ἄπο.

Je puis confirmer son sentiment par ce qu'on lit dans le livre des Merveilles de l'Écriture, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Augustin, que les Égyptiens érigèrent la figure d'un bœuf près du tombeau de Joseph, et encore mieux, par ce que dit Suidas, qu'Apis était le symbole de Joseph ou de quelqu'autre personne riche, qui fournit le blé aux Égyptiens pendant une grande famine, et qu'on lui dressa un temple après sa mort, où l'on nourrissait un bœuf, comme l'image du laboureur. — Ruffin, qui a décrit la statue de Sérapis et le culte qu'on lui rendait à Alexandrie, assure aussi que telle est ainsi l'opinion de quelques-uns en faveur de Joseph. — Justin, l'observateur de Pompée, a écrit qu'il était inévitable, vu l'estime dans laquelle était Joseph, que

les honneurs divins ne lui fussent rendus par des gens qui faisaient des dieux ou des demi-dieux de leurs bienfaiteurs.

Outre ces autorités, la convenance est très-grande entre Joseph et ce symbole. — On sait que Joseph, interpréta le songe de Pharaon avec une sagesse toute divine, et qu'il prit les bœufs gras pour des signes de stérilité. Or, il était difficile que cette prédiction miraculeuse des sept années de fécondité et des sept années de stérilité, jointe à la conservation de l'Égypte, par la réserve de tant de blé, ne donnassent aux Égyptiens des sentiments de vénération pour Joseph, et que ces sentiments de respect ne dégénérassent en supserstition dans un peuple qui avait tant de penchant à l'idolâtrie. — D'ailleurs, le nom d'Apis ne convient pas mal à Joseph; il pourrait encore se faire que la langue égyptienne eût beaucoup de ressemblance avec celle des Chananéens ou des hébreux. — Apis peut venir du terme hébreux *Ab*, qui signifie père, et dont nous avons fait *arus*. Or, Joseph fut véritablement le père de l'Égypte, aussi Pharaon le fit proclamer partout, avec cet éloge : *Abrec*, qui signifie *Pater tener*, un père tendre, de sorte que les Hébreux, qui dressèrent le veau d'or dans le désert, pouvaient avoir eu en vue d'honorer Joseph sous cette figure.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Égyptiens adoraient Apis dans ce bœuf. Le témoignage de Cicéron est précis sur ce sujet : « Les Égyptiens,

dit-il, ne regardaient-ils pas comme dieu le saint bœuf qu'ils appelaient Apis ? » — Pline n'est pas moins expressif: on adore en Égypte un bœuf comme une divinité et on l'appelle Apis, et c'est de lui que fait mention Tibulle, dans ces vers, où il décrit la cérémonie de la mort et de la consécration du nouveau dieu dont j'ai parlé ci-dessus :

Te canit atque suum pubes miratur Osirim
Barbara Memphitem plangere docta Bovem.

On ne peut donc pas douter que quand les Hébreux firent la statue du veau d'or, soit qu'elle représentât Osiris, ancien roi d'Égypte, ou Joseph, son conservateur, ils n'aient prétendu lui rendre le même culte que les Égyptiens rendaient à leur bœuf. — Lactance le déclare en ces termes : « Étant tombés dans la luxure, ils appliquèrent leur esprit aux coutumes profanes des Égyptiens, car Moïse qui les conduisait, étant monté sur la montagne et y faisant un séjour de quarante jours, ils firent une tête d'or de ce bœuf, qu'on appelle Apis, pour leur servir de guide dans leur chemin. » — Saint Jérôme s'explique de même, non-seulement au sujet de la tête, mais encore des deux veaux d'or que Jéroboam, roi d'Israël, fit faire dans la suite, plutôt par politique que par religion; car ce prince, qui devait régner sur les dix tribus, s'imagina, par une extrême folie, qu'il devait affermir son royaume par un moyen aussi impie que celui qu'il prit, de proposer à son peuple des veaux d'or pour les adorer.

« Le royaume, se dit-il en lui-même, retournera bientôt à la maison de David (c'est ainsi qu'il parle dans le Livre saint), si ce peuple va à Jérusalem pour y offrir des sacrifices dans la maison du Seigneur ; le cœur de ce peuple se tournera aussitôt vers Roboam, roi de Juda, son seigneur, et ils me tueront et retourneront à lui. » — Ayant formé son dessein après y avoir beaucoup pensé, il fit deux veaux d'or, et dit au peuple : « N'allez plus à l'avenir à Jérusalem ; Israël, voici vos dieux qui vous ont tiré de l'Égypte. » — Saint Jérôme dit que quand le peuple d'Israël fit dans le désert la tête d'un veau pour l'adorer, et que quand Jéroboam fit faire des veaux d'or, ils ne le firent que pour exécuter ce qu'ils avaient appris en Égypte, d'adorer les dieux sous la figure des bœufs.

On est assez surpris que le roi Salomon qui était si sage, mît dans le superbe et riche temple qu'il fit bâtir à Dieu dans Jérusalem, ce grand vaisseau d'airain qui fut appelé mer, soutenu par douze figures de bœufs, que les Juifs pouvaient prendre comme autant de statues du dieu Apis, et d'introduire par là l'idolâtrie dans la maison même du Seigneur.

Ce fut donc ainsi qu'on vit se perfectionner la sculpture chez les Hébreux.

Mais elle fut portée au plus haut degré par Béséléel et Ooliab (1530 ans avant J.-C.), qui furent tellement remplis de l'esprit de leur art, qu'ils travaillaient

avec adresse l'or, l'argent, le cuivre, le marbre, le bois, et toutes les autres matières qui furent nécessaires pour la construction de l'arche et du tabernacle, aussi bien que des vases sacrés. — Or, ce furent ces deux habiles sculpteurs qui, par l'ordre que Dieu avait donné à Moïse, taillèrent les images ou statues des deux chérubins d'or, qui furent mises sur le propitiatoire pour le couvrir de leurs ailes déployées, lesquels chérubins, selon quelques interprètes, étaient comme on représente d'ordinaire des anges avec le corps et le visage d'un jeune homme, ayant chacun deux ailes fort grandes et disposées de la manière qu'il est dit dans le Livre sacré. Il est vrai que l'arche d'alliance et le temple de Salomon ne souffrirent plus d'autres statues humaines que celles des chérubins dont je viens de parler, parce que Dieu l'avait défendu. — Mais, parmi les excellents ouvrages de sculpture qui furent faits dans ce temple, n'y voyait-on pas encore, outre les bœufs et les chérubins, des figures semblables à des lis, des grenades et des lions. — D'ailleurs, le même roi ne fit-il pas élever son trône sur deux lions qui en soutenaient le siége et placer encore douze autres lions sur les six degrés qu'on y avait mis pour y monter, dont six d'un côté et six de l'autre, d'un travail si fini, que l'Écriture même avoue qu'il ne s'était jamais fait un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde. Tous ces ouvrages en bronze, tant du temple que du trône, avaient été faits par

Hiram, très-habile sculpteur, dont le Livre saint fait éloge; car il était rempli de sagesse, d'intelligence et de science.

Enfin, ne vit-on pas introduire de temps en temps parmi ce peuple infidèle, les statues de Bel ou Baal, d'Astarte, de Moloch, de Camos et de plusieurs autres, sans oublier le serpent d'airain que Moïse avait fait faire dans le désert, pour les adorer à la place du vrai Dieu. — Manassès même, leur roi, signala le commencement de son règne par toutes les abominations de l'idolâtrie et de l'impiété; il fit tailler sa statue à cinq faces, selon que le rapporte Eusèbe dans sa *Chronique*. — Hérode, qu'Antoine avait fait nommer roi des Juifs par le sénat, l'an 40 avant l'ère chrétienne, ne consacra-t-il pas en l'honneur d'Auguste, dans la ville de Césarée et dans le temple qu'il y avait fait bâtir, un colosse aussi grand que celui de Jupiter Olympien.

Il est vrai que les Hébreux ne voulaient point souffrir de représentations humaines, et Josephe qui raconte le fait que je viens de rapporter, montre en plusieurs endroits jusqu'où a été leur zèle et leur opiniâtreté sur ce point, jusqu'à conspirer un jour contre la vie de ce même Hérode, parce qu'ils avaient pris pour des figures d'hommes certains poteaux chargés de trophées que ce roi avait fait dresser dans le théâtre.

Il est dit aussi que les filles d'Agrippa, aussi roi des Juifs, eurent des statues qui furent portées après sa mort par les habitants de Césarée et de Sébaste,

dans des lieux de débauche, pour servir de modèle aux dissolutions.

La statuaire a donc fleuri chez les Hébreux aussi bien que chez les Phéniciens leurs voisins, qui avaient reçu comme eux le même art des Égyptiens, que Didon fit même passer de Tyr en Afrique, comme nous le verrons dans la suite, après avoir parlé des Grecs.



CHAPITRE V

Des statues chez les Troyens, les Grecs et les Perses.

Quoique ces trois peuples aient été ennemis les uns des autres et qu'ils se soient longtemps disputés entre eux l'empire et l'antiquité, prétendant chacun avoir eu des dieux pour leurs fondateurs, je les ai pourtant réunis dans ce chapitre, dans l'opinion où je suis qu'ils pouvaient avoir reçu les uns et les autres des Égyptiens l'art de sculpter et de fondre les statues. — Il était, en effet, en usage parmi les premiers. On conservait religieusement dans Troie la statue de Pallas appelée Palladium, qui fut enlevée par Ulysse et par Diomède, et quand cette infortunée ville fut prise et réduite en cendres par les Grecs, le valeureux Enée, qui échappa avec sa famille à la fureur des flammes et des vainqueurs, emporta aussi avec lui les dieux pénates.

Il est vrai que ce Palladium ou statue de Pallas, passait pour être tombée du ciel dans le temps qu'on bâtissait la forteresse et qu'on édifiait un temple à

cette déesse dans lequel elle voulut habiter, quoiqu'il ne fût pas encore couvert, afin de rester rattachée à la destinée et à la conservation de Troie : « Car, dit Denis d'Halicarnasse, l'oracle avait assuré que la ville serait imprenable et l'empire inébranlable pendant que ces sacrés gages subsisteraient; c'est pourquoi Ulysse et Diomède s'étant glissés par des égoûts dans Ilium et dans son temple, enlevèrent ce Palladium qui fut cause de la ruine de cette ancienne ville. » — Cependant, les auteurs sont partagés sur ce Palladium; Denis d'Halicarnasse est du sentiment que cette statue de Pallas était double, qu'Ulysse et Diomède en enlevèrent une pendant le siége, et que l'autre resta. — D'autres assurent que les Troyens firent faire une représentation de ce Palladium, toute semblable, et que ce fut cette représentation que les Grecs enlevèrent, dont se vante Ulysse dans Ovide, où il dispute à Ajax les armes d'Achille, à qui Neptune avait procuré la mort.

Appien a pourtant écrit dans l'histoire des guerres de Mithridate, que quand Fimbria ruina Ilium, il se vanta d'y avoir trouvé le Palladium en entier parmi des ruines. Quoi qu'il en soit, l'opinion commune est que Diomède, passant en Italie après la prise de Troie, rendit cette statue de Pallas à Enée par le commandement des dieux; qu'Enée le déposa à Lavinium où il resta, et que de là, il fut ensuite transporté à Rome, dans le temple de Vesta, et commis à la garde des Vestales, qui le conservaient dans l'en-

droit le plus caché, étant regardé comme un gage secret, qui semblait décider de la destinée de l'empire romain, ainsi qu'il l'avait été de celui de Troie. — Tite-Live a souvent parlé de ce gage secret. — Ovide et Lucain en font encore mention dans leurs vers :

Vidimus Iliacæ transferri Pignora vestæ.
(Ovide.)

. . . . Nullique adspecta vivorum
Pallas in abstruso Pignus memorabile templo.
(Lucain.)

Or, par la peinture qu'en a fait Apollodore, ce Palladium était de la hauteur de trois coudées, et avait les pieds si bien disposés et d'une attitude si juste, qu'il semblait marcher, tenant de sa main droite une pique élevée, et de sa gauche la quenouille et le fuseau.

Ainsi, soit que Jupiter eût fait descendre cette statue du ciel, ou quelle eût été faite de la main des hommes, ce qui est plus probable, elle fut la première qu'on vit dans Troie.

J'ai dit encore qu'Énée en emporta les dieux pénates, et Virgile, qui a si bien décrit dans l'Énéide l'histoire de ce siége et la destinée de ce héros Troyen, n'a pas manqué de rapporter exactement ce fait.

Tu genitor cape sacra manu, patriosque penates.

Assanium, Anchisemque patrem, teucrosque penates.

C'est sans doute ce qui a donné lieu aux auteurs

qui sont venus après lui et à ses interprètes, de chercher quels pouvaient être ces dieux pénates. — Les uns ont cru que c'étaient les figures de Neptune et d'Apollon qu'on regardait comme les fondateurs de Troie; les autres, Jupiter, Junon et Minerve, qui président à l'air que nous respirons et qui nous gouvernent entièrement à cause de leur chaleur et de leur esprit; c'est ainsi que le pense Macrobe.

Denis d'Halicarnasse demande quelle était la nature et la figure de ces dieux, et il dit : 1° que Timée avait écrit qu'à Troie c'étaient des caducées de fer et d'airain et un ouvrage en terre cuite; 2° qu'il faut réprimer la curiosité et s'abstenir par respect de pénétrer trop avant dans les mystères de la religion; 3° que c'étaient les mêmes dieux que ceux de Samothrace, et que Dardanus les porta à Troie, d'où Enée les transporta en Italie. — Ils représentaient les figures des grands dieux et l'image de Minerve; Varron avait aussi cru avant lui qu'ils avaient été apportés auparavant de Samothrace à Troie, mais il n'a pas expliqué quelle était leur figure. — Nous la trouvons cependant représentée par le même Denis d'Halicarnasse, qui avoue que c'étaient les figures de deux jeunes hommes assis, tenant la lance à la main, et d'un travail très-ancien; c'est ainsi qu'on les peint communément.

On peut donc dire que la statuaire était fort ancienne chez les Troyens.

Ce fut dans la Grèce qu'elle commença d'être cul-

tivée. Il semble même que les Grecs avaient été les premiers inventeurs des statues. On a cru que leurs premières images des héros, des rois et des dieux, ne furent faites que d'argile au commencement, ce qui donna lieu à la fable de dire que Prométhée, fils de Deucalion, composa un homme avec du limon, et qu'il en forma l'esprit des parcelles de tous les animaux; ainsi que l'annonce Horace dans ces vers :

> Fertur Prometheus addere principi
> Limo coactus particulam undique
> Desectam.

Ovide dit que Prométhée déroba le feu du ciel pour animer l'homme qu'il composa :

> Quam satus Japeto, mixtam fluvialibus undis
> Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum, etc.

Lactance croit que ce fils de Japet avait été le premier qui eût formé la figure de cet homme avec une terre grasse et molle, et que de là prit naissance l'art de faire des statues, ce qui appuie le sentiment de ceux qui veulent qu'il n'y ait eu des statues qu'après le déluge.

Quoi qu'il en soit, il est certain que depuis les premières épreuves qui furent faites d'argile, on y employa le bois, l'ivoire, la pierre, le marbre et les métaux, ce qui a fait dire au célèbre Praxitèle que la poterie avait donné l'être aux ouvrages en fonte, au ciseau et au burin, comme s'il disait que l'art de faire des figures en terre avait été comme la

mère qui avait enfanté l'art de faire des figures de marbre et de bronze. A ce sujet, Maxime de Tyr semble vouloir insinuer que les Grecs ont été les auteurs des premières et des plus belles statues, même d'argile. — Pausanias nous dit qu'on admirait, à Athènes, celles de Thésée et d'Amphion.

Il est d'autres auteurs qui ont plutôt cru que trois choses les avaient portés à la découverte et à l'invention de ce bel art : la nature, l'ambition et l'adresse. En effet, ne semble-t-il pas que la nature l'ait enseigné à l'homme par certaines pierres ou rochers, auxquels elle a donné quelque apparence de statues ?

De plus, comme l'homme n'était pas content de se voir seul tel qu'il est dans un miroir ou dans le calme des eaux (ainsi que s'y voyait le berger dans Virgile) :

. . . . . Nuper me in littore vidi
Cum placidum ventis staret mare.

(Virg.)

et qu'il ne paraissait pas non plus satisfait entièrement de laisser des enfants à son image et à sa ressemblance, il voulut chercher dans l'art d'autres images que les naturelles, pour contenter son ambition et son amour-propre. On peut encore ajouter l'inclination et l'adresse qu'il a d'imiter et de contrefaire toutes choses ; ce qui est du sentiment d'Arioste.

Pline raconte qu'un potier de Sicyone, nommé Dibutades, inventa l'art plastique vers 920 avant Jésus-Christ, et qu'il commença la première statue

en couvrant d'argile certains traits que Corinthe, sa fille, s'était avisée de tracer sur l'ombre du visage de son amant, qu'une muraille lui rendait à la lumière d'une lampe. — D'autres soutiennent que cet art avait déjà pris son origine dans l'île de Samos, 685 ans avant Jésus-Christ, où Rhœcus et Théodore son fils l'avaient inventé et avaient fait de ces sortes d'ouvrages longtemps avant que l'on ne parlât de Dibutades. Néanmoins, ce que dit Pline peut avoir quelque vraisemblance ; car, si l'image est une imitation de la nature, de toutes ces images artificielles, y en a-t-il qui l'imite mieux que celle qui sort de cet art? puisqu'elle peut être conforme à son modèle, non-seulement dans ses dimensions, mais même dans les couleurs naturelles; de là vient que cet historien raconte que Chalcosthènes fut fort estimé dans Athènes, quoiqu'il n'y fît que des statues d'argile.

On ne voit pas que les Grecs aient eu des statues avant le temps de Cécrops, roi d'Athènes, égyptien de naissance qui, selon Eusèbe, Scaliger, Salien, Usser et autres, commença son règne l'an 1556 avant l'ère chrétienne. Il est très-probable qu'il apporta ce bel art de l'Égypte, puisqu'il s'appliqua à embellir cette ville de plusieurs ouvrages d'architecture ; aussi est-ce à peu près de ce temps que naquit le célèbre et ingénieux Dédale, le premier des sculpteurs dont l'histoire grecque nous ait donné le nom, lequel, quoique sorti d'une famille royale, fut un sta-

tuaire si habile et si excellent, qu'il fit même des statues mues par des machines, ce qui fit dire qu'il les animait. — Ainsi que l'a remarqué Landin, d'après Horace, aucun statuaire avant lui n'avait ouvert les yeux aux statues; aussi appelait-on Dédaliens tous les beaux ouvrages qui se mouvaient.

A ce sujet Euripide a si bien dit :

Si fit mihi vox, brachiis si robora
Si vel manibus, comisue, si in gressu pedum
Vel Dædali arte, vel Deûm cujuspiam
(Euripid.)

Platon le comique en a encore fait mention :

Dicas moreri cuncta fane Dædala, etc.
Videre simulacra.
(Plato. Comicus in decipiente.)

Avant le temps de ce célèbre statuaire, on faisait les statues imparfaites, comme ces figures sans bras et sans pieds que nous appelons des Thermes, auxquelles on ne faisait que la tête, encore fort imparfaite, et desquelles, si nous en croyons Polybe, la superstition vint des querelles que les peuples avaient entre eux à cause de leurs limites; car, lorsque leurs brouilleries étaient apaisées, ils faisaient des statues aux dieux qu'ils croyaient avoir présidé à leur accord, et ils les plaçaient dans leurs champs pour les diviniser, d'où vint le *Jovis Terminalis* des Crotoniates et des Sybarites (1); de sorte que ce fut Dédale qui fit le premier

(1) Les premières statues ou idoles ne furent que des espèces de fétiches, de poteaux de bois, de pierres carrées, sur lesquelles on ajusta ensuite de véritables draperies et la représentation informe d'une tête.

les pieds, les bras, les mains, les yeux, les cheveux et tout ce qui leur manquait.

Aussi, Ovide n'a pas manqué de le louer de son esprit et de son adresse :

Dædalus ingenio fabræ celeberrimus artis
Ponit opus.

(*Ovide.*)

Ceux qui sortirent de son école travaillèrent à l'envi de donner quelque nouvelle perfection à cet art; ainsi, par une longue suite de siècles, la statuaire monta dans la Grèce à sa plus haute gloire, car il s'éleva de temps en temps d'excellents hommes qui la portèrent à la plus haute perfection où elle n'est jamais été. — Nous apprenons de Pline que lorsque les Grecs allèrent faire le siége de Troie, ils avaient sur leurs boucliers des figures et des images représentées. Les Grecs surent saisir le moment fugitif de la beauté, et ils l'ont rendu éternel en le faisant sur le marbre et l'airain. Les productions grandioses de l'Égypte, de l'Assyrie et de l'Inde ont été ramenées dans la Grèce aux justes et harmonieuses proportions de la beauté humaine, qui rayonne d'une immortelle jeunesse dans les œuvres de ses célèbres artistes.

La sculpture ne pouvait atteindre sa perfection qu'en un pays, ce fut la Grèce entière : là des insti-

---

Plus tard, on figura grossièrement les bras attachés au corps et les jambes réunies. L'Égypte en resta, pour ainsi dire, surtout dans la sculpture, à ce premier pas de l'enfance de l'art ; son écriture hiéroglyphique, en attachant des idées à des formes consacrées, s'opposa au progrès des arts d'imitation.

tutions de tous genres étaient destinées à développer et à fortifier le corps; on pouvait juger les coups, trouver les poses, les attitudes, les gestes nécessaires, les athlètes, les coureurs, les pugilistes, s'exerçaient nus dans le gymnase et combattaient nus dans la lice. — Comme moyen pratique, la sculpture fit un pas considérable lorsque, un peu avant 600, Théodore de Samos trouva ou importa de l'Asie le moyen de couler des statues de bronze, et quand vers 580, deux artistes crétois, Dipœnus et Scillis, firent prévaloir pour la statuaire l'emploi du marbre sur celui du bois; jusque là, comme il a déjà été dit, on composait les statues avec des pièces de bois rapportées et clouées ensemble.

Les sculpteurs n'avaient point essayé d'abord leur talent sur les statues des dieux, qui gardèrent longtemps des formes roides et ingrates que la piété défendait de changer, même pour les embellir. Peu à peu, la religion moins sévère, n'enchaîna plus l'art à des formes invariables. Au lieu de l'imitation servile il y eut la recherche de l'idéal. — Le don de la liberté devint pour l'artiste celui même du génie, car il avait sous les yeux la plus belle race qu'il y ait au monde. La figure ionienne, dit Dion Chrysostôme, réunit tous les caractères de la beauté, et Hippocrate déclare que le sang ionien était le plus pur de la Grèce.

Je ne reproduirai ici que les noms des principaux statuaires qui ont fleuri dans ce pays, et qui ont acquis dans cet art une grande réputation.

Agéladas d'Argos fleurit vers l'an 508 avant l'ère chrétienne et eut l'honneur de former les quatre plus grands statuaires de ce temps, Phidias, Myron, Polyclète et Ascarus de Thèbes. Cet habile maître fit les statues d'Anochus, vainqueur de Cléosthènes, de Timasithée et le beau Jupiter qui fut placé dans la citadelle d'Ithôme par les Messéniens établis à Naupacte.

Phidias, fils de Charmidas et élève d'Agéladas, naquit vers l'an 496 et commença à fleurir en 465. Jamais la Grèce ne fut plus florissante qu'à cette époque où Périclès tenait les rênes de l'État. Aussi, sous ses ordres, à Athènes, des corps de métiers s'organisèrent sous des chefs pour extraire et tailler le marbre, couler le bronze, travailler l'or, l'ivoire, l'ébène et le cèdre employés dans la construction des édifices publics ou les statues des dieux, pour sculpter la riche ornementation des temples ou les décorer de brillantes peintures.

Périclès chargea de ces travaux, son ami Phidias, l'artiste immortel qui brisa sans retour, pour les Grecs, le joug de cet art hiératique, dont on reconnaît l'influence fatale dans les belles statues d'Égine, aux corps pleins de vie et de mouvement.

Phidias cherchait la beauté idéale et la réalisait sans qu'on sentît l'effort, ce qui est l'art suprême; car il n'y a de grand que ce qui est simple. — Il donna la plus haute perfection aux formes corporelles, et aux têtes une noblesse, une intelligence toutes

divines. Il surpassa tous ceux qui l'avaient précédé; soit qu'il travaillât le bronze, l'or, l'ivoire et le marbre; il fit des ouvrages admirables. Sa Minerve avait 11m 96 de haut, tenant d'une main une lance, de l'autre une Victoire; son casque était surmonté d'un sphinx, emblème de l'intelligence, et au-dessus de la visière étaient huit chevaux blancs lancés de front au galop, image de la rapidité de la pensée divine. Les draperies étaient en or, les parties nues en ivoire, les yeux en pierres précieuses. Sur le bouclier placé aux pieds de la déesse, étaient représentés : au dehors, le combat des Athéniens et des Amazones; sur la face intérieure, celui des géants et des dieux; sur la chaussure, celui des Lapithes et des Centaures. On voyait sur le piédestal la naissance de Pandore. — Chaque année, au mois thargélion (mai et juin), on enlevait les ornements de la statue pour en nettoyer les moindres détails : cette opération devait être faite en un jour, et pendant ce temps la statue restait voilée.

Phidias fut accusé d'avoir détourné une partie de l'or qu'on lui avait remis pour faire cette belle statue de Minerve. Périclès, prévoyant l'accusation, ou voulant que cet or pût être pour Athènes une ressource dans les jours difficiles, avait conseillé à l'artiste de l'appliquer sur la statue, de manière qu'on pût l'ôter, sans nuire à l'ouvrage. Il fut donc facile à Phidias de se disculper; mais il s'était représenté lui-même sur le bouclier de la déesse sous les traits d'un vieillard; et dans une autre figure on reconnaissait facilement

l'image de Périclès. C'était, dans les idées religieuses du temps, un sacrilége. Phidias, menacé d'une condamnation capitale, s'enfuit et se retira chez les Éléens. — Cette Minerve que les anciens ont tant vantée comme chef-d'œuvre, fut placée dans le temple que cette déesse avait dans la citadelle.

Le Jupiter qu'il fit après sa Minerve était aussi de même matière, et fut placé dans le temple d'Olympie ; il passa pour une des sept merveilles du monde, ce qui a fait dire à Pline qu'il était inimitable, ce qui est aussi confirmé par Valère Maxime. Quintillien a assuré qu'il inspirait plus de dévotion que la religion n'en prescrivait. Cette statue d'ivoire et d'or, le plus magnifique ouvrage de Phidias, avait 18 mètres de haut, bien qu'assise; elle portait à la main droite une Victoire, de la gauche un sceptre surmonté d'un aigle. Sa chaussure et son manteau étaient d'or. Le trône était incrusté d'ébène, d'or, d'ivoire, de pierreries et couvert de bas-reliefs. Les Éléens conservèrent l'atelier de Phidias, et chargèrent ses descendants d'entretenir la statue dans son éclat.

Pour transmettre à la postérité les régles de la statuaire, il avait fait une statue qui les contenait toutes, ce qui la fit appeler le *canon* ou la *règle*. Phidias a rarement travaillé le marbre. Sur trente-cinq statues qu'on lui attribue, vingt-trois sont en bronze, sept en ivoire et or, trois en marbre.

Josephe, qui l'appelle l'excellent artiste d'Athènes, raconte que l'empereur Caius Caligula avait osé com-

mander de transporter à Rome cet ouvrage si admirable, et que Mennius Régulus aurait exécuté l'ordre de ce souverain, si l'on eût pu remuer ce colosse sans le rompre, et s'il n'en eût été empêché par des prodiges étonnants.

Pline s'avance jusqu'à dire que cet illustre artiste avait été l'inventeur de la peinture et de la statuaire, ce que ses interprètes n'ont pourtant entendu que de la perfection qu'il donna à cet art, par son génie et par son adresse. Il faisait des statues qui paraissaient vivantes, ainsi que Properce, Ovide, Juvénal et Martial en ont parlé dans leurs vers :

Arcis ut actææ vel eburna vel ænea custos
Bellica Phidiaca sta dea facta manu.
(*Ovide.*)

Phidiacum vivebat ebur.
(*Juvénal.*)

Quis te Phidiaco formatam, Julia, cœlo.
(*Martial.*)

Dans d'autres endroits, ce même poëte fait encore mention des vases d'argent qu'il faisait :

Solus Phidiaci toreuma cœli.

On compte parmi ses élèves Agoracrite, qui fit aussi des statues d'airain de Minerve et de Jupiter.

Le fameux Glycon, qui se distingua encore de son temps dans Athènes, fut pourtant un de ses rivaux, et soit qu'il eût laissé peu d'ouvrages ou que les historiens aient négligé de faire mention de tous, il est certain qu'il fit cette belle statue d'Hercule que l'on admire à Rome dans la cour du palais Farnèse, comme

nous l'apprenons de Pausanias et de Plutarque. On lit en caractères grecs ces deux mots d'inscription sur son tronc : Gligon, Athénien.

Myron, originaire de la même ville, élève d'Agéladas, leur disputa aussi la gloire de la belle sculpture. — On voyait de lui, dans la citadelle, la statue d'airain d'un enfant admirable ; Persée surmontant Méduse ; un Bacchus se tenant droit ; un Orphée en bois ; un Cupidon en marbre, qui d'un autre côté, paraissait un Hercule d'airain, très-bien fait ; on ne peut passer sous silence plusieurs autres ouvrages excellents : une vache inimitable qu'il fit en cuivre, qui le rendit très-célèbre et servit de sujet à un grand nombre d'épigrammes grecques (dont quelques-unes ont été imitées en notre langue).

Pline, Ovide et Properce en parlent et en ont relevé l'excellence :

Ut similis veræ vacca Myronis opus.
(Ovide.)

Atque aram circum steterant armenta Myronis
Quatuor artificis vivida signa boves.
(Propert.)

Cicéron a encore vanté son Cupidon ; Juvénal fait aussi mention de ses statues :

Et cum parhasii tabulis, signisque Myronis.
(Juvénal.)

L'ancienne Sicyone, ville du Péloponnèse, disputa à Athènes et aux autres villes de la Grèce, la gloire de la belle sculpture. — Polyclète, qui y florit vers l'an 432 avant l'ère chrétienne, s'y rendit de même

fort recommandable dans cet art qu'il avait appris du célèbre Ageladas, par ses beaux ouvrages d'airain qui furent fort estimés; car, dit Quintilien, s'il ne représenta pas les dieux avec toute leur majesté, il donna aux figures humaines plus de beauté qu'elles ne devaient avoir, en quoi il a surpassé tous les autres; suivant le rapport de Pline, on dédia une amazone qu'il avait faite, au temple de la Diane d'Éphèse. Il suffit de dire avec le même auteur, qu'une de ses statues qui représentait un jeune homme couronné, fut vendue cent talents, c'est-à-dire cent fois six cents écus, ou environ soixante mille écus de notre monnaie. Que ne vaut pas l'admirable statue d'Hercule qui suffoque Antée, élevé de terre, où était sa force, laquelle est encore de lui, et on la voit à Rome.

Ces ouvrages ont beaucoup été vantés par les poëtes :

Hic aliquid præclarum Euphranoris et Polycleti.
(Juvénal.)

Phidiacum vivebat ebur, nec non Polycleti.
Multus ubique labor.
(Le même.)

Quod Polycleteis jussum spirare caminis.
(Stat.)

Mais Martial qui, pour faire l'éloge du célèbre Mamurra semble avoir méprisé les ouvrages :

Culpavit statuas et Polyclete tuas.
(Martial.)

Il a pourtant loué cet excellent sculpteur dans un autre endroit :

> Quis labor in Phiala docti Myos anne Myronis ?
> Mentois hæc manus est, an Polyclete tua ?

Il en a encore mieux relevé sa gloire au sujet d'une statue de Junon qui était sortie de ses mains.

> Juno labor, Polyclete, tuus, et gloria felix
> Phidiacæ cuperent quam meruisse manus
> Ore nitet tanto, quanto superasset in ida
> Judice convictas non dubitante deas.
> Junonem, Polyclete, suam, nisi frater amaret
> Junonem poterat frater amare tuam.

On a loué dans ce célèbre statuaire la beauté extraordinaire qu'il donnait à ses ouvrages. On a encore admiré en lui beaucoup de diligence dans son travail, ce qui lui procura un très-grand nombre d'élèves qui, ayant pris de ses ouvrages les règles de leur art, furent depuis de très-habiles maîtres.

Polyclète était un de ces artistes qui s'était placé à une telle hauteur qu'on ne se permettait plus de le juger, mais on se bornait à l'admirer. Ce statuaire forma des élèves qui furent regardés comme des maîtres parfaits. Il écrivit sur les proportions du corps humain. Il fit, pour l'Héræum d'Argos, une belle statue colossale de Junon, assise, tenant une grenade à la main; elle était faite d'or et d'ivoire, et on la comparait à la Minerve du Parthénon et au Jupiter Olympien de Phidias.

Parmi ses plus beaux ouvrages on citait son Diadumène, jeune athlète, se ceignant la tête d'une

bandelette; le Doryphore ou le Canon, statue d'un jeune homme armé d'une lance; il servait de règle sur les proportions; l'Apoxyomène, athlète, qui se frottait avec un strigile dans la palestre; les Astragalizonies, jeunes gens qui jouaient aux osselets; Mercure à Lysimachie, un des chefs-d'œuvre; Hercule Agéton ou le Guide; une belle Amazone qui remporta le prix sur celle de Phidias; Hercule tuant l'hydre; des Canéphores, à Mégalopolis; un Jupiter ressemblant à Bacchus; plusieurs statues d'athlètes; Jupiter Meilichius, Latone, Apollon et Diane.

Selon Pline, ce fut le premier artiste qui fit poser ses statues sur une jambe.

Ascarus de Thèbes, élève d'Ageladas, fut habile statuaire. On remarque parmi ses ouvrages un Jupiter, consacré par les Thessaliens à Olympie.

Praxitèle de Paros, si fameux dans les historiens anciens, vint après eux, vers l'an 364 avant l'ère chrétienne, un peu avant le règne d'Alexandre le Grand; ce fut un de ceux qui, dans le sentiment de Quintilien, a le mieux imité la nature. Il eut une grande influence sur les écoles de la Grèce. Pausanias et Pline ont pris grand soin de recueillir et de décrire plusieurs belles statues de cet habile maître. Lucien a fort vanté la Vénus qu'il fit pour la ville de Gnide, faite d'après sa maîtresse, la belle Phryné, ouvrage qui fut autant une preuve éclatante de sa capacité que de sa gloire; aussi les Gnidiens la refusèrent au roi Nicomèdes qui ne demandait que cette statue pour

les affranchir entièrement du gros tribut qu'ils lui payaient, et on assure même que plusieurs firent exprès le voyage de Gnide pour aller admirer ce chef-d'œuvre : ce qui a fait dire à Properce que les pierres qu'il travaillait avec tant d'art faisaient son éloge. — Le poëte Stace a dit à sa gloire, qu'il était très-laborieux, ce qui lui donnait occasion de perfectionner ses statues :

Laboriferi vivant quæ marmora cœlo Praxitelis.

Il fit une quantité prodigieuse de très-beaux ouvrages ; on voyait, en effet, à Rome, les statues de Flore, de Triptolème et de Cérès dans le jardin des Serviliens; du Rencontre et de la Fortune dans le Capitole; des Ménades, etc. — On voit encore devant le palais du pape, à Monte-Cavallo, les admirables figures et les chevaux qui sont sortis de ses mains, et de celles de Scopas, qui fut aussi un excellent artiste de son temps, que Martial a mis dans ce vers :

Solus Praxitelis manus Scopæque.

(*Martial.*)

Certains écrivains croient que la statue et le cheval qui sont à main droite, sont les seuls ouvrages de Praxitèle, comme il paraîtrait par ces deux mots d'inscription qu'on y lit :

OPUS-PRAXITELIS

et que la statue et le cheval qui sont à main gauche,

sont l'ouvrage de Phidias, qui voulut représenter Alexandre le Grand domptant Bucéphale, comme le déclare l'inscription qu'on y a ajoutée au-dessous :

PHIDIAS - NOBILIS - SCULPTOR - AD - ARTIFICII
PRÆSTANTIAM-DECLARANDAM-ALEXANDRI
BUCEPHALUM-DOMANTIS-EFFIGIEM-E-MARMORE
EXRESSIT.

ce qui n'a pourtant pas beaucoup de vraisemblance, puisque Phidias florissait 44 ans avant Alexandre le Grand, de sorte que si cet ouvrage est de lui, il faut qu'il représente quelque autre chose.

Quant à Scopas, qui était originaire de l'île de Paros, outre cette statue et ce cheval qu'on lui attribue, il fit le fameux sépulcre qu'Artémise, reine de Carie, fit ériger à Mausole, son époux, où il eut pour concurrents à sa gloire Briaxis, Timothée et Léocharès. Il travailla à Éphèse au temple de Diane et dans divers autres lieux, principalement dans l'Ionie et dans la Carie.

Pline a fait mention de lui avec éloge, et Horace qui a loué Parrhasius sur ses belles peintures, n'oublie pas de relever le mérite et la gloire de Scopas au sujet de ses statues de marbre :

Quas ant Parrhasius protulit ant Scopas
Hic saxo, liquidis ille coloribus.

Parmi ses nombreux ouvrages, on citait les statues de Vénus et du Désir, à Samothrace ; un Mars colossal, une belle Vesta et un Cupidon portant la foudre.

Agéladas, neveu d'Agéladas Ier, que les uns font d'Argos, les autres de Sicyone, florissait encore vers ce temps-là; il fit beaucoup d'ouvrages admirables dans plusieurs villes de la Grèce; un Jupiter empereur, chez les Messéniens; un Hercule enfant, chez les Achéens; un autre Jupiter d'airain avec le visage d'un enfant et quatre chevaux d'airain que les Argiens envoyèrent à Delphes par vœux. — Il eut pour disciples Ascarus, qui fit chez les Éléens un Jupiter d'airain, couronné de fleurs, avec la foudre à la main, et le dieu Pan, qui se battait avec Cupidon, et le célèbre Myron qui fut inimitable dans ses ouvrages, dont j'ai déjà parlé ci-devant.

Lysippe, statuaire de la même ville de Sicyone, se mit aussi, du temps d'Alexandre le Grand, vers l'an 364 avant l'ère chrétienne, dans une haute réputation, ayant imité Praxitèle, dit Quintilien, pour le naturel; mais il le surpassa par la grande facilité avec laquelle il travaillait, puisque de tous les sculpteurs anciens, il est celui qui a fait un plus grand nombre d'ouvrages; car on compte jusqu'à six cent dix statues de marbre ou de bronze, sorties de ses savantes mains, parmi lesquelles on voyait à Mégare, les Muses et Jupiter; un autre Jupiter et un Hercule à Sicyone. Pausanias donne à ce sujet un long détail. — On avait encore de lui une joueuse de flûte, et à Rhodes, il avait fait une grande statue du Soleil, sur un char à quatre chevaux; elle parut si merveilleuse qu'elle mérita les adorations de ses

citoyens. — Alexandre le Grand ne voulut avoir son portrait en relief que de lui, qui fut vraisemblablement une statue équestre de bronze, comme il n'y avait eu qu'un Apelles qui eût été capable de le peindre. Il fit encore celles d'Éphestion et de ses autres favoris, lesquelles Métellus transporta à Rome après avoir soumis de nouveau la Macédoine à l'empire Romain. — Velléius Patercule dit pourtant que c'étaient les statues équestres d'une bande de cavaliers de son armée, qui avaient péri au passage du Granique, et qu'il avait commandées à Lysippe, en s'y faisant représenter à leur tête.

Cicéron a écrit la même chose dans sa première épître à Atticus, et ni l'un ni l'autre ne déterminent point le nombre des soldats qui périrent en cette occasion ; mais Arrien en met vingt-cinq ; Plutarque, trente-quatre ; Justin, cent-vingt. — Quoi qu'il en soit, elles furent l'ouvrage de cet excellent statuaire, et Métellus les ayant transportées à Rome, les fit mettre sur les portiques des deux grands palais qu'il avait fait construire, ce qui faisait un très-bel ornement selon tous ces historiens.

Horace a même dit en sa faveur quelque chose de plus glorieux : qu'Alexandre défendit par un édit à tout autre qu'à lui et à Apelles de le peindre et de le représenter en statue de bronze :

Edicto vetuit, ne quis se, præter Apellem
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

Nous apprenons du poëte Stace, que le bucéphale

sur lequel était monté Alexandre, que ce statuaire avait fait, fut transporté à Rome et couvert de plaques d'or par Néron, qui y fit mettre dessus son effigie du même métal :

> Cedat equus latiæ qui contra templa diones
> Cæsarei stat sede fori quem tradere es ausus
> Pellæo, Lysippe duci, mox Cæsaris ora
> Aurata cernice tulit.

Je trouve qu'il est encore fait mention dans Hérodote d'une autre statue d'Alexandre le Grand, d'or massif, qui était dans le temple de Delphes, près de laquelle les Grecs firent placer celle qu'ils y envoyèrent avec trois galères qu'ils avaient prises sur leurs ennemis, comme prémice du butin.

Elle était de la hauteur de dix coudées, tenant une partie d'un navire rompu dans sa main; mais cet historien ne dit pas si elle était de Lysippe.

Cet artiste, rempli de talents, n'eut pas de maître, mais suivit les conseils d'Eupompe. D'après Pline, Lysippe mourut dans la misère, comme le grand Corrège, et en mettant la dernière main à un de ses chefs-d'œuvre. Son Jupiter de Tarente, de quarante coudées de haut, tournait par l'impulsion de la main, tant il était bien ajusté (1).

Mais que dire d'Agésandre, de Polydore et d'Athénodore, Rhodiens? Ne suffit-il pas de produire ici la fameuse statue de Laocoon, sacrificateur d'Apollon, à laquelle ils travaillèrent ensemble et firent d'une

(1) Voir pour le détail de ses nombreux ouvrages, la liste des statuaires de l'antiquité, placée à la fin de ce livre,

seule pierre ce groupe admirable composé de Laocoon, de ses deux enfants et de deux serpents, qui est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, qui fut transporté à Rome où on le voit encore.

Charès, originaire de Linde, ville de l'île de Rhodes, selon Ptolomée, fut élève de Lysippe, et sans parler de ses autres ouvrages, il n'acquit pas moins de gloire que lui, à la faveur du grand colosse en bronze qu'il construisit à Rhodes, pendant douze ans, où il employa trois cents talents d'or, c'est-à-dire huit millions d'or, d'après la réduction qu'en a faite Pancirole en monnaie d'Italie. — Ce métal avait été recueilli des préparatifs que le roi Démétrius avait faits pour le siége de cette ville, qu'il fut obligé de lever. — Ceux qui nous ont décrit cet ouvrage surprenant, disent qu'il avait les deux pieds flanqués sur les deux pointes des rochers qui sont à l'entrée du port, qu'il était de la hauteur de soixante-dix coudées, ou selon Festus, de cent cinq pieds; qu'il était garni dans ses vastes creux, de pierres très-pesantes, pour bien l'assujettir, et que tous ses membres étaient d'une grosseur si énorme que peu de gens pouvaient embrasser son pouce, et que les autres doigts de ses mains étaient plus gros que les autres statues naturelles.

On raconte de plus qu'il avait au dedans un escalier en forme de vis, pour monter jusqu'au sommet, où l'on trouvait non-seulement divers instruments de musique, dont les chants et les symphonies

étaient en vers ïambes, mais encore un grand miroir qu'il avait suspendu au cou, au moyen duquel on découvrait facilement toutes les parties de la Syrie et les navires qui allaient et qui venaient, quoique son point de mire fût dirigé vers l'Égypte, et qu'enfin, il avait les jambes si écartées, qu'il donnait un passage libre aux vaisseaux qui voguaient à voiles déployées; on peut juger de quelle longueur devait être l'épée qu'il tenait de la main droite et la pique de la gauche; aussi passa-t-il pour une des sept merveilles du monde, et nous l'admirerions encore avec étonnement, s'il n'eût été renversé cinquante ans après, ou quatre-vingt-un ans, comme le veut Salien, par un tremblement de terre, quoique d'autres assurent qu'il fut entièrement détruit par les Agarènes, ou par Mabias, chef des Arabes, après la prise de Rhodes, ou Moavie, sultan des Sarrazins, l'an 667, qui en vendit les monstrueux débris à un marchand juif, qui en chargea, si nous en croyons Constantin, trois mille chameaux, ce qui paraît pourtant incroyable, mais neuf cents, comme l'ont assuré plusieurs autres historiens; c'est donc surprenant de voir la grandeur immense des figures que les anciens statuaires avaient la hardiesse d'entreprendre.

Les Métapontins érigèrent à Aristée, qui leur avait apparu près du temple d'Apollon qu'ils avaient bâti sur la place publique de leur ville, à Damia et à Auxésia, deux statues en bois d'olivier que les Athéniens leur avait accordées, en conséquence de l'oracle

de Delphes, et qui leur avait ordonné d'agir ainsi pour avoir la fécondité de leur terre. Enfin, le même auteur dit, que du montant du butin que les Grecs prirent aux Perses, après les avoir vaincus, ils firent un Jupiter d'airain qu'ils envoyèrent à Olympie, lequel avait dix coudées de haut, et un Neptune qui fut placé dans l'isthme, ayant sept coudées; mais il ne dit pas quels en furent les artistes. — Pline dit encore que Ménélas, qui régnait à Lacédémone avant la guerre de Troie (puisque l'enlèvement que fit Paris, d'Hélène son épouse, y donna occasion), avait une statue en jais, pierre très-rare alors.

Cependant, l'estime qu'on eut de tous ces habiles sculpteurs et de tant d'autres dont nous avons cru inutile de parler ici, aussi bien que de leurs ouvrages qui leur avaient attiré un nombre prodigieux d'élèves, ne furent pas moins savants qu'eux et s'acquirent un aussi grand renom. On s'appliqua à Athènes, à Corinthe et dans toutes les autres villes florissantes de la Grèce et dans ses colonies, à la sculpture, avec tant d'ardeur, que les statues de marbre et de bronze y étaient sans nombre. Dans l'île de Rhodes, ou dans la capitale, Pline a compté trois mille et cent colosses; Alexandre Napolitain en a porté le nombre jusqu'à treize mille, mais ses interprètes ne donnent d'autre autorité que celle de Pline. On en trouvait aussi beaucoup en Sicile et dans les villes maritimes de l'Italie, particulièrement à Tarente, où

le fameux Lysippe y avait fait un colosse de quarante coudées, ou soixante pieds de haut; il est vrai que Strabon qui en a parlé dans sa géographie, ne dit point quel en fut le statuaire; mais le poëte Lucille l'a appelé le Jupiter de Lysippe; ce colosse était si bien disposé qu'on pouvait le tourner avec la main, comme je l'ai déjà dit, ce qui fait voir que les statues grecques ont toujours été les plus estimées par l'excellence de leur travail. Il est vrai que l'on a remarqué que depuis Phidias, la sculpture ne demeura dans sa perfection que pendant environ cent cinquante ans, qui, outre ceux dont j'ai parlé, fournirent encore de très-habiles artistes, dont on peut voir les noms et le nombre de leurs travaux dans Noël Lecomte, qui en a tiré la relation de Pline et des auteurs anciens. Je serais infini sur ce point si j'eusse voulu leur donner place dans ce chapitre. Depuis cette époque, la sculpture commença à décheoir, et s'il se fit quelques beaux ouvrages de cet art, ils n'égalèrent pas ceux des siècles précédents, attendu que plusieurs de ces maîtres ont péri avec ce qu'ils pouvaient avoir fait de bon et de beau.

Il me reste à faire voir que la statuaire a fleuri dans la Perse, car, bien que Nimrod leur eût appris à adorer le feu et que Jean Boeme ait assuré qu'ils n'avaient point d'autels ni de statues pour leurs dieux, ils ne restèrent pas d'avoir des statues, soit qu'ils en eussent appris l'usage des Égyptiens ou des Grecs, pendant les diverses irruptions qu'ils

firent dans leur pays. En effet, Hérodote raconte que Darius, fils d'Hystaspis, ayant été reconnu et adoré par les Perses, pour roi, par l'hennissement de son cheval et l'adresse d'Oebare, qui l'avait ainsi dressé, se fit ériger une statue équestre de pierre, avec cette inscription : Qu'il devait sa couronne à la vigueur de son cheval et à l'adresse de cet écuyer :

DARIVS-HYSTASPIS-TVM-EQVI-VIRTVTE
TVM-OEBARIS-EQV.SONIS-PERSARVM
REGNVM-ADEPTVS.



CHAPITRE VI

Des statues chez les Carthaginois.

Plusieurs auteurs qui ont parlé de Carthage qui fut autrefois la capitale d'un grand empire et la principale ville d'Afrique sur la côte de Barbarie, près de Tunis, ont fait remonter son origine à Didon, et ils ont dit que l'an VII de Pygmalion, roi de Tyr (an du monde 3116, et avant l'ère chrétienne 888), cette princesse, veuve de Sichée, se voyant maltraitée par le roi, son frère, sortit de son pays avec un grand nombre de mécontents et passa en Afrique où elle bâtit cette ville. — Il est vrai que d'autres assurent qu'elle avait été commencée longtemps auparavant par Lorus et Carchedon, phéniciens, cinquante ans avant la prise de Troie, et que Didon ne fit construire que la forteresse nommée Byrsa, qui, en grec, signifie courroie, à cause que cette princesse ne demanda à ceux de la contrée, pour la fondation de ce lieu, qu'autant de terre qu'un cuir de vache pourrait en entourer, et que, l'ayant coupé en courroies fort minces, elle en fit une grande enceinte. — Appien

Alexandrin semble être l'auteur de ce sentiment, mais il attribue aux deux Phéniciens l'artifice de la courroie pour la fondation de la ville, et dit que les Carthaginois et les Romains l'ont cru ainsi.

Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que la sculpture y passa de Tyr, qui est la ville capitale de la Phénicie, ou avec Lorus et Carchedon, ou avec Didon. En effet, on est tombé d'accord que les Carthaginois se rendirent autant recommandables par les beaux-arts que par les armes. Ils inventèrent le bélier pour ébranler et renverser les murailles, et furent les premiers qui disposèrent et armèrent les galères à quatre rangs de rameurs, avec lesquelles ils soumirent la Lybie, portèrent leurs armes en Sicile et en Sardaigne, poussèrent leurs conquêtes jusque dans l'Espagne, et rendirent enfin leur nom célèbre par les trois longues guerres qu'ils soutinrent contre les Romains. — A mesure qu'ils augmentèrent leur puissance ils augmentèrent aussi les embellissements de leur ville. Le célèbre Bochard en a fait une description magnifique dans son *Canaan*. Je me contente d'insérer ici celle que fit Virgile, lorsqu'il fait apparaître Vénus à Énée, errant sur la mer, pour lui donner une prompte espérance d'asile dans la ville que Didon bâtissait, et où elle érigeait dans un temple superbe une belle statue à Junon :

Hic templum Junoni ingens Sidonia Dido
Concebat, donis opulentum et numine Diuæ
Ærea cui gradibus sursebant limina, mexæque,
Ære trabes : foribus cardo stridebat ahenis,

Le même poëte nous fait encore connaître que les autres dieux avaient aussi leurs temples et leurs images en relief dans cette ville célèbre, quand il raconte qu'après qu'Énée y fut arrivé, cette gracieuse princesse le conduisit dans son palais royal et ordonna qu'on fît des prières publiques et des sacrifices solennels dans tous les temples des dieux :

Sic memorat : simul Æneam in regia ducit
Tecta ; simul divum templis judicit honorem.

Il faut bien que cela fût ainsi, puisqu'Appien a écrit que lorsque Carthage succomba sous les armes victorieuses de Scipion l'Africain, quatre mille hommes de fraîches troupes qu'il avaient commandés pour donner l'assaut, entrèrent avec fureur dans le temple d'Apollon, qui était près du port, et en enlevèrent non-seulement la statue de ce dieu, revêtue d'un vêtement d'or, mais encore les lames d'or dont ce temple était couvert, qui furent mises en pièces avec le tranchant de leurs épées. — Ces dépouilles pesaient mille talents, c'est-à-dire un million huit cent mille francs environ, qu'ils voulurent se partager malgré la défense des officiers qui les commandaient, avant d'aller attaquer le reste de la ville. — Si nous voulons en croire Valère Maxime, ces avides soldats, bien loin de profiter de leur vol, éprouvèrent la juste vengeance de ce dieu irrité de leur sacrilége, car il dit que leurs propres mains se trouvèrent coupées parmi ces pièces d'or. Appien n'a pas écrit

un seul mot de ce terrible châtiment ; il assure pourtant qu'après la prise de Carthage, le valeureux conquérant fit une distribution générale à ses soldats de tout le butin qu'il avait fait dans cette ville infortunée, sans en faire part à ceux qui avaient pillé le riche temple d'Apollon et qui en furent exclus.

Outre ce temple d'Apollon, le même auteur en met un autre d'Esculape dans la forteresse de Byrsa, qu'il dit être beaucoup plus célèbre et plus riche que les autres. Les Romains, dit-il, s'étant donc rendus maîtres de la ville, ceux qui avaient échappé à leur fureur allèrent se réfugier dans la cidatelle ; là, ils prirent les verbeines qui étaient dans cet auguste temple, et les portant dans leurs mains, vinrent demander humblement la vie au vainqueur, qui la leur accorda.

On ne peut donc douter que les Carthaginois aient eu non-seulement des statues de leurs dieux, mais encore qu'ils en ont érigé à leurs héros.

En effet, Hérodote raconte, en parlant d'Amilcar leur général, qu'ils lui érigèrent une statue dans leur ville, pour laquelle ils avaient une très-grande vénération, ce qui nous donne lieu de conjecturer qu'Asdrubal, Annibal et tous leurs autres grands capitaines y eurent aussi le même honneur. — On voyait chez eux une quantité de statues qu'ils avaient enlevées aux peuples vaincus. Appien, décrivant l'entrée triomphale que Scipion l'Africain fit dans Rome après sa conquête de Carthage, dit

qu'elle fut magnifique par le nombre prodigieux des statues antiques et par les riches dons qu'on avait coutume de consacrer aux dieux dans leurs temples, ce qui formait le butin que les Carthaginois avaient enlevé et transporté en Afrique pendant le cours de plusieurs siècles qu'ils avaient été victorieux des autres nations. Bien que les Carthaginois aient érigé dans leur ville des statues à leurs hommes illustres et qu'ils l'aient même embellie de celles dont ils avaient fait leur capture, les auteurs anciens n'ont cependant pas eu le soin de transmettre à la postérité le nom de tous les sculpteurs ni de leurs ouvrages. — Il est pourtant assez vraisemblable que Boëthus en fit plusieurs, puisque Pausanias, qui le fait Carthaginois d'origine, assure qu'il fit chez les Éléens un petit enfant nu, couvert de lames d'or, qu'il plaça dans le temple de Junon, aux pieds de Vénus, statue de marbre qui était l'ouvrage de Cléon de Sicyone.

Boëthus fleurit vers 437 avant l'ère chrétienne; des auteurs disent qu'il fut habile ciseleur et célèbre par son Enfant à l'oie, statue en bronze, et par celle de Myrtis.

Quelque grand nombre de statues qu'aient eu les Carthaginois, il n'égala point celui des Romains, dont je dois parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

Des statues chez les Etrusques et les Romains.

Il est assez vraisemblable que la statuaire n'était point inconnue en Italie avant la fondation de Rome. En effet, Macrobe rapporte, sur le témoignage d'Épicade, qu'Hercule, grec, ayant défait et tué Géryon en Espagne, repassa victorieux dans ce pays avec son troupeau de bœufs, et qu'il se fit faire pour son passage un pont sur le Tibre, du haut duquel il jeta dans l'eau autant de statues qu'il avait perdu de camarades dans sa route, afin que ce fleuve les transportât à la mer par sa rapidité, et que la mer les rendît ensuite dans leur pays natal, à la place des morts; d'où vint, dit-il, l'usage de former de semblables statues dans les sacrifices.

Aussi, Pline assure qu'Évandre qui avait reçu favorablement ce héros, fit consacrer un autel sur lequel il érigea sa statue. — Il prétend prouver que la statuaire était commune alors et fort ancienne en Italie.

Macrobe croit pourtant ensuite que l'usage des statues y était venu des Pélasges (peuples sortis de Thessalie, et ainsi nommés de Pélasges, que les anciens ont fait fils de la terre); or, ceux-ci, selon le témoignage qu'en a encore donné Denis d'Halicarnasse, étant venus dans le Latium après avoir été longtemps errants et ayant découvert dans le lac de Cotyle ou de Contigliano, une île qui venait de s'y former, voulurent y consacrer, pour accomplir l'oracle d'Apollon, la dixième partie du butin qu'ils avaient fait dans leurs expéditions, et à cet effet, ils y dressèrent un autel à Saturne et un petit temple à Pluton, qu'ils tâchaient d'apaiser en leur offrant des hommes égorgés pour victimes : sacrifices détestables, qu'Hercule changea en passant par là, ordonnant qu'à la place des têtes des hommes qu'on offrait à Pluton, on ne lui présenterait à l'avenir que de petites bouches formées à la ressemblance humaine, et que, pour le culte de Saturne, il suffirait d'allumer des cierges sur son autel, ce qui fut cause que dans les saturnales, fêtes qui furent alors instituées, on allumait des cierges et on portait encore les figures de ces petites bouches.

Quelques-uns ont prétendu que ce fut dans ce pays que prit naissance l'art de faire des statues.

Soit que ces faits tiennent de l'histoire fabuleuse, ne peut-on pas dire encore que ce fut Énée qui y fit connaître l'usage des statues, puisque quand il y passa après l'incendie et la ruine de Troie, il y

porta les dieux pénates qu'il plaça à Lavinium, d'où son fils Ascanius les transféra à Albe, et on les fit passer ensuite à Rome où ils furent regardés comme les pénates publics de la ville et de l'empire. — Virgile qui a fait l'histoire de son voyage en parle dans différents endroits :

Ilium in Italiam portans, victosque penates.

Sacra, suosque tibi commendat Troia penates
Hos cape factorum comites, his mœnia quære.

Bien qu'il y ait quelque coïncidence dans ces sentiments, il est beaucoup plus probable que la statuaire passa des Étrusques ou anciens Toscans, dans le pays latin, et très-certainement Pline leur en attribue l'origine, ce qui est confirmé par Cassiodore qui n'a pas fait difficulté d'avancer que la postérité qui les imita, donna, dans ce pays, à l'empire romain, un nouveau peuple aussi nombreux que celui qu'il avait reçu de la propagation du genre humain. — Je ne serais pourtant pas éloigné de croire que ce furent les Grecs et les Étrusques ou Toscans qui portèrent ce bel art dans Rome, ce que je puis appuyer par ce passage de Tertulien, qui me paraît très-expressif à ce sujet. — C'est pourquoi nous voyons que pendant le règne des premiers rois, la sculpture était connue dans cette ville. — Quelques auteurs ont cru que quand Démarate, père de Tarquin l'ancien, s'y retira, il y avait apporté cet art, ayant amené avec lui deux habiles sculpteurs de son temps, Euchir et Eugrammus, ou Euchire et

Eugramme, comme les nomme Pline; et que Tarquin même, lorsqu'il en fut roi, y fit venir Turianus, autre statuaire excellent, qui fit en terre cuite la statue de Jupiter et quatre chevaux de même matière, pour mettre sur le frontispice de son temple. — On a dit aussi que ce fut le même sculpteur qui fit une figure d'Hercule que l'on nommait, à cause de sa matière, l'Hercule d'argile ou de terre cuite, et il y eut en effet alors plusieurs statuaires en Italie, comme il y en avait en Grèce, qui ne faisaient que des ouvrages en terre. — Les historiens font mention de Chalcosthènes, athénien, de Damophile et de Gorgasus, qui excellaient à travailler sur argile; aussi, les premières images de toutes les divinités païennes ne furent faites dans les premiers temps qu'en terre ou en bois. — Pline croit que Tarquin et les autres rois s'en firent ériger à eux-mêmes et à la Sibylle, ce qui peut être prouvé par ce qu'en ont dit plusieurs autres auteurs, que les statues de Romulus et de ses successeurs, que l'on a gardées dans le Capitole pendant une longue suite de siècles, furent presque les seules qu'il y eut à Rome, durant que la souveraine puissance fut entre les mains des rois.

• Denis d'Halicarnasse fait pourtant mention d'une statue en bois doré du roi Tullius, dont il raconte même ce prodige, qu'ayant été placée dans le temple qu'il avait fait bâtir à la Fortune, elle fut respectée par les flammes, qui, cependant, consumèrent ce bâtiment sacré.

Mais le gouvernement de la république s'étant établi sur la décadence de celui des rois, la belle sculpture commença à s'y faire des admirateurs, surtout depuis qu'elle servit de récompense à la valeur ; car il y a beaucoup d'apparence que les Grecs transmirent alors aux Romains la coutume d'éterniser la mémoire des grands hommes par les statues qu'on leur dressait.

En effet, nous apprenons de Tite-Live, de Plutarque et de Pline qu'on érigea dans Rome la statue du célèbre Horace, surnommé Coclès, pour immortaliser son triomphe et l'avantage qu'il aurait eu sur l'armée de Porsenna, roi des Étrusques, qui avait assiégé cette ville, le repoussant du pont Sublicien. — Celle de Clélia, jeune fille romaine qui, ayant été donnée en ôtage à ce même prince, trompa la vigilence de ses gardes, se sauva la nuit du camp, passa le Tibre sur un cheval que le hasard lui offrit, et se présenta au sénat qui lui fit ériger ce monument sur la place publique, ou sur la voie Sacrée. — Suivant Aurélius et Plutarque, Porsenna y eut encore la sienne, et on y remarquait aussi celle de Mutius Scævola.

Depuis lors, on y continua avec plus d'ardeur les ouvrages de ce bel art, qui ne commença pourtant à paraître dans sa perfection, qu'environ trois cents ans après sa fondation. — La magnificence des Romains ayant attiré de la Grèce un très-grand nombre d'excellents maîtres, on y vit dresser non-seulement

dans les temples les statues de tous les dieux, même des nations étrangères, mais encore dans le Capitole, sur les places, dans les théâtres et dans les palais, celles de tous les hommes illustres, soit en marbre, en airain ou autres métaux. — Dans le Capitole, outre celles des anciens rois, on y voyait celles de Brutus et de Jules César. Sur les places publiques, sous l'empire d'Auguste, on en voyait presque autant qu'il y avait d'hommes vivants à Rome. — Dans les théâtres, il y en avait une quantité prodigieuse, et l'histoire romaine fait mention que M. Æmilius Scaurus, étant édile, et y ayant fait bâtir le plus vaste et le plus magnifique théâtre qui ait jamais été vu, il y plaça dans des niches, comme le raconte Pline, trois mille statues en bronze. — Selon le même historien, on voyait encore dans le théâtre de Pompée, les statues des nations, dont il était embelli; — Martin-Polonais nous apprend qu'elles portaient sur leur poitrine le nom des nations qu'elles représentaient. Dans les palais, leurs vestibules et leurs portiques étaient remplis de statues. Servius dit qu'Auguste fit faire un portique à l'imitation de celui de Pompée, et qu'il y avait placé les statues de toutes les nations, dont il porta le nom. Il ne faut pas être surpris, puisque ces marques d'honneur y étaient devenues très-communes, soit par la permission que donnaient les lois d'élever des statues pour la décoration de leur ville, soit par dispositions testamentaires, lesquelles étaient vala-

bles et exécutées sans aucune opposition, soit enfin par la liberté que chacun prenait de se faire ériger des statues, ce qui fut cause qu'il fut ordonné dans la suite qu'on enlèverait des places publiques toutes celles qui y auraient été mises sans l'ordre du sénat ou du peuple.



CHAPITRE VIII

Des statues chez les Celtes ou anciens Gaulois.

Par le progrès merveilleux que fit la belle sculpture dans la Grèce, où elle avait fleuri pendant plusieurs siècles, on pourrait croire que cet art passa dans les Gaules avec quelques élèves des plus fameux maîtres. En effet, les Celtes ou anciens Gaulois venus de cette contrée, qui dans leurs inscriptions se servaient de caractères grecs, avaient encore cela de commun avec eux, qu'ils adoraient le soleil, sous le nom de Mithra, dont ils représentaient plusieurs figures. — Gabriel Siméon a décrit dans sa *Limagne d'Auvergne*, que l'on voyait dans un ancien et beau château de Polignac, en Velay, une tête qui servait d'oracle, dont la bouche est ouverte et les cheveux épars sur son visage en formes de rayons. On trouva encore à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où avait été son temple, l'idole de la déesse Isis, qui est la même que Cérès, déesse de la terre, chargée de mamelons, depuis le sein jusqu'aux pieds,

pour marquer que la terre nourrissait toutes les créatures et les logeait dans son sein. — Si par un zèle indiscret quelques religieux ignorants n'eussent brisé cette précieuse statue, nous admirerions encore aujourd'hui ce bel ouvrage de l'antiquité.

Outre cette statue, il fut déterré dans le jardin d'une grande maison de la rue Coquillière, près de St-Eustache, parmi les débris d'une vieille tour que l'on abattit, un buste en bronze qui représentait la tête d'une femme, un peu plus grosse que le naturel, laquelle était couronnée d'une tour ou d'un château chargé de créneaux antiques, de la même manière que l'on en voit sur les anciens reliefs de la Grèce et sur les médailles des Romains; aussi, fut-il reconnu par les savants antiquaires qui l'examinèrent, que c'était Cybèle, que les païens invoquaient encore pour la fertilité de la terre, et que les historiens et les poëtes appelaient *Turrita Mater*, la mère tourellée, la confondant même quelquefois avec la déesse Isis.

Mais, comme de tous les dieux les Celtes adoraient principalement Mercure, comme l'inventeur des arts et le patron des voyageurs, ils lui érigèrent des statues sur les chemins publics et dans les villes. — Jules César atteste même dans ses *Commentaires* que quand il fit la conquête des Gaules, il s'en trouvait encore plusieurs figures, et nous apprenons de Pline que le célèbre Zénodore avait fait en Auvergne, sous l'empire de Néron, une prodigieuse statue de

ce dieu, haute de quatre cents pieds, et sans contredit le plus grand de tous les colosses, à laquelle il avait travaillé pendant dix ans. Nos anciens Gaulois étaient fort curieux de ces sortes de monuments, et on peut considérer comme un reste de leur louable curiosité, cet Hercule en pierre, d'une taille aussi gigantesque, qui fut trouvé à Bourges, en 1670, et qu'on ne pouvait retirer de terre, à cause des grandes dépenses que cela occasionnerait.

Lucien fait encore mention d'une statue extraordinaire, qui était celle de Mercure et d'un Hercule tout ensemble, car, soit que ce ne fût qu'une simple idée de cet auteur railleur, ou qu'elle ait été véritablement telle, elle a passé pour être l'Hercule Gaulois. — Il était représenté, dit-il, chauve derrière la tête; il avait le visage ridé et basané, la barbe blanche, et il était tout à fait semblable à un vieux nautonnier, ou plutôt à Caron lui-même. A le voir, on eût dit qu'il était toute autre chose qu'Hercule, quoiqu'il eût comme lui la peau du lion et la massue avec un arc tendu à la main gauche et un carquois plein de flèches sur l'épaule; ce qu'il y avait de plus surprenant dans cette figure, continue toujours le même auteur, c'est qu'étant dans l'attitude d'une personne qui marchait et qui regardait par dessus son épaule, on voyait une infinité de peuples de tous âges et de diverses conditions qui se laissaient enchaîner par les oreilles avec des fils d'or et d'ambre, qui passaient par une boucle attachée à sa langue et qui le

suivaient agréablement et sans crainte, ce qui marquait qu'il savait persuader les hommes par son éloquence comme il les animait au combat par sa valeur. Nous ne devons pas être surpris de la vénération que les Celtes avaient pour ces deux divinités qu'ils unissaient ainsi ensemble, puisque Caton témoigne dans le second livre de *ses Origines*, que ces peuples réussissaient autant dans l'art de faire la guerre que dans l'art de bien parler. — Cependant, quoiqu'on puisse croire que Lucien se raille à son ordinaire de cette espèce de divinité allégorique ou fabuleuse, comme il fait très-souvent des autres, on peut conjecturer avec beaucoup de fondement que dans l'antiquité la plus reculée, la statuaire florissait dans les Gaules, sans qu'on ait pris soin de transmettre à la postérité le nom des sculpteurs qui ont excellé dans cet art, excepté le célèbre Zénodore.

Néron fit aller Zénodore à Rome pour lui faire sa statue colossale, haute de cent dix pieds; mais on ne put la couler en bronze, et le modèle en terre, qui était d'une grande beauté, fut consacré au Soleil après la mort de cet empereur.

Mais quel progrès merveilleux n'y fit-elle pas, dès que toute cette vaste région fut tombée sous la puissance des Romains? Combien de monuments superbes ne vit-on pas ériger à leurs dieux et à leurs capitaines? Quel nombre prodigieux de figures, de bustes, de têtes, de bas-reliefs, d'inscriptions, ne reste-t-il pas dans une quantité de nos villes, principalement à

Narbonne, qui fut des premières villes conquises? Ne voit-on pas aussi à Nîmes, outre son magnifique amphithéâtre, le temple de Diane, duquel on peut remarquer les niches où étaient placées les statues, et celui de Plotine, qu'on appelle communément la Maison Carrée, sur le tympan duquel il y avait autrefois trois belles statues, et qui, par la beauté de ses colonnes cannelées, de ses chapiteaux et de ses frises, peut être regardé comme un chef-d'œuvre de l'art.

Orange fait encore pompe du bel arc de triomphe qui y fut dressé en l'honneur de C. Marius et de Q. Catule après la défaite des Teutons et des autres Barbares ligués. — Il en reste encore un semblable à St-Rémy, érigé pour le même sujet, où l'on voit les capitaines vaincus, à demi-relief, liés avec leurs femmes, près duquel s'élève encore un mausolée des plus superbes, ayant un grand portique assis sur quatre bas-reliefs qui représentent des batailles, par plusieurs rangs de colonnes, et par deux statues d'un goût excellent, qu'on y voit droites dans le dôme, revêtues de leurs toges, dont quelques curieux ou mal avisés ont pourtant fait couper la tête, ce qui est une marque de leur prix.

Que dirai-je davantage? N'a-t-on pas admiré autrefois à Lyon, sur le confluent du Rhône et de la Saône, le fameux temple d'Auguste, dans lequel on voyait autant de belles statues avec leurs inscriptions, qu'il y avait de peuples dans les Gaules, que

Jules César avait conquises. Elles avaient été érigées par soixante peuples en témoignage de la vénération qu'ils avaient pour ce grand prince, auquel il avait laissé l'empire Romain si vaste et si florissant; ce qui prouve que les anciens étaient dans l'usage d'en ériger à leurs héros, à leurs rois et à leurs dieux. — Il est vrai qu'on peut dire qu'ils avaient appris des Romains toute la délicatesse de cet art, et on peut encore le confirmer par les belles statues qu'on voit à Bordeaux, au palais ou piliers de Tutèle, qu'on a conjecturé, et avec fondement, avoir été un temple consacré aux dieux tutélaires de cette ville. On voit celles de Romulus et des Saisons, à demi-relief, qui sont représentées à Reims aux voûtes des arcades, aussi bien que par celles qu'on voit à Besançon, à l'arc de triomphe de l'empereur Aurélien, et dans tant d'autres villes des Gaules. L'art de la statuaire a fleuri chez les Celtes ou anciens Gaulois avec autant d'éclat que chez les autres peuples les plus avancés du monde.



CHAPITRE IX

L'idolâtrie et les statues antiques.

On ne peut pas douter, quoique l'usage des images taillées ou statues fût beaucoup plus ancien dans le monde que la loi écrite, que Dieu n'en ait fait une défense expresse dans l'*Exode* : car il dit à Moïse : « Vous n'aurez point d'autre Dieu que moi, vous ne ferez point d'images taillées ni aucune figure de ce qui est au ciel et en haut, ni de tout ce qui est sur la terre et en bas, ni de tout ce qui est dans les eaux et sous la terre; vous ne les adorerez point et vous ne leur rendrez point le souverain culte. » — Il répète la même défense dans le *Lévitique* : « Vous ne ferez point d'idoles ni d'images taillées, vous ne dresserez point de colonnes ni de monuments , et vous n'érigerez point dans votre terre de pierre remarquable et superstitieuse pour l'adorer, car je suis le Seigneur votre Dieu; » ce qu'il confirme encore dans plusieurs endroits du *Deutéronome*.

L'idolâtrie prit naissance dans le monde longtemps avant l'invention et l'usage des statues, et elles n'ont pu en être ni l'origine ni la source. La religion des païens a été nommée idolâtrie, bien qu'elle fût plus ancienne que les idoles. Les anciens ont commencé par l'adoration des astres, avant qu'on ne fît aucune statue pour être adorée, et avant même qu'on entendît parler des autres divinités païennes. Cette opinion est conforme au IVe chapitre du *Deutéronome*, où on lit ces paroles : « De peur qu'élevant vos yeux au ciel et y voyant le soleil, la lune et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel. » Il est dit dans Job, qui a vécu avant la loi écrite (bien que l'on ne sache d'une manière certaine le temps précis où il vivait ni le nom de l'auteur qui a écrit son histoire; néanmoins l'opinion commune est que ce fut Moïse qui publia cet ouvrage, pendant la captivité des enfants d'Israël en Égypte, pour leur donner ce grand exemple de patience dans leurs maux), que cet homme juste détesta l'idolâtrie : « Si j'ai regardé, dit-il, le soleil dans son grand éclat, et la lune lorsqu'elle était le plus claire, et si j'ai porté ma main à la bouche pour la baiser (ce qui était une marque d'adoration chez les anciens), c'est le comble de l'iniquité et un renoncement du Dieu très-haut. » Il y a des auteurs qui ajoutent à cela la tradition du

voyage d'Abraham, lequel abandonna son pays pour fuir le culte des astres; mais Nébochim a écrit qu'il fut dépouillé de ses biens et banni dans la terre de Chanaan, parce qu'il avait refusé d'adorer le soleil.

Dans la suite, on commença à mettre les rois au nombre des dieux, et comme c'était toujours le culte des astres qui était le plus religieusement observé parmi les peuples, on déifiait ces rois sous le nom de quelques astres, ainsi qu'on le voit par l'exemple d'Illus, dont les Phéniciens consacrèrent la mémoire sous le nom de l'étoile de Saturne; par celui de Persée, qu'Hygin dit avoir été reçu au nombre des étoiles, et même par celui de Jules César, car on crut à Rome que son âme avait été transformée en une étoile chevelue qui était apparue au ciel lors de sa mort, ainsi que l'a écrit Suétone, ce qui donna occasion, selon le même historien, de représenter son image et sa statue avec une étoile, et à battre aussi en son honneur, une médaille qui, au revers, représentait cet astre.

On fit bien plus, on regarda, par un aveuglement plus déplorable, comme des divinités, tous les animaux qui avaient quelque ressemblance, sympathie ou rapport avec quelques-uns des astres, ou que l'on croyait en ressentir la force et la vertu d'une manière plus vive et plus efficace que les autres : ainsi le bœuf, sous le nom d'Apis, était consacré au soleil, comme l'annonce Macrobe; à la lune, selon Ammien Marcellin et Porphyre; au taureau céleste, selon Lucien;

et les Égyptiens, ainsi que le dit Élien, attribuaient à cet animal vingt-neuf marques, qui signifiaient ce qu'il tenait des astres.

D'autres, élevant la sublimité de leurs idées au-dessus des astres, ont tiré de plus haut l'origine de l'idolâtrie : ils disent que les anciens Orientaux, persuadés qu'il y avait des êtres intelligents au-dessus des hommes et qui étaient les ministres du Dieu suprême pour conduire l'univers, vinrent à les égaler peu à peu à celui qui était leur maître, ou au moins à leur rendre autant de culte qu'à lui. — Ils crurent encore que quelques-unes de ces intelligences se trouvaient dans les étoiles, et que l'on devait adorer les astres comme les corps des dieux. — Ils s'imaginaient aussi que les âmes des hommes illustres allaient après leur mort parmi ces êtres supérieurs, et prenaient soin du pays où elles avaient vécu dans leurs corps. — Or, de cette grande multitude de divinités, il arriva ensuite qu'on sut laquelle était la principale, bien que divers peuples regardèrent comme divinités suprêmes les âmes de leurs anciens rois et reines, tels qu'Isis ou Osiris, passèrent en Égypte pour les principaux des dieux, et Jupiter et Junon furent la même chose chez les Grecs, quoiqu'ils eussent été hommes. On peut donc conclure que, de quelque manière que soit venue l'origine de l'idolâtrie, elle n'est point venue des statues, puisqu'elle était en vogue avant l'invention et l'usage des statues, qui sont postérieures. Néan-

moins, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait contribué à son progrès.

Si les statues furent l'objet de l'idolâtrie, ce ne fut donc qu'après le déluge, lors de leur invention. Les statues de Laban que sa fille Rachel lui déroba; celle que Ninus fit élever à son père pour le faire adorer après sa mort, peuvent nous être proposées comme autant de preuves incontestables du premier culte des idoles. Mais nous n'avons rien à ce sujet de mieux circonstancié que ce qui est dit dans le livre de la *Sagesse :* que la première figure humaine qui fut adorée, fut celle qu'un père affligé fit de son fils qui venait de mourir, en l'honneur duquel il institua des sacrifices qu'il lui fit offrir par ses domestiques, pour soulager la douleur qu'il avait de sa mort; d'où vint, peu à peu, la coutume d'adorer les statues des hommes éminents. — Ce sage ne dit point le nom de ce père dont il parle, mais plusieurs ont cru que c'était un Égyptien, et que, rendant lui-même mille soins tendres à l'image en bois qu'il avait faite, il défendit qu'aucun de ses serviteurs ne lui demandât rien dans la journée, qu'après avoir adoré cette image. Il est vrai que dans la suite on adora aussi comme dieux plusieurs autres hommes qui avaient rendu de grands services au peuple. C'est ainsi que fit Jupiter envers ses ancêtres, et qu'on le pratiqua encore à l'égard d'Hercule et de ces fameux héros dont les histoires sont remplies.

On rendit une adoration abominable aux statues

de ces dieux et de ces héros, et il y eut des peuples si aveugles, qu'ils crurent les statues de leurs princes plus saintes et plus vénérables que celles de leur Jupiter Olympien. — A la vérité, cette adoration ne leur fut rendue au commencement que par un abus, ou parce que l'habileté du sculpteur leur avait attiré cet honneur excessif. Ainsi, Valère Maxime rapporte que les Rhodiens rendirent aux statues d'Harmodios et d'Aristogiton, les mêmes honneurs qu'aux dieux; mais, dans la suite, elle fournit aussi de matière aux ordonnances des souverains; ils s'efforcèrent de la rendre publique en y contraignant leurs sujets par la crainte de la mort la plus terrible. — On sait assez de quelle manière Nabuchodonosor s'y prit, et quelle était la coutume de Babylone, de n'y laisser entrer aucun étranger, excepté les ambassadeurs Romains, avant qu'il n'eût reconnu la puissance et la majesté du souverain par l'adoration de sa statue. — Les Césars ne furent pas aussi ridicules. — Tibère ne voulut pas que son image servît de divinité dans les lieux sacrés, mais seulement de simple ornement dans les palais; bien différent d'Auguste, son prédécesseur, qui avait permis qu'on érigeât des autels à la sienne dans toutes les villes de l'empire Romain; et Caligula, qui lui succéda, voulut qu'on mît la sienne jusque dans le temple de Jérusalem. La résistance des Juifs, les remontrances du gouverneur de la Judée, la députation même de Philon, ne servirent qu'à irriter cet impie : mais la mort le surprit, et il ne put mettre à

exécution ses desseins. — Adrien sembla l'imiter; bien qu'il ne fît pas ériger sa statue dans les lieux saints, il fit triompher l'impiété, en bâtissant un temple à Jupiter sur le Calvaire, et en plaçant une statue d'Adonis sur la crèche de Béthléem, pour y recevoir le culte public.

J'ai dit que l'adoration des statues servit de matières aux ordonnances des souverains, et outre l'exemple de Nabuchodonosor, n'avons-nous pas celui d'Alexandre le Grand? Ce conquérant, dit Élien, ayant défait Darius et subjugué l'empire des Perses, fut si fort aveuglé de son ambition et de sa prospérité, qu'il écrivit aux Grecs de le faire dieu, en quoi il fit paraître une très-grande folie. — Les Lacédémoniens rendirent un décret à ce sujet où il était dit : Parce qu'Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu. — Pour peu qu'un roi, un empereur, un prince fussent jaloux d'honneur, il n'y en avait point qu'on ne rendît à leurs statues; ils n'avaient qu'à demander l'adoration, et dès lors on répandait du vin et on faisait fumer de l'encens devant elles. Trajan même exigeait ce devoir profane des chrétiens aussi bien que des païens, comme nous l'apprenons de plusieurs passages des épîtres de Pline le Jeune. — Ce n'était pas seulement par ces sortes d'offrandes qu'ils marquaient leur adoration, ils se prosternaient contre terre : Nabuchodonosor avait exigé cet état d'abaissement lors de la consécration de sa statue, et il se pratiqua aussi chez les Romains, quoiqu'il y eût

parmi eux d'autres manières de les adorer : car, les uns se découvraient la tête, les autres se tournaient le corps à droite; ceux-ci baisaient une main, la tendant ensuite à la statue, ceux-là, allaient leur toucher la main. — Enfin, on n'en demeurait pas à ces formalités extérieures, on implorait le génie du prince devant son image (1), le nom du dieu qu'on

(1) Les anciens appelèrent Génie le dieu qui avait la vertu de faire toutes choses. — Varron a dit que le Génie etait l'âme raisonnable de chacun, et que chaque homme en avait un. Ceux qui l'ont suivi, ont ajouté que le Génie était donné par les astres avec l'âme, afin qu'après l'avoir gardé et observé pendant sa vie, il pût le conduire après sa mort, ou dans un lieu de félicité, ou dans un lieu de supplice; ce qui a fait croire à Euclide et à quelques autres, que nous avions deux Génies, l'un bon, qui nous excitait à la vertu, et l'autre mauvais, qui nous portait au vice.

Plutarque a rapporté, dans la vie de Brutus, qu'il vit en songe un spectre, à la lueur d'une lampe, qui était dans sa chambre, et que, lui ayant demandé qui il était, il lui avait répondu : « Je suis ton mauvais Génie, tu me verras après cela à Philippes. »

Horace, qui est un des sectateurs de Varron, n'en reconnaît qu'un, lorsque écrivant à Julius Florus sur l'inconstance des choses humaines et sur les humeurs différentes des hommes, il demande d'où vient que de deux frères, l'un est d'une humeur gaie et portée au plaisir, tandis que l'autre est d'une humeur sombre et portée au chagrin ! Il répond que cela vient du dieu Génius, dieu de la nature, qui tempère et régit la constellation de la naissance de chacun, l'accompagne toujours et change souvent de couleur et de constitution, se faisant voir tantôt blanc, tantôt noir, tantôt beau, tantôt laid, de sorte qu'il devient changeant selon la bonté et la malice de l'homme, afin qu'il connaisse qu'il lui a été donné pour l'observer, pour le conduire et pour le reprendre.

Quant à son office et à ses fonctions, Censorin a cru qu'aussitôt que nous naissions, nous étions mis sous sa tutelle, et même que le nom de Génie vient de ce qu'il est le dieu à la garde duquel nous étions confiés dès le premier moment que nous venions au monde; selon lui, il était appelé Génie, ou parce qu'il commençait ses soins dès la naissance de celui qui était sous sa protection, ou parce qu'il présidait à toutes les choses qui le regardaient; car tous les auteurs anciens conviennent avec

lui attribuait retentissait de toute part, on jurait par la statue de certains empereurs, et celui qui ne tenait pas sa parole, était plus grièvement puni que

---

lui qu'il prenait un soin tout particulier de la personne à laquelle il s'était attaché, et qu'il ne la quittait point depuis le premier instant de sa vie jusqu'au dernier, exerçant sur lui une très-grande autorité.

On lisait autrefois sur un piédestal, à Bajes, dans la maison de campagne de Jules César :

GEN. C. IVL. CAES.

(Au Génie de Jules César.)

On peut lire encore aujourd'hui sur une médaille de Néron :

GENIO. AVGVSTI.

(Au Génie d'Auguste.)

Ce qui prouve évidemment que les anciens croyaient que chaque personne en particulier avait son Génie.

Les anciens idolâtres donnaient, selon leur superstition, des Génies ou Intelligences aux royaumes, aux villes, aux campagnes, aux montagnes, aux forêts, aux arbres, aux fontaines, au sénat, aux peuples, aux colonies, aux maisons, aux corps d'ouvriers, aux armées, à l'éloquence, même aux sciences et aux arts, en un mot à presque tous les êtres naturels et à tous les corps politiques.

On représentait le Génie de tout âge, comme enfant, jeune homme ou vieillard, portant sur sa tête une couronne de pavot, ou de feuilles de plane, tenant à sa main droite une gerbe d'épis, et de sa gauche une grappe de raisin avec du pampre. D'autres lui donnaient une corne d'abondance dans sa main droite, pour représenter la bénignité, la libéralité, la félicité, la paix, la concorde, la gaîté, la fortune, la fécondité et toutes sortes de biens.

Ce dieu reçut des païens leur culte et leurs adorations, non-seulement dans leurs maisons particulières, mais encore dans les temples publics qu'ils lui avaient bâtis. — Les auteurs font mention de deux belles statues qui furent faites aux Génies à Rome et à Alexandrie. On trouve sur quelques marbres ces inscriptions :

GENIO-MAGNO-GENIO-SANCTO.

(Au grand Génie, au Génie saint.)

Éloge qu'ils lui donnaient pour l'honorer.

GENIO-PACIFERO-SACRUM.

(Dédié au Génie qui porte la paix.)

s'il se fût parjuré envers les dieux, auxquels on laissait le soin de se venger; on écrivait des vœux sur des tablettes appliquées avec de la cire aux genoux de la statue, parce que cet endroit passe ordinairement pour le siége de la miséricorde; et alors, les autels, les lits, les voiles, les rideaux sacrés, les bouquets, les guirlandes et les couronnes de fleurs ne leur manquaient pas; de plus, les prières, les vigiles, les jours de fête, les processions, les sacrifices, les prémices de toutes choses étaient pratiqués en leur honneur, soit qu'il s'agît des statues des princes ou des dieux. Voilà quels furent les grands progrès de l'idolâtrie.

Mais ce qui l'augmenta par la multiplication des idoles, fut que le commun des païens croyait que la divinité habitait véritablement dans ces statues, de quelque matière qu'elles fussent. — Saint Augustin, rapportant la doctrine d'Hermès ou Mercure Trismégiste, célèbre et savant Égyptien, nous fait remarquer qu'il enseignait qu'il y avait de deux espèces de dieux : les uns, que le souverain Dieu avait faits, et les autres, qui étaient faits par les hommes; que ces derniers se faisaient en consacrant des statues visibles, dans lesquelles, par un art particulier, on appelait certains esprits invisibles qui s'y rendaient et y établissaient leur demeure, comme des âmes invitées pour animer ces corps empruntés, et pour y recevoir des services religieux de ceux qui leur étaient dévots.

Trismégiste dit que cet art merveilleux de faire des dieux a presque été de tout temps exercé en Égypte, et que l'on peut conjecturer que de ce pays il passa dans la Grèce, dans l'Italie et partout ailleurs, afin d'entretenir les hommes dans l'erreur; que certains esprits, renfermés dans ces statues, ont quelquefois fait des choses surprenantes, comme il est arrivé à la statue de Junon, surnommée Monéta; à celle de la Fortune, surnommée Féminine; à celle de Memnon, comme le rapporte Valère Maxime, d'après Philostrate et Lactance, sans compter tous les faits extraordinaires et les prodiges que Tite-Live et les autres historiens ont recueillis.

La vanité des statues et des idoles n'a pas été inconnue à plusieurs des Gentils, comme à Maxime de Tyr, au philosophe Salluste, à Celsus, à l'empereur Julien, et enfin, à plusieurs autres savants personnages qui, de zélés qu'ils étaient pour le culte des faux dieux, ont pourtant rejeté leurs idoles. — En effet, on ne peut pas douter que Pythagore ne fût païen, ni que les anciens Romains ne le fussent aussi; cependant, Pythagore, par les seules lumières de la raison naturelle, soutenait que la divinité ne pouvait tomber sous les sens corporels, mais qu'elle était seulement intelligible; et sur ce privilége, il défendit de faire aucune figure pour représenter les dieux. — Varron, le plus savant des Romains, de l'aveu même de Cicéron, censurait ceux qui avait introduit les idoles dans les temples, parce qu'en

exposant aux yeux des peuples ces fantômes ridicules, ils y avaient fait naître l'erreur dans les cœurs et éteindre la crainte qui s'y trouve imprimée. Sénèque et Plutarque ont composé des livres contre ces superstitions de leur temps, dans lesquels ils ont déclamé contre ces furieux et insensés adorateurs. Le célèbre Numa, deuxième roi de Rome naissante, avait suivi cette doctrine dans la religion qu'il avait établie dans cette ville, et les premiers Romains ont été pendant cent soixante-dix ans avec des temples bâtis en l'honneur de leurs dieux, sans statues, figures, images, peintes ou taillées ou jetées en fonte; mais dans la suite, ils y placèrent des idoles, adorèrent, à l'imitation des autres nations, comme des divinités, les statues insensibles qui étaient l'ouvrage de leurs mains, et leur culte impie dura jusqu'à ce que l'idolâtrie fût détruite par la venue d'un grand législateur et la prédication de son enseignement. — L'année que saint Pierre établit à Rome le premier siége de l'Église chrétienne, qui fut l'an 45 du Christ, l'empereur Claude abolit plusieurs sacrifices et plusieurs fêtes des faux dieux, et cet empereur idolâtre, qui avait sans doute en cela d'autres vues que de rendre hommage au christianisme, fut néanmoins le premier qui commença à anéantir l'idolâtrie. — Elle était déjà bien abattue quand Trajan prit à Cologne les rênes de l'empire, l'an 98, et lorsque cet empereur donna occasion aux gouverneurs des provinces de persécuter

cruellement les chrétiens, ainsi que l'avance Pline le Jeune, qui était un des persécuteurs; les temples étaient déjà déserts et personne n'achetait plus de victimes pour le sacrifice. Dans le deuxième siècle, le culte des idoles était déjà fort négligé. — Lampride écrit que l'empereur Alexandre Sévère ne mit jamais, pendant tout le temps de son règne, dans aucun de ses temples, plus de quatre ou cinq marcs d'argent et point du tout d'or. — Hérodien témoigne que Maximin, qui succéda à Alexandre, non-seulement n'enrichit point les temples des idoles, mais prit les idoles mêmes, leurs ornements et tout ce qui se trouva dans leurs trésors propre à être fondu, pour en faire de la monnaie. Le grand Constantin continua à détruire le culte des idoles, puisque, ainsi que le rapporte Eusèbe, il défendit de mettre des statues dans les temples des païens, de crainte qu'on ne leur rendît des honneurs divins: mais l'empereur Théodose l'acheva.

Ce prince, qui commença à régner en Orient, l'an 379, et en Occident, l'an 392, n'eut, en effet, rien tant à cœur que de les détruire. Prudence dit qu'à son arrivée à Rome, il exigea des Romains que tous les sacrifices et toutes les fêtes du paganisme seraient abolis et que toutes les idoles seraient mises en pièces, à la réserve, néanmoins, des statues qui se trouvaient d'un excellent travail, mais seulement pour servir d'ornements à la ville : statues qui furent brisées dans la suite à l'occasion des Goths. En effet,

Alaric leur roi, ayant assiégé Rome, la pressa si fort, qu'il l'obligea de racheter son pillage et sa captivité par une somme de cinq mille livres d'or et trente mille livres d'argent et autres contributions considérables; mais, comme on ne pouvait pas trouver dans les coffres des empereurs et du fisc cette énorme rançon, on s'avisa de briser et de fondre toutes les idoles de métal qui restaient dans les temples et dans les oratoires domestiques, pour les mettre en lingots et en monnaie, aussi bien que les portes d'airain et tous les autres ornements, et ce fut ainsi, comme l'ont remarqué des historiens, que la guerre acheva ce que la piété avait commencé. — Zozime, qui fait encore mention de ce siége de Rome par Alaric, sous Honorius, dit aussi que comme tout devait alors conspirer à la perte de cette malheureuse ville, non-seulement on enleva aux dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces dieux, qui étaient d'or ou d'argent, et que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi aussi elle abandonna les Romains. — Cet auteur païen ne se doutait pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cause de la prise de Rome, et nous y trouvons celle de la destruction des idoles.

En France, une grande quantité d'idoles furent renversées par saint Martin qui en avait obtenu l'ordre de Théodose. Enfin, les temples furent fermés ou détruits, les idoles mises en pièces, les oracles interdits et muets, les sacrifices profanes

défendus, il ne resta presque plus d'idolâtres que dans les pays très-reculés de l'Asie et de l'Afrique, (l'Amérique et différentes îles étant alors inconnues).

Jésus-Christ lui-même et les princes chrétiens permirent la dédicace ou consécration des statues. En effet, je propose d'abord l'exemple d'Hemorrhoïse, si célèbre par son humble foi, qui, ayant été guérie d'une maladie en touchant la frange de la robe du Christ, lui témoigna sa reconnaissance en faisant élever en son honneur une statue d'airain qui le représentait, avec une autre petite statue sur la même base, qui était celle de cette même femme touchant la frange de sa robe, de la même manière que la chose s'était passée; elle mit ce monument de sa piété devant la porte de sa maison, dans la ville de Césarée de Philippe en Phénicie, ou selon d'autres, dans la ville de Panéade, d'où elle était native, après avoir obtenu la permission d'Hérode tétrarque de Galilée. Elle fit ensuite la dédicace ou consécration avec les cérémonies accoutumées. Le Christ ne désapprouva pas cette sorte de vénération, ce culte respectueux, ou pour mieux dire religieux, qu'on rendit à sa statue. Tous les fidèles rendirent, depuis ce temps-là, et pendant plus de trois cents ans, le même culte à cette statue. — Eusèbe, qui avait vu lui-même ce monument, confirme l'agrément et l'approbation du Christ, et dit qu'il naissait sur sa basse une certaine herbe inconnue qui était arra-

chée par les fidèles pour se préserver et se guérir de toutes sortes de maladies.

L'empereur Julien l'Apostat, ennemi mortel des chrétiens, brisa cette statue et eut l'insolence de mettre la sienne à la place, laquelle n'y fut pas plutôt que la foudre tomba et la rompit en deux par le milieu du corps. — Les chrétiens superstitieux ramassèrent les pièces de la statue du Christ et les portèrent dans l'église pour les y conserver. Sozomène, Métaphraste, Nicéphore et plusieurs autres en font mention, et affirment que ce fait arriva l'an 362.

L'histoire nous apprend encore que le grand Constantin, entrant dans Rome, après l'avoir délivrée de la tyrannie de Maxence, par cette signalée victoire dont il fut assuré à la vue de la croix qui lui apparut au ciel, voulut marquer sa piété et sa reconnaissance envers le Dieu des chrétiens, en s'y faisant dresser une statue au milieu de la ville, tenant une croix élevée d'une main, et qu'ensuite le sénat romain (quoiqu'il fût encore enveloppé des ténèbres de l'idolâtrie), pour plaire néanmoins à cet empereur, ordonna qu'il fût encore érigé une statue d'or à Jésus-Christ.

Que dirai-je davantage? N'a-t-on pas élevé de même, dans Rome et dans tout l'empire Romain, de semblables statues aux autres empereurs chrétiens, et l'Église a rendu à ces images tous les respects, parce qu'elles avaient été consacrées, et ceux qui les ont méprisées ont été en tout temps très-sévèrement

punis. On sait de quelle manière les statues de Théodose le Grand furent outragées par le peuple d'Antioche, irrité d'un nouvel impôt, mais on n'ignore pas non plus la terrible vengeance que cet empereur fit de ce mépris.

CHAPITRE X

Des matières employées pour faire les statues.

Les pierres informes et sans art ont été la première matière des statues; mais, pour leur donner une forme qui pût attirer les yeux et l'admiration des hommes, il fallut recourir à l'art. C'est pourquoi il est très-vraisemblable que la terre a été employée la première pour les faire, au moins tous les auteurs tombent d'accord qu'elle a servie pour en composer les moules et les modèles. — Ainsi, selon l'Histoire Sainte, Dieu a été le premier auteur de la figure humaine, puisque Adam sortit de ses mains puissantes, formé du limon de la terre. Mais, sans recourir au livre Saint, l'antiquité fabuleuse nous apprend que Prométhée, fils de Deucalion, fut le premier qui composa un homme avec ce limon, et qui en forma l'esprit des parcelles de tous les animaux; saint Isidore prétend que personne n'en a fait avant lui. — La terre molle ou argile a donc été la première sur laquelle la main des statuaires s'est

exercée, ce qui a donné lieu au fameux Praxitèle de dire que l'art de faire des statues en terre avait été comme la mère qui avait enfanté l'art d'en faire en pierre et en bronze. — Ainsi s'éleva-t-il d'abord parmi toutes les nations un nombre d'artistes qui eurent l'industrie de la mettre en œuvre. Dibutades passe, selon le même historien, pour avoir donné lieu aux images d'argile, et j'ai déjà rapporté ci-devant de quelle manière il le fit. — Il y en a pourtant qui donnèrent cet honneur à Rhœcus et à Théodore de l'île de Samos; quoi qu'il en soit, cet art devint en vogue et si commun, qu'il ne se fit en ce temps-là, dit toujours Pline, d'autres statues que d'argile, ce qui donna occasion aux nouveaux élèves d'apprendre à la travailler d'une main délicate et à acquérir ce degré de perfection qui n'arrive qu'après une longue pratique. — Les historiens font mention de Chalcosthènes, athénien, de Damophile et de Gorgasus, qui excellaient à travailler l'argile, et on admira à Athènes, selon Pausanias, les statues de Thésée et d'Amphion qui en furent faites. — Les Romains apprirent encore la statuaire par cette épreuve; Démarate, père de Tarquin l'Ancien, amena à Rome deux habiles sculpteurs en poterie, Euchir et Eugrammus, ou comme les nomme Pline, Euchire et Eugramme, et Tarquin lui-même y fit venir Turianus qui lui fit le simulacre de Jupiter et quatre chevaux en terre cuite pour orner le fronton du temple de ce dieu.

Après que les anciens artistes eurent appris à travailler l'argile et à donner au corps humain sa véritable ressemblance, son attitude et ses proportions, ils se hasardèrent à faire obéir la pierre à leurs mains savantes. — Quelques-uns n'admettent la sculpture en pierre qu'au commencement des olympiades, c'est-à-dire, vers l'an 776 avant l'ère chrétienne; mais je ne crois pas qu'ils soient bien fondés, puisque Dédale avait fait des statues huit cents ans auparavant, et qu'en 1215, Sémiramis, reine des Assyriens, avait fait tailler, selon Diodore et quelques autres auteurs anciens, le rocher de Bagistone, de façon qu'il représentait sa statue environnée d'une centaine d'autres, en figures d'hommes suppliants, qui lui offraient des présents. C'est pourquoi l'Écriture a eu raison de dire, en parlant de l'origine des idoles, que les statues en pierre étaient l'ouvrage d'une main ancienne. — Or, parmi les pierres, les habiles artistes ont toujours choisi les plus unies et les plus dures; aussi, il n'y a point de marbre qui n'ait été employé. — A la vérité, Pline a avancé qu'on avait point fait de statues en porphyre depuis celles que l'intendant de l'empereur Claude fit venir d'Égypte; mais il y a lieu de douter du contraire, au moins pour les siècles suivants. — Le même historien fait encore mention d'une autre espèce de marbre qu'il nomme basalte, que les Égyptiens trouvèrent dans l'Éthiopie, ayant la couleur et de la dureté du fer, auquel ressemblait beaucoup la statue de

Memnon qu'on admirait à Thèbes, dans le temple de Sérapis, et qu'on disait rendre tous les jours quelque espèce de son, dès quelle était touchée par les rayons du soleil. — Calistrate, parmi ses statues, fait aussi la description de celle d'un indien, qui était en marbre noir, convenant à la couleur de cet homme, et un roi de Thèbes en consacra une du même marbre noir à Pescennius Niger, afin qu'elle eût du rapport avec le nom de cet empereur. Je puis encore ranger ici parmi ces marbres, un jaspe de onze pouces, que Pline assure avoir vu, et qui servit à faire l'image de Néron, armé d'une cuirasse, quoique cet historien l'ait mis au nombre des pierres précieuses. On peut assurer que le marbre le plus commun, sur lequel les sculpteurs Grecs et Romains firent briller toute la justesse de leur art, a été le plus beau marbre blanc de l'île de Paros, duquel sont le Laocoon du Vatican (1), l'Hercule et la Flore Farnesse, et un nombre infini d'autres statues antiques (2).

---

(1) Ce beau groupe par Agésandre, Athénodore et Apollodore, se trouve aujourd'hui dans le musée Pio-Clémentin.

(2) Dipœnus et Scillis de Crète furent, vers 580, les premiers sculpteurs en marbre, et ils passent pour être de l'école de Dédale ou statuaires du premier style.

Byzès de Naxos, architecte et statuaire, découvrit des carrières de marbre du mont Pentélé (marbre appelé pantélique) vers la XLV[e] olympiade (600 ans avant Jésus-Christ). Ses concitoyens lui érigèrent plusieurs statues en reconnaissance.

Comme il y avait peu de temps que l'on commençait à sculpter le marbre, un berger nommé Pixidore en découvrit une carrière vers 620 avant notre ère, près d'Ephèse, qui servit à construire le beau temple de cette ville.

Les bois qui durent le plus et qui ressentent moins les injures du temps, tels que le cèdre, l'ébène, le cyprès, le chêne, l'olivier, la vigne et d'autres semblables, furent employés dans ces temps anciens, ou par superstition, ou par leur beauté, à faire des statues. — Isaïe, qui a écrit ses prophéties vers l'an 785 avant l'ère chrétienne, représente un sculpteur qui va dans une forêt abattre des cèdres, des ormes et des chênes, qui étend sa règle sur ce bois, le forme avec le rabot, le dresse avec l'équerre, lui donne ses traits et ses proportions avec le contrat, et en fait enfin l'image d'un homme, qu'il rend le plus beau qu'il peut, et qu'il loge dans une niche, s'en faisant un dieu et une idole, devant laquelle il se prosterne, pour la prier et l'adorer. — Mais les statues en bois sont beaucoup plus anciennes que ce prophète, puisque Sémiramis en avait fait ériger en son honneur une si grande quantité, que si ce qu'on raconte est vrai, leur nombre se montait à deux cent mille, y comprises celles d'ivoire. — Quoi qu'il en soit, Pline, décrivant la magnificence du temple de la Diane d'Éphèse, qui a passé pour une des sept merveilles du monde (toutes les provinces de l'Asie, ayant contribué de leurs richesses durant plus de deux cents ans, pour l'achever et pour l'embellir), dit qu'on doutait, à la vérité, si le simulacre de cette déesse était en cèdre; que plusieurs le croyaient d'ébène, mais que Mutien, qui avait été consul pour la troisième fois, assurait, sur le témoignage de ceux

qui l'avaient vu de son temps, être en bois de vigne, et qu'on ne l'avait point changé, quoiqu'on eût rebâti son temple pendant sept fois. — Pausanias raconte aussi qu'il y avait à Sparte un Esculape fait avec un petit arbrisseau qu'on nomme vulgairement *agnus castus*, et en Arcadie, un Mercure, fait avec un autre arbre, nommé *thia*, qui approche du cyprès et rend une odeur délicieuse. — Hérodote a encore écrit que Damia et Auxésia eurent à Épidaure leurs statues en bois d'olivier, et nous savons, d'ailleurs, que ses racines servaient aux anciens pour leurs petites images. — Pline assure de même que Jupiter eut à Rome, dans le Capitole, un simulacre en cyprès, qui était très-ancien, et on ne peut douter que les autres dieux n'aient eu ailleurs leurs simulacres faits en plusieurs sortes de bois.

Mais que dire de l'ivoire? quelque rare que soit cet ossement si blanc, qu'on s'est avisé de tirer des défenses des éléphants, Sémiramis se fit sculpter une très-grande quantité de statues, et il s'en est même trouvé assez pour en faire de colossales, dont quelques-unes ont eu jusqu'à trente-six coudées de haut. — Les meilleurs ouvriers d'Athènes firent admirer leur habileté sur cette matière, surtout lorsqu'ils voulurent représenter les simulacres des dieux. — Rien ne fut plus précieux et plus digne d'admiration et de louange que leurs ouvrages; ce qui est si vrai, que Maxime de Tyr n'a pas fait difficulté de dire qu'il aurait été inutile à Phidias d'être

si adroit dans son art, s'il n'avait eu de l'ivoire et de l'or pour donner des preuves de cette adresse inimitable. On en vit à Rome de très-belles épreuves; on y comptait quatre-vingt-quatre statues, faites de cette belle matière, entr'autres, un magnifique Saturne, creux intérieurement, dont a fait mention Pline; qu'on l'avait rempli de vieille huile d'olive pour le conserver dans son éclatante blancheur, et parce qu'elle empêche l'ivoire de pourrir.

Cependant, on n'en demeura pas à ce qu'il y avait de plus recherché dans les pierres, les bois et les ossements, on passa au fer, au bronze, à l'airain, au cuivre et aux plus riches métaux. Pausanias a prétendu qu'on ne commença à en faire des statues que du temps de Phidias, ou tout au plus, du temps de Rhœcus et de Théodore de l'île de Samos : ce dernier en ayant même fait de fer qu'il savait fondre. Mais avant que l'on ne fût en possession de ce secret, il est certain qu'on en faisait du temps d'Isaïe à force de bras, puisque nous lisons ces paroles dans ses prophéties : « Le forgeron travaille avec sa lime, il met le fer au feu et le bat avec le marteau pour en former une idole. — Pline raconte qu'il y avait dans la ville de Thèbes, un Hercule en fer, qu'Alcon y avait fait, pour rappeler la constance et le courage de ce héros; il ajoute qu'on voyait aussi de son temps, dans la même ville, une autre statue d'Athamas, que l'habile Aristonidas y avait faite, laquelle était de fer mélangé avec de l'airain, pour marquer,

par le fer, la fureur avec laquelle il avait précipité son fils Léarque, et par la splendeur de l'airain, pour représenter la vengeance de sa honte.

Le bronze a été beaucoup plus recherché que le fer et que les plus riches métaux, pour les statues honoraires, et avec raison, puisque les statues des héros étant des marques éclatantes de leurs victoires, elles devaient retenir quelque chose des armes et des instruments avec lesquels ils les avaient remportées ; c'est pourquoi les places publiques d'Athènes et de Rome étaient remplies de ces sortes de statues, comme je le ferai voir dans la suite, et c'est avec justice que Pline le Jeune louait autrefois Trajan de ce qu'il ne voulait point avoir de statues d'une matière plus précieuse que celle qu'on avait érigées aux Brutus et aux Camille. C'était pour cette cause qu'on en dressait aux conquérants, parce que le bronze imitait très-parfaitement leur valeur et leur probité, outre que le bronze est plus propre que les autres métaux pour la perpétuité des monuments. — Aussi, le même auteur appelle *statuaire* le mélange de laiton, d'airain et de fer dont on forme le bronze, parce qu'il est plus propre pour les statues.

Ce n'est pas qu'on en fît d'airain pur ; et à ce sujet, ceux qui ont recherché les merveilles de la nature, disent que l'on tirait de la mer, près de l'île de Démonesse, non loin de Carthage, un airain ou cuivre léger, qui ne coulait point à fond, duquel on fit des statues à Hercule. Aristote, qui en a fait

mention, parle encore d'un autre airain qu'on trouve communément dans les Indes, qui est si pur, si net et si éclatant, qu'il se prend aisément pour de l'or. — Il y a grande apparence que la plupart des statues colossales des Indiens, qu'on dit être d'or massif, n'étaient faites que de ce bronze éclatant. — Quoi qu'il en soit, Pline assure que l'airain, de quelque espèce qu'il fût, a été employé pour faire le simulacre des dieux, et il raconte que le premier simulacre de Cérès qu'on fit à Rome, fut de cette matière, qui provenait du pécule de Spurius Cassius, tué par son propre père dans le temps qu'il cherchait à usurper la souveraine puissance sur les Romains. Mais les Grecs s'en étaient servis avant eux, puisque nous apprenons d'Hérodote, que de la décime du butin qu'ils avaient fait sur les Perses vaincus, ils firent un Jupiter de dix coudées de haut, qu'ils placèrent à Olympie, et un Neptune de sept coudées, qu'ils mirent dans l'isthme. — Ils honorèrent aussi de la même matière les hommes illustres, et Pline assure qu'Harmodios et Aristogiton, qui avaient affecté la tyrannie dans Athènes, y eurent des statues, qui en furent enlevées par Xerxès, roi des Perses.

Mais de l'aveu du même historien, le cuivre de Corinthe a toujours été le plus recherché. Comme cette ville était remplie de toutes sortes de métaux, quand elle a été misérablement détruite par L. Nummius qui commandait l'armée romaine, 146 ans avant l'ère chrétienne, et consumée par le feu, il se fit

un mélange précieux de l'or, de l'argent, de l'airain, du laiton et des autres métaux fondus, qui composa ce cuivre fameux qui fut des restes de ce terrible embrasement, et qu'on a depuis tant estimé (1). Le même auteur a aussi fort loué le cuivre de Délos, sur lequel le célèbre Myron travaillait, et duquel était la vache que l'on voyait encore à Rome vers le VIe siècle de notre ère. Le Jupiter du Capitole était aussi en même cuivre; il vanta beaucoup aussi celui d'Égine. Ces bronzes passaient avant celui de Corinthe.

Quant à l'or, le même auteur rapporte qu'on disait que la première statue qui fut faite de ce précieux métal, avait été celle du temple d'Anaitide. La situation de ce temple et le nom de la divinité qui y était adorée ont donné lieu aux différentes opinions des anciens historiens. Strabon le met dans la ville de Zéla et dit qu'il fut bâti sur une éminence, par Sémiramis, lequel est devenu très-célèbre par la religion des Arméniens, prétendant de plus que cette Anaitide n'était autre que Vénus, ce qu'il conjecture, de ce que les filles qui se consacraient à son culte se prostituaient dans ce temple. Lilius Gyraldus en fait mention dans son histoire des dieux. — Mais, outre Hérodote, qui lui donne le nom

---

(1) L'airain de Corinthe était déjà célèbre avant la destruction de cette ville, et on ne saurait croire que tous ces différents métaux, fondus lors de l'incendie, aient pu se réunir en une seule masse et faire un mélange homogène. Il est reconnu que cet airain ne devait son brillant et sa valeur qu'à des combinaisons métallurgiques.

d'Artémide, Pausanias a fait mention de Diane Anaitide, qui était en grande vénération dans la Lydie. J'ai déjà rapporté dans le premier chapitre de ce livre que Platon, dans la description de l'île Atlantique, telle qu'elle était avant le déluge, met au nombre des richesses excessives du temple de Neptune, plusieurs colosses d'or, tant des dieux que des rois, des reines et de quelques particuliers. Ainsi cette Vénus ou Diane Anaitide qui passe dans l'antiquité païenne pour la première figure d'or massif, est de beaucoup postérieure à ces autres statues, puisqu'elle ne peut pas avoir précédé de beaucoup le grand Cyrus. Mais quand bien même la description de Platon serait fabuleuse, il est au moins certain que ces statues étaient en usage longtemps auparavant, puisque Hérodote parle de la statue colossale de Bélus, d'or massif, qui était dans la chapelle souterraine du temple que Ninus, son fils, lui avait fait bâtir, outre que Sémiramis y en avait aussi du même métal. Dailleurs, il fallait bien que ces statues fussent longtemps avant Moïse, puisqu'il défendit les dieux d'or et d'argent. Je crois même que les chérubins du Propitiatoire sont d'une plus grande antiquité, aussi bien que le veau d'or et peut-être la statue d'or de Nabuchodonosor que ce prince commanda d'adorer par un édit public.

Les Grecs ont eu aussi plusieurs statues d'or. — Hérodote fait mention d'une statue de ce métal, que le grand Alexandre avait à Delphes. On y voyait

encore celle d'un certain Gorgias, qui, de l'aveu de Pline, en avait gagné le prix en enseignant l'éloquence. Les anciens rois de la Grèce n'en manquèrent point non plus, aussi bien que ceux de Macédoine, orgueilleux de leurs victoires et de leurs prospérités, puisque Tite-Live raconte que Persée, qui en fut le dernier roi, se voyant pressé par Paul Émile d'en venir au combat, fit transporter sur ses vaisseaux toutes les statues d'or et se retira à Pydne, de peur qu'on les lui prît. — Crésus en fit faire une d'or, selon Plutarque, à la boulangère qui l'avait averti qu'on voulait l'empoisonner. Hérodote dit pourtant qu'elle n'était qu'en argent, et qu'elle fut envoyée à Delphes. — Appien parle encore de la statue d'Apollon, revêtue d'un vêtement d'or, qui était sur le port de Carthage, et qui fut enlevée du temple par des soldats romains.

Chez les Romains, les statues d'or furent aussi en usage. — Pline prétend que le Duum-Vir Manius Acilius Glabrio, ayant dédié le temple de la Piété à Rome, fit ériger à son père Glabrio, qui avait remporté la victoire des Thermopyles sur le roi Antiochus, une belle statue d'or, qui fut la première qu'on vit en Italie.

Cette magnificence parut encore mieux sous les Césars; Caligula et Claude en eurent de ce métal. Domitien même voulut que celles qu'on lui érigerait dans le Capitole fussent aussi d'or ou d'argent et d'un certain poids; mais le plus beau monument qu'on

ait pu admirer à Rome, fut le groupe d'or, du poids de mille livres, qui représentait l'empereur Commode, accompagné d'un taureau et d'une vache. Aurélius Victor raconte encore que Claude le Gothique, ayant remporté une grande victoire sur les Allemands, fut aussi honoré d'une statue d'or. — Il fallait bien que les statues d'or fussent d'un ancien usage chez les Romains, puisque l'esclave Chrysalus dit qu'il était convenable qu'on lui érigeât aussi une de ces statues d'or.

... Huic decet statuam statui ex auro.

(Plaut. Baccid.)

Et ailleurs il fait ainsi parler le parasite Curculio : « Il veut dès à présent dresser là une statue d'or massif de sept pieds de haut, faite de l'or philippien, pour servir de monument à ses belles actions.

Ibi nunc statuam volt dare auream solidam
Faciendam ex auro Philippeo quæ sit septempedalis
Factis monumentum suis.

Après ces témoignages éclatants, on ne peut pas nier qu'on ne fit des statues d'or massif : cependant, il faut avouer que la plupart de celles qui sont appelées d'or, n'étaient que dorées ou recouvertes de lames d'or. En effet, Tite-Live, dans les passages que j'ai déjà cités, se sert des mots : *statuis auratis, statuam auratam*, qui signifient statues dorées. — Cicéron est encore plus expressif, quand il dit : On devait ordonner de lui ériger sur la place publique des Rostres une statue équestre dorée; ce que je

puis prouver par ce passage d'Appien, qui parle ainsi de la statue équestre que le sénat et le peuple Romain avaient fait ériger à Sylla, avec cette inscription :

ET STATUAM AURATAM EQUESTREM PRO ROSTRIS EI POSUIT HOC TITULO. CORNELIO. SYLLÆ. IMPERATORI FELICI.

Je puis encore le confirmer par ce vers de Catulle :

Hospe inaurata Pallidior statua.

On voit aussi à Vienne en Dauphiné, dans la Grande-Rue, l'inscription suivante :

FLAMINICA.VIENNÆ.STATUAS. ÆNEAS.AURATAS, etc. D. S. D.

Saint Jean Chrysostôme a cru que la statue de Nabuchodonosor ne fut que dorée, quoique son opinion, appuyée de quelques autres interprètes, ne soit pourtant pas la plus suivie. — On assure pourtant que le grand Constantin en fit ériger une semblable à son fils Crispus, qu'il avait fait mourir sous une fausse accusation, afin d'apaiser ses mânes; mais il n'y avait que la tête de cette statue qui était d'or.

Les statues en argent ont encore contribué à la magnificence des peuples, et leur usage est encore très-ancien. Les interprètes du Livre-Saint conviennent que les petites statues ou idoles que Rachel déroba à son père Laban, qui avait coutume de les adorer, étaient d'or ou d'argent; mais, quand elles auraient été de quelque autre matière précieuse, le livre des Juges fait foi que, vers l'an 1429 avant l'ère

chrétienne, Michas, fils d'une riche veuve de la tribu d'Éphraïm, ayant restitué à sa mère onze cents pièces d'argent, dont chacune pouvait monter à trente sols huit deniers, elle en fit faire de deux cents, deux statues d'argent, dont une ciselée et l'autre fondue, qu'elle plaça ensuite dans un oratoire pour leur rendre son culte. — Pline nous apprend que les rois du Pont, Pharnace, Mithridate et Eupator, eurent des statues en argent, que Pompée enleva pour rendre son triomphe plus magnifique. — Auguste en eut aussi à Rome, qui furent érigées en son honneur, ainsi que le dit le même historien, bien qu'il déclare pourtant qu'on avait cru faussement que l'argent avait été mis en usage pour la première fois afin d'honorer cet empereur, selon la flatterie du temps, puisqu'il prouve par l'exemple des rois du Pont que je viens de citer, qu'il avait été employé auparavant. L'ambition d'Auguste ne fut pourtant pas flattée, car, trouvant cette dépense excessive, il fit fondre toutes les siennes, dit Suétone, et ne voulut plus permettre qu'on lui en érigeât d'autres qu'en marbre ou en bronze. — Domitien, comme je l'ai déjà dit avec le même historien, ne rejeta pas cet honneur ; il crut, au contraire, l'augmenter, en haussant le poids de l'argent. Il parut encore quelque reste de ce faste et de cette magnificence sur la fin du IVe siècle, du temps de l'empereur Théodose, pour lequel, Arcadius son fils, en fit faire une qui pesait jusqu'à sept mille quatre cents livres. — Eudoxie, épouse d'Arcadius,

en eut aussi une d'argent qui fut élevée sur une colonne de porphyre, au milieu de la grande place de Constantinople. On dit encore que les Romains en érigèrent à Gratidianus; aux coins de toutes les rues de leur ville; mais je ne trouve aucune preuve, ni même aucun auteur, qui le range parmi les illustres, excepté Pline, qui ne lui donne pourtant pas de statues d'argent.

Que dirai-je davantage? Si nous feuilletons Pline, les pierres précieuses servirent encore de plus riches matières aux statues. — Sérapis eut un colosse d'une émeraude de neuf coudées de hauteur; Ménélas eut une statue en jayet; Arsinoé en eut une autre d'une chrysolithe de quatre coudées de longueur, que Ptolomée Philadelphe, son époux, lui fit faire. — Une autre reine d'Égypte s'en vit ériger une d'une topaze ayant pareille grandeur. — Auguste en eut une autre d'une pierre obsidiane, où son image s'était trouvée représentée naturellement, ce qu'il regarda comme un miracle, et fit faire quatre éléphants de la même pierre, qu'il dédia au temple de la Concorde. — Pompée fit même porter en triomphe son image faite en perles.

Enfin, outre ces matières précieuses, j'en trouve d'autres qui, bien que fort communes, ne laissaient pas que d'être fort estimées : c'étaient les bustes faits en plâtre, dont Pline attribue la première invention à Dibutade, que les gens de lettres mettaient dans leurs bibliothèques pour y faire honneur aux savants.

Les bustes en cire, selon le même historien, eurent pour auteur Lysistrate de Sicyone, frère de Lysippe. Il est vrai qu'on a prétendu que ce n'étaient point des statues, mais des images des hommes savants ou des ancêtres, à demi-corps, dont le nombre marquait ou la magnificence des bibliothèques, ou la noblesse des familles. Peut-on faire quelque différence entre une statue et une image en relief? — Je me réserve d'en parler dans le livre suivant.

CHAPITRE XI

Ornements, couronnes et habits des statues des Romains.

Il faut avouer, d'abord, que les Grecs avaient pris la coutume de ne point habiller leurs statues, coutume qui était d'ailleurs autorisée par de fort bonnes raisons, puisque d'une part, ainsi qu'Aphrodisée l'a écrit, les statues des dieux, des rois et des grâces, n'étaient souvent faites de cette façon, que pour donner à entendre que leur puissance devait être à découvert, et qu'il ne devait y avoir en eux rien de caché et de trompeur. D'autre part, ces statuaires ne trouvaient rien de si beau qu'à imiter la nature, dont ils ne rougissaient point, et c'était pour donner plus de prix à leurs ouvrages et se faire une plus grande réputation, qu'ils s'étudiaient à représenter les attitudes et les justes proportions du corps humain. Pline a observé que telle était la coutume des statuaires grecs de ne point habiller leurs statues, tandis que les Romains les revêtaient d'une cuirasse quand ils représentaient des gens de guerre,

Comme la nudité s'était introduite chez les Romains, dans plusieurs de leurs jeux publics, tels qu'étaient les Apollinaires, les Libéraux, les Lupercales, ils s'accoutumèrent aussi à leur tour à faire des statues nues. — Le même historien, que je viens de citer, raconte que l'on voyait à Rome la statue de Romulus, sans tunique, aussi bien que celle du fameux Camille, sur la place des Rostres, c'est-à-dire sans aucun vêtement. — Cicéron se raillait agréablement de Verrès et d'Antoine, de ce que le fils de celui-là avait souffert qu'on lui érigeât une telle statue, et que l'autre, voyant celle d'Horace habillée de pied en cap, avait voulu que la sienne fût représentée en Lupercale; on sait aussi que le luxe avait encore introduit parmi eux la coutume de mettre à nu quelques-uns de leurs empereurs, et que Commode fut représenté en Hercule, avec la massue et la seule dépouille du lion.

Quoique les Romains couvrissent quelquefois leurs statues de draperies ou les revêtissent d'une cotte-d'armes, ce ne fut pas tant pour cacher leur nudité, mais pour faire connaître la dignité de ceux qu'elles représentaient par la somptuosité des habits. Ils suivaient pourtant assez la coutume des Grecs qui les représentaient toujours nues. Pourquoi les auraient-ils représentées autrement, puisqu'ils permettaient à leurs athlètes de se dépouiller en combattant; on dit même que leur philosophie leur avait enseigné que les femmes devaient aussi combattre nues en pu-

blic, leur suffisant de se couvrir de leur pudeur et de leur propre vertu. — Ainsi, les Romains s'accoutumèrent peu à peu à faire des statues nues, à la manière des Grecs, desquels ils avaient appris l'art statuaire.

La nudité des statues antiques ne produit point de honte et elle est loin de blesser la pudeur ; elle contribue, au contraire, à leur beauté et à leur prix, parce qu'elles sont beaucoup plus estimées par l'excellence de leur travail. On ne peut rien trouver de plus beau que les statues de Vénus de Gnide et de Milo ; ce sont des exemples de modestie, et elles portent l'innocente pudeur de leur sexe.

Les statuaires anciens représentaient les statues nues des dieux et des héros pour faire paraître toute la délicatesse de leur art, et encore pour exprimer que la divinité est pure, simple et dégagée de toute matière, ou bien pour faire connaître que le premier dessin de la figure humaine venant de la divinité, il n'y avait rien à y ajouter.

Ils savaient, par une longue expérience, qu'une statue qui était sans vêtement, n'en était que plus belle, pourvu qu'elle fût sans défaut, et que l'on ne pouvait rien faire de mieux que lorsqu'on imitait parfaitement la nature. C'est là où on retrouve la beauté de l'art consacré par l'antiquité, ce qui leur donne un caractère auguste, vénérable et divin.

Cependant, il est très-certain que généralement parlant, les Romains revêtaient leurs statues de draperies magnifiques et de plusieurs autres ornements.

— Commençons par la tête, à laquelle ils donnaient la couronne en récompense de grandes actions. Celui qui avait conservé la vie à un citoyen dans une bataille, l'ayant défendu et tué son ennemi, méritait qu'on ornât sa statue de la couronne *civique,* qui était de branches de chêne avec des glands. L'*obsidionale*, qui était faite avec l'herbe appelée en latin *gramen* (en français dent de chien), se donnait à la statue du soldat ou du capitaine qui avait fait lever le siége devant une ville ou d'un camp, afin d'honorer son courage. La *murale,* qui avait des créneaux de murailles anciennes tout autour, en forme de rayons, s'accordait à la statue de celui qui avait le premier escaladé la muraille d'une ville ennemie et qui était entré par la brèche. La *castrance* ou la *vallaire,* qui avait tout autour des pieux, des palissades, formant comme autant de rayons, se donnait à celui qui avait forcé les palissades du camp ennemi, ou qui avait gagné les tranchées et barrières où l'ennemi s'était retiré. — La *navale,* qui était ornée d'éperons et de proues de navires, était donnée en récompense à la statue de celui qui avait eu le courage de sauter le premier sur les navires ennemis. La *triomphale*, qui était composée de laurier, était accordée à la statue du victorieux qui avait mérité le triomphe, de même que l'*ovale,* qu'on faisait de branches de myrte, était donnée à la statue de celui qui avait mérité le petit triomphe appelé ovation. Les couronnes de ceux qui avaient vaincu dans

les jeux publics étaient différentes chez les Grecs; on donnait à la statue du victorieux dans les jeux Olympiques, une couronne d'olivier sauvage; au victorieux dans les jeux Pythiens, une couronne de laurier, parce qu'ils étaient célébrés en l'honneur d'Apollon; à la statue du victorieux dans les jeux Isthémiens, établis en l'honneur de Palémon, une couronne de branche de pin; et enfin, au victorieux dans les jeux Néméens, fondés en l'honneur du jeune Achémore, une couronne d'ache.

Quant aux vêtements de corps des statues, quoique la *toge* soit beaucoup plus ancienne que la *tunique,* puisque, comme l'a très-bien remarqué Aulugelle : dans l'antiquité, les Romains ne portaient point de tuniques et n'étaient couverts que de la toge. — Je me réserve pourtant de parler de la toge après les autres vêtements, et je commence par la *tunique*, qui a fait appeler les statues *tunicatæ*. C'était un habit blanc, long et avec des manches, surtout pour les femmes; les hommes le portaient par devant, un peu au-dessous du genoux et par derrière, jusqu'au milieu de la jambe; car, de le porter plus bas, cela sentait la femme, et de le porter plus haut, cela sentait l'homme de guerre. C'est pourquoi, on donna aux jeunes gens, aux femmes et au peuple le nom de porte-tunique : *tunica juventus; tunicatæ mulieres; tunicatus populus.* Les manches de ces tuniques étaient très-courtes, car c'était une indécence chez les Romains de les porter de manière à ce qu'elles

couvrissent les bras jusqu'aux doigts. P. Africanus, homme savant et vertueux, reprochait surtout comme un opprobre à P. Sulpicius, homme sensuel, de ce qu'il portait des tuniques qui lui couvraient toutes les mains.— Les femmes les portaient plus longues, et Juvénal nous dépeint ainsi une femme prude et savante :

Nam quæ docta nimis cupit et fœcunda videri crure tenus medio tunicas succingere debet.

Cependant, la tunique seule n'était pas un habit honorable; il n'y eut dans la suite que les pauvres, les esclaves et les étrangers qui en fussent revêtus; Aulugelle a remarqué que quand Q. Ennius a appelé la jeunesse de Carthage : *portant la tunique*, ce fut par opprobre. — J'ose même dire que les personnes infâmes allaient en tunique, tels qu'étaient les rétiaires et les autres gladiateurs, au nombre desquels voulut paraître l'illustre Gracchus, à la honte de sa noblesse, et c'est ainsi qu'en a parlé Juvénal :

Vicit et hoc monstrum tunicati fuscina Gracchi.

Lorsque l'on trouve une statue revêtue d'une simple tunique, on doit bien l'examiner avant de décider du mérite et de l'état de la personne qu'elle représente.

Mais, outre ces tuniques communes, il y en avait des particulières et honorables dont les hommes illustres étaient revêtus; on les nommait *lati-clavus, lati-clavium,* ou *tunica clavata,* parce qu'on y attachait de larges boutons à tête de clou, de sorte

qu'on appelait *lati-claves* ceux qui les portaient, et c'est ainsi que nous pouvons nommer leurs statues, *statuæ lati-claviæ.* — Pline assure que le premier qui en porta parmi les anciens rois de Rome fut Tullus Hostilius, après avoir vaincu les Étrusques, et à son exemple, les autres rois se revêtirent de la même tunique. — Après eux, les consuls, les préteurs, les édiles, les sénateurs et les plus illustres officiers romains, pendant le règne de la république, eurent le droit de le porter. — Jules César s'en fit même honneur lorsqu'il devint empereur, ce que nous apprend Suétone, et le même historien raconte que quand Auguste prit la toge virile, le laticlave qu'il portait sur ses épaules, auquel on avait ouvert les boucles, tomba à ses pieds. Depuis, les empereurs le donnèrent aux fils des sénateurs et aux chevaliers les plus illustres; le même historien assure que Claude admit à cet honneur le fils d'un affranchi. Il était très-recherché et brillait de la pourpre dont il était orné. Martial dit qu'il n'y avait presque point de fille qui n'aspirât à l'alliance d'un laticlave.

Il y a d'autres statues qu'on peut nommer *sagatæ*, parce qu'elles sont revêtues du sayou, qui était un habit militaire ouvert et serré sur les épaules avec des boucles, qu'on portait sur la tunique. — Ce vêtement était ordinaire aux Gaulois, parce qu'ils étaient toujours en armes, mais les Romains ne le prenaient qu'en temps de guerre; ainsi lit-on dans l'*Epitome* de Tite-Live, que pendant la guerre italique,

le peuple de Rome prit le sayou. — Il le porta longtemps, dit encore Velleius Paterculus, parce que cette guerre fut longue et que le succès en fut variable et cruel. Cet habit ne servait qu'en temps de guerre, et Plutarque fait mention de cette loi militaire de C. Gracchus, qui ordonne que les sayous seraient fournis aux soldats aux dépens du public. — Ces sayous étaient de laine grossière pour les soldats, mais les officiers en portaient de plus beaux, et même de pourpre.

Quand les statues portent une cuirasse ou corselet sur ces habits, on les nomme *loricatæ* ou *thorocatæ*. Cette cuirasse était une armure de fer ou d'airain, taillée souvent en forme d'écailles, qui couvrait le corps du capitaine et du soldat par devant et par derrière. Tite-Live a écrit que Numa, instituant les Saliens, leur donna une tunique peinte, et sur cette tunique, une cuirasse d'airain : ce qu'il fit sans doute, parce que ces prêtres étaient destinés au service de Mars, qui est le dieu de la guerre. — Virgile dit que Néoptolème en portait une composée de chaînes ou anneaux d'or à trois fils, sans doute par ostentation. — On en faisait de cette espèce mais en fer, et c'est proprement ce que nous appelons cotte de mailles. — Lucain décrit ainsi l'armure de César contre Pompée :

... Per hostem quærit iter, qua torta graves lorica catenas opponit, totoque latet sub tegmine pectus.

Celles de fer ou d'acier furent les plus communes et

les plus fortes. Celle de Muréna était sans doute de ce métal, car Cicéron l'appelle large et insigne cuirasse; Suétone dit qu'Auguste en portait une sous ses autres habits pour lui servir de défense en cas d'attaque. — Martial nous dépeint ainsi celle dont était revêtu l'empereur Domitien :

> Accipe belligeræ crudum thoraca Minervæ
> Invia Sarmaticis Domini lorica sagittis.

Par dessus cette cuirasse on trouve des statues qui portent un autre vêtement qu'on appelait *paludamentum*, ce qui les fait nommer *paludatœ*. Danet a écrit que le paludament était un habit que les Romains portaient à la guerre, ou cotte d'armes dont les chefs se couvraient, ce qui les fit appeler pour cette cause *paludati*. Cet habillement était ouvert sur les côtés avec des manches courtes, comme celles des jeunes filles, et ne descendait que jusqu'au nombril, étant blanc et rouge. Ceux qui l'ont examiné plus particulièrement ont dit qu'il était la chlamyde, cape ou manteau des empereurs, et le sagum, sayou des soldats. En effet, on ne peut pas douter que ce ne fût un habit flottant et ouvert comme une espèce de manteau, car Tite-Live dit que Gracchus enveloppait le paludament de son bras. — Varron l'appelle une marque de distinction et un ornement militaire; il assure que l'empereur n'allait jamais à la guerre qu'il ne le portât. — Les consuls, proconsuls, préteurs, généraux d'armées qui allaient commander dans les provinces, le prenaient en partant. Mais

celui qui nous a mieux expliqué l'usage de cet habit est Plutarque, en parlant de Lucullus, quand il dit qu'il portait une cuirasse de fer à écailles, bien luisante, et un paludament avec un cordon ou une frange, tel qu'était sans doute celui que Jules César portait au moment où il tomba dans la mer à Alexandrie, et qu'il tenait avec ses dents en nageant, de peur que l'ennemi ne profitât de cette dépouille, qui était d'écarlate. Il y a apparence que ceux des consuls et des autres officiers généraux étaient de la même couleur, et il ne faut pas être surpris si les femmes étaient si gracieuses et si faciles envers eux, les voyant si attrayants, comme celle dont parle Juvénal dans ces vers :

> Cumque paludatis ducibus, præsente marito,
> Ipsa loqui recta facie, strictisque mamillis.

Outre cet habit de guerre, les capitaines et les soldats se servaient d'un autre qu'ils appelaient *lacerna*, ce qui fait nommer leurs statues *lacernatæ*. Il était de laine comme les autres vêtements romains et de différentes couleurs. L'usage n'en a été connu que vers les derniers temps de la république. — Cicéron me paraît avoir été le premier qui en a parlé, reprochant à M. Antoine, d'une manière ingénieuse, d'être entré dans Rome avec la lacerne et des galoches. Dans la suite, il lui reprocha aussi que, lorsqu'il briguait le consulat, il courait revêtu et chaussé de même dans les villes municipales et dans les colonies des Gaules. Dion Cassius raconte encore

que quand la guerre lui fut déclarée, on quitta la toge et on prit les lacernes ou habits militaires. Velleius Paterculus parle de Cassius, qui, voyant fondre une troupe de gens sur lui et croyant qu'ils étaient ennemis, enveloppa sa tête de la lacerne, et tout intrépide, il se présenta à l'affranchi. Il raconte aussi qu'Auguste, lorsqu'il se rendit maître de l'armée de Lépide, entra dans son camp, revêtu de la lacerne, sans aucune arme, et qu'ayant paré les flèches qui furent lancées sur lui par ordre de ce méchant homme, il eut sa lacerne percée d'un coup de lance; ce vêtement, comme on le voit, était un habit de guerre. — Cependant, comme les guerres civiles des triumvirs obligèrent les citoyens de Rome à quitter la toge, ils se revêtirent de la lacerne sur la tunique, et elle passa dès lors pour un habit de ville; comme elle était d'une laine grasse, grossière et mal tissée, surtout celles qui venaient des Gaules, elles servirent l'hiver pour se garantir de la pluie et du froid. — Pline dit que le prix de ce vêtement augmenta beaucoup, parce qu'on le mettait sur la toge, même pendant les jeux publics et dans les amphithéâtres. — Les femmes en portaient aussi, comme le prouve Juvénal par ce vers :

Ipse lacernatæ cum se jactaret amicæ.

Quant à la forme, l'illustre Bayfius compare cet habit aux chapes de chœur que portent en hiver les chanoines, ou à celle de la penule qui succéda à la

lacerne. — En effet, la *penule* qui fait appeler les statues qui en sont revêtues *penulatæ,* servait comme la lacerne pour le voyage, afin de garantir de la pluie et du froid. Il est vrai que les auteurs ne sont pas bien d'accord sur la forme de ce vêtement. — Quelques-uns veulent qu'il fût fait à peu près comme les anciennes chasubles des prêtres, et les autres prétendent que c'était un manteau avec un capuchon par derrière; mais ces descriptions ne sont pas contraires à son usage. — Sénèque raconte que, se trouvant une fois en voyage, une des deux penules qu'il avait lui servit de matelas, et l'autre de couverture. De là vient sans doute qu'on trouve des statues de Mercure, revêtues de la penule, parce qu'il est le messager des dieux, et continuellement en voyage.

Cet habit, à ce qu'il paraît, servait aussi pour se parer de la pluie, car Varron dit qu'en temps de pluie, un homme vigoureux ne doit pas rechercher la penule. — Ce que Quintillien fait dire à Galba est décisif, lorsqu'il répond à un seigneur qui le priait de la lui prêter : Il ne pleut pas, lui dit-il, vous n'en avez pas besoin, et s'il pleut je m'en servirai moi-même. — Il est très-vraisemblable que les capitaines et les soldats s'en servaient aussi à l'armée, et ce seul passage de Cicéron doit nous en convaincre, où il dit : Y a-t-il rien de moins prompt au combat qu'un officier qui est enveloppé de la penule. — Je laisse disputer aux auteurs si les orateurs et les avocats s'en sont servis dans leurs déclamations et

dans leurs plaidoyers, et je passe aux habits dont nous savons que les Romains se servaient à la ville et en temps de paix.

La *trabée*, qui donne aux statues qui en sont revêtues le nom de *trabeatœ,* est de ce nombre. Ce vêtement était une marque d'honneur et de distinction parmi les Romains; aussi Virgile a remarqué que dans les présents que les peuples Latins envoyèrent à Énée et aux Troyens pour faire la paix avec eux, la trabée, qui fut ensuite la marque d'honneur, n'y fut pas oubliée. Ce vêtement de laine était composé de pièces de différentes couleurs, coupées en forme de poutres ou bandes, et il était porté par les rois et les chevaliers romains.

Servius raconte dans son livre *des divers vêtements*, qu'il y avait trois sortes de trabées : l'une, destinée et consacrée pour les dieux, qui était de pourpre; l'autre, destinée pour les rois, aussi de pourpre, mais mélangée de blanc; et la troisième destinée pour les augures, étant de pourpre, encore mélangée d'écarlate. — Je suis pourtant surpris que ce savant interprète ait donné la trabée aux dieux, puisque Dion assure qu'on voyait leurs statues dans les temples, revêtues d'un seul manteau. — Pour ce qui est des rois, on ne peut pas leur contester la trabée; Virgile la donne à Picus, roi des anciens Latins. — Pline assure encore que Romulus portait la trabée de pourpre, ce qui est aussi confirmé par Ovide. — Quant aux augures, comme tous les an-

ciens rois l'avaient été, et Romulus même, qui les avait institués à Rome, ils prenaient la trabée comme eux, et c'est en effet le vêtement que leur donne Alexandre Napolitain.

Enfin, je trouve que les chevaliers romains ont usé de la trabée, et qu'elle leur devint particulière, surtout depuis que par l'institut de Q. Fabius, ils montèrent à cheval aux Ides, c'est-à-dire le 15 juillet, ainsi que le rapporte Valère Maxime, étant revêtus de toges de pourpre entrelacées d'écarlate, qu'on nomme *trabées*. — Tacite dit, en parlant des cérémonies honorables qui furent faites aux funérailles de Germanicus, que tout le petit peuple y fut vêtu en noir, mais que les chevaliers romains accompagnaient le convoi avec la trabée.

La *prétexte* ou *robe prétexte* a été aussi un habit honorable des Romains, et on appelle *prætextatæ* les statues qui en sont revêtues. — Lucilius a tiré son origine des Lydiens, mais Pline assure qu'elle fut inventée par les anciens Étrusques; ce qu'il avait sans doute appris de Tite-Live, qui l'avait dit avant lui. Si nous en croyons Strabon, ce fut Tarquin qui en apporta l'usage à Rome. — Quoi qu'il en soit, le même Pline dit que Tullus Hostilius, qui fut le troisième roi des Romains, ayant vaincu les Étrusques, fut le premier qui se revêtit de la robe prétexte. — Plutarque a pourtant prétendu que Romulus l'avait portée avant lui. Il était revêtu, dit-il, d'une tunique de pourpre, et il portait la robe prétexte. On con-

duisit, ajoute-t-il, le vieillard au Capitole, passant sur la place publique, revêtu de la prétexte et portant suspendu à son cou une bulle, bague ou médaille que les enfants avaient la coutume de porter. Il est assez vraisemblable, que ses interprètes l'ont mal traduit et ont pris ce vêtement pour un autre, car il est certain que Romulus n'a porté que la trabée de pourpre.

Cette robe était un vêtement long et blanc, qui avait une bande de pourpre au bas, de laquelle bande est venu son nom, parce qu'elle y était cousue.

Quant à son usage, les enfants mâles de qualité la portaient à Rome jusqu'à l'âge de quinze, seize ou dix-sept ans, car les auteurs ne sont pas du même avis; les filles, jusqu'à leur mariage; les prêtres et augures, dans les cérémonies; les sénateurs et magistrats, dans les jours de solennité.

Plutarque raconte dans la vie de Romulus, qu'en récompense de ce que les femmes Sabines avaient fait la paix entre les Romains et les Sabins, qui s'étaient déjà rendus maîtres du Capitole, s'étant mises entre les deux armées, elles eurent ce privilége pour leurs enfants, qu'ils porteraient la bulle d'or et la robe prétexte de pourpre. Pline le Jeune rapporte la chose d'une autre manière : il dit que la prétexte, qui avait été primitivement la robe des rois et qui le fut ensuite des consuls, fut permise aux enfants de qualité avec la bulle d'or, pour exci-

ter en eux la valeur, à cause de l'action mémorable du fils de Tarquin l'Ancien, qui, pendant la guerre contre les Sabins, âgé seulement de quatorze ans, frappa un des ennemis; en reconnaissance de quoi son père fit son éloge en public et lui donna la bulle d'or avec la toge prétexte, d'où est sans doute venue la coutume de la donner aux enfants des nobles Romains. Cet usage a duré à ce qu'il paraît jusqu'à la décadence de l'empire.

La *prétexte* fut encore l'habit des prêtres, augures, et de tous ceux qui offraient des sacrifices, comme l'assure Trébellius Pollion, et ce beau passage de Lampride doit nous en convaincre : Quand Alexandre Sévère se revêtit de la prétexte, lorsqu'il voulut offrir des sacrifices, il le fit comme tenant la place du souverain pontife, et non comme empereur.

Quintillien a dit que la robe prétexte n'était pas seulement une marque de liberté, mais encore de dignité; tous les auteurs conviennent que les magistrats, tant à Rome que dans les colonies ou villes municipales, tels qu'étaient les dictateurs, les consuls, les tribuns du peuple, les édiles, les censeurs, les duumvirs et d'autres sembables, avaient le droit de la porter.

On trouve aussi d'autres statues couvertes du manteau qu'on peut appeler *palliatæ*. Tous les auteurs cenviennent que le manteau a été originairement l'habit des Grecs. — Homère raconte qu'après que la fille de Nestor eut logé Télémaque, et qu'elle lui

eut fait prendre un bain, elle lui porta une tunique et un beau manteau pour s'en revêtir. Nous lisons dans Ælien qu'Apollodore envoya à Socrate, le jour qu'il devait boire le poison auquel les Athéniens l'avaient injustement condamné, une tunique précieuse et un magnifique manteau; ce qui lui donna occasion de dire : Eh ! quoi ! est-ce que les habits qui m'ont servis pendant ma vie, ne me serviront pas à ma mort?

Cependant, dans la suite, le manteau devint le vêtement des Romains; nous apprenons de Varron, de Pline et d'autres auteurs anciens, que Tanaquil, épouse du vieux Tarquin, s'était distinguée par son habileté dans la fabrication des étoffes, et qu'elle avait fait le manteau royal que Servius Tullius, sixième roi des Romains, avait porté et qui s'était conservé dans le temple de Sangus, selon les uns, ou de la Fortune, selon les autres, avec sa quenouille et son fuseau. Suétone a écrit qu'Auguste distribua certains jours des toges et des manteaux, et qu'il fit une loi que les Romains pourraient porter l'habit grec, et les Grecs l'habit romain. Le même historien dit que selon ce nouvel usage, Claude parut revêtu d'un manteau, dans un amphithéâtre, à un combat de gladiateurs.

Ce manteau était fait de laine, et pour la couleur, les citoyens le portaient blanc, les professeurs de rhétorique, de pourpre, et les philosophes, de couleur sombre. — La manière de le porter était de le mettre

sur les épaules. Comme il était très-ample et fort long, on avait soin d'en rassembler les plis, de les relever d'une main et de les rehausser sur une épaule, ce qu'on appelait composer le manteau avec décence et ornement.

Quoique Ulpien ait mis le manteau parmi les habits qui sont communs aux hommes et aux femmes, et que l'époux et l'épouse peuvent le porter sans reproche, néanmoins, les autres auteurs ont donné au manteau des femmes le nom de *palla*. — Nonius, expliquant ce mot, n'a point fait difficulté de dire qu'il était l'habit d'une femme honnête, c'est-à-dire le manteau de la tunique. — Il aurait pourtant mieux fait de dire le manteau de l'étole, parce que l'étole était proprement la tunique des femmes, ce qui faisait appeler les femmes et leurs statues *stolatæ*. — Valère Maxime a dit que la république trouva plutôt son salut dans l'étole, c'est-à-dire dans la mère et dans l'épouse de Coriolan, que dans les armes.

Cette *étole* était une tunique fort longue, qui descendait aux femmes et aux filles, jusqu'aux talons, ornée au bas d'une bande large. — Cette bande lui servait de bordure; les filles libres la portaient blanche; les filles affranchies, noires; et les dames romaines, de pourpre; celles qui étaient d'une haute noblesse l'ornaient même d'une broderie d'or ou d'argent.

Cependant, quoique les vêtements dont je viens

de parler fussent en usage chez les Romains, la *toge* leur fut pourtant le plus particulier et le plus commun; aussi, trouve-t-on un grand nombre de statues et de bas-reliefs qui la portent. — Cette toge était un grand manteau rond et fort ample qui inondait pour ainsi dire le sein; car étant abattue sur la poitrine, elle était arrêtée avec une boucle sur l'épaule droite, et couvrait entièrement la gauche. On donna à ce vêtement le nom de toge, parce qu'il couvrait tout le corps, et on dit qu'il était originaire d'Arcadie.

Cette toge, comme les autres habits romains, fut faite de laine dès le commencement, et Ulpien assure que dans la suite, il en était porté en soie. — Quand les filles se mariaient, on leur remettait la quenouille, garnie de laine, avec le fuseau, pour les obliger à travailler aux vêtements de leurs époux, car ils avaient plus de douze espèces de toges. De quelque espèce ou couleur qu'ils la portassent, il est certain qu'elle a été une marque d'honneur chez les Romains. Cependant, dans la suite, il fut ordonné que les femmes et les filles d'honneur n'auraient pour leurs vêtements que l'étole et le manteau dont j'ai parlé ci-dessus, et que la toge servirait pour les épouses impudiques qui auraient été répudiées par leurs maris, pour cause d'adultères, et pour les filles qui se prostituaient publiquement, et c'est ainsi qu'on les distinguait des honnêtes femmes et filles, ce qui était une grande ignominie pour elles.

Mais si cette toge était un habit de déshonneur pour ces sortes de femmes, les Romains en eurent une autre qui fut un habit de gloire pour les conquérants : ce fut la *toge palmée*. Elle ne fut d'abord que de pourpre, ensuite on y fit quelques broderies en forme de palmes, ce qui la fit appeler *toge peinte* ou *palmée*. On en revêtit premièrement la statue de Jupiter et ensuite les conquérants après leurs triomphes. L'empereur Probus fut revêtu de la toge palmée au Capitole, pour récompenser ses vertus. — Le privilége de porter la toge palmée le premier jour de l'an fut accordé aux consuls, pour la cérémonie qu'ils faisaient de nommer la nouvelle année, et ils allaient la prendre dans le temple de Jupiter.

Enfin, comme dans les jeux publics qui furent donnés pour la prospérité des armes, les Romains commencèrent à y distribuer des palmes à la manière des Grecs, de même il fut permis aux préteurs d'assister dans le cirque avec la toge palmée.

On peut encore ranger parmi les ornements des statues antiques la *bandelette* ou ruban dont se servaient les anciens pour lier leurs cheveux et empêcher qu'ils ne tombassent sur le front, ce qui l'a fait appeler par les latins *vitta*.

Plusieurs personnes ont eu le droit de la porter parmi les Romains, même dans les deux sexes, ce que nous verrons dans les détails suivants :

Les filles vierges de condition libre (car celles des

affranchis en étaient exclues), avaient le privilége de la porter, comme le prouvent les vers de Valérius Flaccus :

Ultima Virgineis tum flens dedit oscula vittis.

Ovide, décrivant les ornements de tête de la vierge Callistone, fille de Licaon, lorsque Jupiter en devint amoureux, dit dans ces vers :

Vitta coercuerat neglectos alba capillos.

Il dit dans un autre passage, en parlant des vierges, qu'elle était la marque de leur pudeur.

Les épouses avaient le même droit de la porter, mais on faisait une différence; les filles la portaient simple, et les femmes mariées ou matrones la portaient double.

C'était par cette marque d'honneur que les unes et les autres se distinguaient des femmes publiques ou filles de joie à qui il était défendu d'en porter, aussi bien qu'aux esclaves et aux filles d'affranchis.

Cet ornement de distinction était à plus forte raison permis aux filles illustres qui se consacraient au service des dieux et de leurs temples, comme étaient les devineresses et les vierges Vestales. — Ainsi, la fameuse Cassandre, fille de Priam, roi de Troie, était ornée de cette bandelette, lorsqu'après la prise de cette ville, dont elle avait prédit la ruine, en vertu du don de prophétie qu'Apollon lui avait donné, elle fut violée par Ajax dans le temple de Minerve. La

célèbre Pythie, prophétesse et prêtresse d'Apollon, la portait aussi lorsqu'elle rendait ses oracles à Delphes.

Les poëtes Ovide, Lucain et Prudent, nous apprennent que les vierges devaient être aussi pures que le feu sacré qu'elle gardaient, et elles ne devaient jamais souiller d'aucun crime la bandelette qui faisait l'ornement de leur tête et de leur prêtrise. — Elles étaient admises au sacerdoce dès l'âge de 6 ans.

Virgile, en faisant la belle description des Champs-Élyséens, nous fait remarquer que ceux qui avaient été blessés pour la défense de leur patrie; ceux qui avaient conservé la chasteté dans le sacerdoce; ceux qui avaient composé des vers dignes d'Apollon; ceux qui avaient passé leur vie dans l'exercice des arts qu'ils avaient inventés; et ceux enfin, dont les bienfaits avaient transmis leur mémoire à la postérité, étaient tous distingués des autres hommes par cette bandelette blanche qui leur ceignait la tête.

Les prêtres portaient aussi cette bandelette, et on peut le prouver par ce que raconte Pline de Romulus, auquel Acca-Laurentia, sa nourrice, donna une couronne d'épis liée d'une bandelette blanche, comme marque religieuse de son sacerdoce. — Corneille Tacite dit que le prêtre qui venait d'être créé pour l'autel des Ubiens, déchira la bandelette ou ruban de sa tête.

Le roi Anius portait cette marque autour de sa tête avec un petit rameau de laurier, ce qui indi-

quait, par la bandelette, qu'il était prêtre, et par le laurier, qu'il était prêtre d'Apollon.

Le devin Hélénus, fils de Priam et d'Hécube, immolant en qualité de prêtre des victimes aux dieux irrités, afin de les apaiser, délia la bandelette qu'il portait à sa tête, parce que c'était l'usage, dans les sacrifices, de la laisser déliée et pendante. Je pourrais citer encore un grand nombre d'exemples pour prouver que la bandelette était un ornement de tête chez les anciens. — Virgile, dans ses vers, parle de l'infortunée Didon, lorsqu'elle voulut s'offrir en sacrifice à Pluton. Comme elle devait être la prêtresse et la victime tout ensemble, elle demanda à sa sœur Anne de lui couvrir les tempes de la bandelette.

Æmonide, qui était prêtre d'Apollon et de Diane, en était revêtu d'une blanche.

Lorsque Iphigénie allait offrir à Diane Taurique le sacrifice d'Oreste, son frère, qu'elle reconnut, et de Pylade, son ami, qui voulait mourir et être immolé pour lui, elle portait, en sa qualité de prêtresse, une bandelette à la tête.

La tête des victimes qu'on allait immoler était parée de la bandelette, ainsi que le dit Plutarque dans la description qu'il fait du triomphe de Paul Émile : Les victimes qui y furent conduites pour être immolées aux dieux immortels, avaient leur tête ornée de guirlandes et de bandelettes qui pendaient de chaque côté de leurs cornes. Quand les victimes étaient destinées pour les dieux supérieurs ou

célestes, ces bandelettes étaient toujours blanches; mais quand elles devaient être immolées dans les funérailles aux manes et aux dieux infernaux, ces rubans devaient être bleus. Virgile dit qu'on mettait de ces sortes de bandelettes jusque sur les autels où les victimes devaient être sacrifiées; il en parle au sujet des funérailles de Polydore, fils de Priam, qui avait été tué par Polymnestor.

...Stabant manibus aræ cœruleis mœstæ vittis.

Parmi les ornements de tête, le *flammeum* ne peut être oublié. C'était un voile nuptial, de couleur blanche, dont l'épouse était couverte lors de ses noces, en signe de pudeur ou de suggestion.

La *barbe* était aussi un ornement selon la coutume des Romains ou des Gaulois. — La barbe, qui est tout le poil qui croit au-dessus des lèvres, aux joues et au menton est l'ornement de l'homme et la marque de sa virilité. C'est pourquoi Diogène, ayant aperçu un homme qui s'était fait raser, lui parla ainsi : Est-ce que vous voulez reprendre la nature de vous avoir fait plutôt homme que femme? — Sardanapale le fit pourtant, comme le raconte Ctésias; car, s'étant fardé après s'être fait raser, il alla se cacher parmi ses femmes et ses concubines, revêtu de leurs habits. Saint Jérôme dit que la barbe et la chevelure sont une marque de virilité, et quand on les coupe, il ne reste à l'homme qu'une fort laide nudité.

Clément Alexandrin n'est pas moins expressif, car

il dit que c'est une espèce de crime que de raser la barbe qui fait notre beauté naturelle; et ne doit-on pas avoir honte de jeter ce poil que Dieu à si fort estimé, quand il a ordonné qu'il paraîtrait au menton de l'homme avec la prudence, c'est-à-dire, à l'âge où il commencerait d'être capable de la circonspection. C'est sans doute ce qui fit dire à Adrien Junius : Qu'il n'est pas de l'homme grave de se faire raser, parce que c'est une chose servile, ridicule, propre aux émotions et à la mollesse, une marque d'ignominie, de calamité, de crime et de laideur, coupable même d'ingratitude et d'impiété contre la nature et contre Dieu. — Ovide s'est expliqué par de très-belles comparaisons qu'il fait faire au Cyclope Polyphème, parlant à la nymphe Galatée, de laquelle il était amoureux, mais qui rejetait ses amours, parce qu'il avait tout le corps hérissé d'un poil épais et fort rude : Ne me croyez pas difforme pour cela, lui disait-il ; un arbre est laid sans feuillage, un cheval n'est pas beau sans crinière; la plume couvre les oiseaux; la laine fait la beauté de la brebis, aussi la barbe et le poil qui croissent sur le corps, sont l'ornement de l'homme.

De là vient que les païens ont représenté leurs dieux et leurs héros avec une grande barbe, pour les rendre plus vénérables.

Les poëtes et les peintres en donnèrent une à Jupiter digne de la majesté de ce dieu, avec laquelle il faisait trembler les voûtes du ciel toutes les fois

qu'il venait à la secouer. Saturne, qui était son père et le premier des dieux, la portait aussi fort longue, puisqu'on le représentait, dit Albricus, comme un vieillard ayant la tête chauve. — Hercule est toujours représenté avec une épaisse et grande barbe, et Thésée, qui fut son disciple, ne voulut jamais, à son imitation, faire couper la sienne; leurs statues, pour être fidèles, doivent les représenter ainsi. Il est vrai que les Romains représentèrent quelques autres de leurs dieux, comme Bacchus, Mercure et Apollon, sans barbe, mais les autres peuples les ont dépeint barbus. Les Indiens, d'après Diodore, mettaient la barbe au premier, selon la coutume de leur pays. — Les Hiéropolitains, selon Fulgence, adoraient la statue du second, qui est le même que le soleil avec la barbe. — Les Syriens avaient aussi la statue d'Apollon avec toute sa barbe, ainsi que le témoigne Lucien. Le même auteur appelle aussi Mercure, l'interprète des dieux et le dieu de l'éloquence, barbu des lèvres et du menton. Ils ne pouvaient pas les représenter autrement, puisque tous les peuples Orientaux portaient la barbe.

Les Hébreux regardaient comme une chose honteuse d'être privés de la barbe. Dieu leur avait fait un commandement exprès : Vous ne raserez point votre barbe, leur dit-il dans le *Lévitique*, ce qu'il trouva à propos de faire pour les détourner de la pratique superstitieuse que les Gentils observèrent en l'honneur de leurs dieux, auxquels ils consa-

craient le premier poil de leur barbe. — Moïse leur dit aussi : Qu'ils ne devaient jamais raser ni leur tête, ni leur barbe, ce qui fut ordonné pour les empêcher d'imiter les prêtres des idoles des Babyloniens, qui, comme nous l'apprenons du prophète Baruch, restaient assis dans leurs temples avec la tête et la barbe rasées. Aaron était représenté avec une forte barbe, beaucoup plus grande que celle de son frère Moïse. — David, le plus puissant de leurs rois, la portait fort longue.

Si des Hébreux je passe aux Grecs, ils se firent toujours honneur de leur barbe. — Nous apprenons d'Homère et de Julien César, que Priam, Agamemnon, Ménélas, Nestor, Ulysse, Hector, Achille et les autres héros, se rendaient vénérables par leur longue barbe. Ce peuple faisait tant de cas de la barbe et l'avait en si grande vénération, qu'il jurait et intercédait par elle, comme par une chose sacrée et divine, dont nous trouvons de si beaux exemples dans Homère et dans Euripide.

Quant aux Romains, il est incontestable que Romulus qui les fonda pour le civil, et Numa, pour la religion, étaient vénérables par leur barbe; ce qu'imitèrent les rois leurs successeurs et tous les anciens Romains. Les hommes graves, qui surpassaient les autres en esprit et en érudition, ont toujours regardé leur barbe comme la sœur de la philosophie, et comme un témoin de leur science. Tout le monde sait, en effet, que les philosophes

anciens laissaient croître leur barbe, la portaient même fort longue, sans jamais la couper ni la faire raser. — Outre les philosophes, les médecins se piquèrent aussi de porter la barbe longue, pour imiter Esculape. En effet, Albricus dépeint Esculape, qu'il dit être fils d'Apollon, dieu de la médecine et des médecins, comme un homme habillé en médecin, ayant une longue barbe, qu'il prend de sa main droite. Denys, le tyran de Syracuse, arracha à Épidaure la barbe d'une des statues d'Esculape, à laquelle on l'avait faite d'or massif, disant par raillerie, pour colorer son impiété, son sacrilége et sa cupidité, que son père Apollon, qui était plus âgé que lui, n'en avait point.

Tite-Live semble dire que les Juifs, les Grecs et plusieurs autres nations laissaient croître leur barbe et leurs cheveux en temps de joie ou de paix, et que lorsqu'ils étaient en guerre, dans la tristesse ou le deuil, ils se rasaient. Cet historien peut avoir écrit cette particularité par rapport à la coutume qui s'observait de son temps; mais on ne peut guère être fondé. Suétone dit que lorsque Jules César apprit la défaite de Q. Titurius Sabinus, il ne voulut point raser ses cheveux ni sa barbe. Auguste en fit autant lors de la déroute de Quintillus Varus, qui avait laissé tailler en pièces plusieurs légions romaines, sur les bords du Rhin. Caligula conserva sa barbe et sa chevelure après la mort de sa sœur Drusille, et il est dit que les Romains, pour mieux témoigner

leur douleur de la mort de Germanicus, se laissèrent croître leurs cheveux et leur barbe, ce que fit encore Tibère lors de la mort de Drusus.

Quoique d'autres nations eussent consenti à se faire raser dans la joie, Pline dit que les Romains ne le firent que fort tard, et Varron nous apprend que les premiers barbiers vinrent de la Sicile en Italie, et conséquemment à Rome, l'an de sa fondation CCCCLIV (c'est-à-dire 300 ans avant l'ère chrétienne), et qu'un nommé P. Ticinus Ménas les y amena, mais qu'avant ce temps ils avaient toujours porté leur barbe longue. — Sisenna dit aussi la même chose, dans Nonius, que le peuple Romain portait la barbe longue. Mais depuis, les jeunes gens commencèrent à se faire raser dès l'âge de vingt ou vingt-un ans, comme nous l'apprenons de Macrobe.

C'est ainsi que le firent Néron et Caligula, selon Suétone, quoique d'après Dion, Auguste ne le fit qu'à vingt-cinq ans, et que Scipion l'eût fait à l'âge de quarante ans.

Lorsque les jeunes gens se faisaient raser pour la première fois, c'était un jour de fête et de réjouissance pour eux. Ils avaient grand soin de renfermer ce premier poil de leur barbe dans une boîte d'or ou d'argent, pour en faire présent à quelques divinités. — Les uns le consacrait à Apollon et faisaient tout exprès le voyage de Delphes; les autres à Esculape. Suétone rapporte que Néron fit mettre son premier poil dans une boîte d'or garnie de perles pré-

cieuses et qu'il le fit porter dans le Capitole pour être consacré à Jupiter.

Depuis ce temps-là, nous voyons sur les médailles et les statues anciennes des Romains, les hommes sans barbe, au lieu que les anciens la portaient au contraire fort longue. Mais nous apprenons d'Alexandre Napolitain, qu'après quarante ans, il n'était plus permis aux jeunes gens de se faire raser ni couper les cheveux.

Les Celtes ou Gaulois laissaient aussi croître leur barbe et leur chevelure. Ces peuples étaient issus, la plus grande partie, des Spartiates ou Lacédémoniens, qui étaient les plus puissants d'entre les Grecs, et qui avaient fait une loi, ainsi que le dit Hérodote, de laisser toujours croître leurs cheveux et leur barbe, ce qui est confirmé par Philostrate, dans la vie d'Apollonius : c'est pourquoi les Celtes ou anciens Gaulois, qui descendaient d'eux, avaient gardé la même coutume; ce qui a fait appeler le pays des peuples à longue chevelure, *Gallia comata*.

CHAPITRE XII

Estime que l'on fait de ceux qui ont réussi dans l'art statuaire.

Comme pour exceller dans l'art statuaire il faut avoir de grandes qualités, il ne faut pas être surpris si les savants ont tant estimé ceux qui ont réussi dans ce bel art. Ces qualités, selon mon idée, sont en général de deux sortes : les naturelles et les acquises.

Quant aux naturelles, il faut être doué de cette grande facilité de bien exécuter et inventer. Un auteur dit que si nous voulons en croire les astrologues judiciaires, il faut être né sous l'aspect heureux d'une constellation favorable, qui donne un esprit subtil et pénétrant, fin et délié, une imagination vive, forte, constante, un jugement sain, décisif et solide, une mémoire claire, nette, fidèle, un tempérament doux, posé, mélancolique, un enthousiasme, un génie, un goût, une pente, une inclination particulière, et avec cela un corps bien disposé, une complexion robuste, des yeux bien organisés, des mains adroites et propres à cette profession, en un mot, une grande

facilité à bien inventer et à bien exécuter. Cependant, il est très-rare de trouver toutes ces qualités, tous ces talents, toutes ces dispositions dans un sujet. — Quoique la nature nous ait tous produits et également composés de deux pièces substantielles qui sont l'âme et le corps, et qu'elle nous ait fait participer aux facultés de l'une et l'autre, elle a néanmoins établi une grande différence dans la facilité de nos actions ; ce qu'on peut attribuer, ce me semble, à la disposition des organes; de même qu'une étoile n'a pas la disposition à jeter autant d'éclat qu'une autre, de même il en est ainsi de l'âme qui brille plus ou moins, suivant les obstacles qu'elle reçoit des organes du corps; ce qui fait qu'il y a des hommes plus parfaits et plus accomplis les uns que les autres; que l'un brille plus que l'autre, que l'un a plus de génie et de facilité pour les choses que l'autre. Or, quand un statuaire a reçu de la nature tous ces dons et avantages, et qu'il joint aux qualités naturelles celles acquises, il doit être estimé.

Toutes les dispositions que lui donne la nature ne suffiraient pas pour le faire réussir dans son art, s'il n'en avait acquis d'autres par l'étude; car il faut encore qu'il s'étudie à bien pénétrer tous les secrets de l'art, et qu'il applique les préceptes des plus excellents maîtres à un travail continuel, parce que de tous les ouvrages de la main, il n'y en a point qui demande plus d'application, plus de patience, plus de temps que la sculpture, ni qui ait besoin de plus

d'exactitude, de plus de correction, de plus de justesse, de plus d'exercice, ni d'une plus grande expérience; aussi, est-ce ainsi que se sont formés les Dédale, les Phidias, les Praxitèle, les Lysippe, et tant d'autres habiles statuaires et leurs élèves, dont j'ai déjà parlé dans le cours de cet ouvrage.

Enfin, j'ose ajouter aux qualités naturelles et acquises, les surnaturelles ; je veux dire les dons de sagesse, de science et d'intelligence. — Quand je dis sagesse, je ne prétends point parler de cette sagesse philosophique, qui étend généralement son empire sur toutes sortes d'arts, de conditions et de personnes, qui, selon Platon, ne s'acquiert pas par la profession des arts; mais plutôt de cette sagesse conditionnelle que ce même philosophe dit, dans son *Tages*, se rencontrer dans chaque art en particulier. Tous les habiles et excellents statuaires de l'antiquité, dont nous admirons encore aujourd'hui les beaux ouvrages, ont eu cette sagesse par laquelle ils ont connu les causes et la nature des chefs-d'œuvres qu'ils ont faits, à la différence de plusieurs autres artistes qui ne peuvent donner aucune raison convenable des ouvrages qui sortent de leurs mains.

A la vérité, l'honneur que les statuaires anciens ont eu de travailler pour les plus grands princes de la terre, comme Lysippe, pour le grand Alexandre, et Zénodore, pour Néron, les a fait efforcer de répondre dignement au choix qu'on avait fait d'eux; aussi, ne négligèrent-ils rien pour épuiser tout leur art. On

peut dire de tout ces statuaires anciens et modernes, que si la nature a fait pour ainsi dire des miracles en eux, par les rares talents qu'elle leur a donnés, ils ont fait à leur tour, par l'étude et la perfection de leurs ouvrages, des miracles dans la nature.

De là vient aussi que tous les habiles statuaires sont dignes d'estime et ont été de tous temps appréciés des grands princes et des savants. Quelle gloire pour Lysippe, qu'Alexandre le Grand défendît à tout autre qu'à lui de faire sa statue! Quel honneur à Zénodore, que Néron le préférât, pour faire son colosse, à tous les statuaires de la Grèce et de l'Italie! le faisant venir de l'Auvergne à Rome pour lui ériger un monument si magnifique! Outre ces honneurs, cette gloire, les qualités naturelles et acquises de ces excellents maîtres leur ont procuré les richesses, les acclamations des peuples, les bonnes grâces des souverains, en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter de priviléges et de prérogatives dans le monde, jusqu'aux titres de noblesse. — Aristote n'a point fait difficulté de les appeler les princes de l'art, ce qu'on pourrait dire véritablement à la lettre, des empereurs Néron et Adrien, qui se firent honneur de l'apprendre, et de quelques autres têtes couronnées, qui ont exercé pour leur plaisir cette belle profession. — Aussi, par un édit public, les esclaves étaient exclus pour toujours de la peinture et de la sculpture; ce qui a fait remarquer à Pline qu'on ne trouvait point de tableau en relief, ni d'autres pièces faites au ciseau ou au burin, qui

ne sortissent d'une main servile. La statuaire est donc un art très-estimé ; la sculpture un métier très-honorable.

CHAPITRE XIII

Mérite de ceux auxquels il a été érigé des statues antiques.

Puisque les lois avaient imposé des peines pour la punition des vices, la même justice qui les avait établies aurait laissé son ouvrage imparfait, si elle n'avait donné des caractères d'honneur à ceux qui les avaient mérités ; car la faiblesse des hommes est telle, que sans l'espérance de quelque récompense, on ne cultive pas suffisamment la vertu ; moins encore s'anime-t-on à ces grandes actions de valeur, qui font souvent risquer la vie. Or, l'industrie des hommes n'a rien trouvé de plus propre à ce dessein que les statues de marbre ou d'airain et autres métaux, à la solidité desquels on pouvait confier les personnes et les actions dont on voulait informer la postérité.

Chez les Grecs, les Romains et quelques autres nations, il n'y avait pas un plus grand honneur à espérer que celui d'avoir une statue ; car, comme ces peuples étaient extrêmement jaloux de leur réputa-

tion, ils ne trouvèrent pas d'autres moyens de rendre immortel, que cette récompense du mérite. Comme l'a très-bien dit l'orateur romain, cet honneur ne s'accordait pas sur une simple espérance du bien à faire, mais seulement en reconnaissance des services rendus. — Pline tient aussi le même langage : « On n'érigeait pas, dit-il, des statues à tous les particuliers ; il fallait un illustre sujet pour recevoir cet honneur, et ceux-là seuls y pouvaient prétendre, qui avaient mérité l'immortalité par quelque service considérable pour leur état. » — Ces grands personnages qui ont été les plus prudents d'entre tous les législateurs, proposèrent ces récompenses, qui consacraient à la postérité la mémoire de leurs héros. — Ennodius, illustre provençal, originaire de la ville d'Arles, dit que par l'honneur des statues, les hommes même ensevelis, ne ressentent pas la mort ; que par ce louable artifice l'image des mortels passe à l'éternité, et que l'industrie triomphe de la loi indispensable de la nature. Aussi, était-ce un commencement l'honneur qu'on rendait aux dieux, aux héros et aux augustes, parce qu'ils étaient les seuls dont le mérite était connu. — Nous lisons cependant dans l'histoire qu'il fut lâchement prodigué et communiqué dans la suite à de vils personnages, à des hommes infâmes, en un mot, à des gens de néant, ce qu'on regarda pourtant enfin comme un grand abus auquel les empereurs tâchèrent de remédier. — Avant d'entrer dans le détail et de donner plus

d'éclaircissements, je crois qu'il est bon d'examiner deux choses : la première, de combien de sortes de statues il y avait pour récompenser le mérite de cet honneur; et la seconde, à qui appartenait le droit de juger de ce mérite et de lui décerner cette glorieuse récompense.

Tout le monde sait que par le mot de statue, on entend les figures humaines ou hiéroglyphiques des faux dieux, des héros et des hommes illustres, que l'on a dressées dans l'antiquité, ou pour leur rendre quelque vénération, ou pour honorer leur mémoire. — On comptait quatre sortes de statues : les *colossales*, les *curules*, les *équestres* et celles *en pied*. — Les *colossales*, étaient d'une grandeur extraordinaire; elles avaient trois fois la grandeur d'un homme, et il ne s'en faisait que pour les dieux, comme le Jupiter Olympien d'Élide en Grèce, qui était un ouvrage du célèbre Phidias; la Minerve d'Athènes, faite d'ivoire et d'or, haute de trente-six coudées est sortie de la même main; le Jupiter du Capitole, que Carrilius fit faire avec les corselets et les casques des Samnites qu'il avait vaincus; le colosse d'Apollon, de quarante coudées de haut, érigé dans la ville de Tarente, fait par le fameux Lysippe; tel était encore un autre colosse d'Apollon, placé dans le Capitole et qui fut transporté d'Apollonie, ville du Pont, par Luculle, lequel avait trente coudées de haut; tel fut aussi le Jupiter du Champ de Mars, dédié par Claude César, et appelé Pom-

péian, à cause au voisinage du théâtre de Pompée. Pline compare ces statues à des tours; encore excédait-on souvent cette hauteur, comme le colosse du soleil que Charès éleva sur le port de Rhodes, haut de soixante-dix coudées, ou selon Festus, de cent cinq pieds, et celui de Mercure, que dressa Zénodore en Auvergne qui, selon Pline, avait quatre cents pieds de hauteur. — Les héros, en qualité de demi-dieux devaient avoir seulement deux hauteurs d'un homme; mais dès qu'on flatta les empereurs du titre de divins ou de dieux, ils prétendirent d'avoir droit à se faire élever des statues colossales. Néron fut le premier qui voulut en avoir, et Zénodore qui avait fait le Mercure d'Auvergne, fut appelé à Rome par son ordre, pour lui en élever une de cent dix pieds de hauteur, laquelle, à cause de sa mort, survenue presque en même temps, fut pourtant consacrée au soleil; mais Commode en fit enlever la tête pour y mettre la sienne à la place de celle de Néron. Adrien et Alexandre Sévère eurent aussi dans Rome des statues colossales.

Les statues appelées *curules* étaient posées sur des chars à deux ou quatre chevaux. Je trouve que chez les Grecs, il y en eut de cette espèce qui furent érigées aux dieux. J'ai déjà dit que Lysippe avait fait à Rhodes une grande statue du soleil sur un char à quatre chevaux, qui parut si merveilleuse qu'elle mérita les adorations de ses citoyens; mais chez les Romains on les décernait à ceux qui avaient étendu

les bornes de l'empire. Auguste honora de semblables statues la plupart de ses généraux, et l'on voit aussi de lui et de ses successeurs de semblables figures sur les médailles, où les chars sont tirés par des éléphants. — Cela avait été emprunté des Grecs, qui rendaient ces sortes d'honneurs à leurs athlètes victorieux.

Quant aux statues *équestres*, elles furent aussi très-communes en Grèce ; nous apprenons de Velléius Patercule, qu'Alexandre le Grand en fit ériger de semblables à vingt-six cavaliers qui avaient été tués dans un combat au passage du Granique, dont le fameux Lysippe fut l'artiste. — Elles furent aussi très-célèbres chez les Romains, et Pline ne doute point que l'usage ne leur fût venu de la Grèce. — Il était pourtant très-ancien à Rome, de l'aveu même de cet historien, qui cite les deux exemples de Clélie et d'Horace, qui méritèrent ce grand honneur par leur courage et par leur valeur. — On ne peut pas douter qu'il n'ait été accordé à Auguste, puisque nous avons une de ses médailles qui porte au revers cette statue équestre que le sénat lui décerna avec ces mots : CÆSAR DIVI FILIVS. — On en dressa plusieurs de ce genre à Vitellius, et Suétone raconte parmi les événements prodigieux de sa vie, que les jambes des chevaux s'étant brisées subitement, on vit au même moment ces statues se renverser. Mais si celles-ci ne subsistent plus, on admire encore celle de l'empereur Marc-Aurèle sur la place du Capitole.

Enfin, pour ce qui est des statues *en pied*, il y en avait plus chez les Romains et chez les Grecs, que de toutes les autres ensemble; aussi est-ce l'état de l'homme le plus naturel, celui qui marque mieux l'air et la taille, celui qui convient le mieux aux personnes bien faites et majestueuses. Leur hauteur n'était pourtant que de six pieds ou environ, car si elles en avaient eu huit ou neuf, on les regardait comme gigantesques. — Suivant l'appréciation des Romains, la juste taille devait être d'environ six pieds, ce que Plaute appelle taille *Commode.* — Sidonius Apollinaire s'est ainsi exprimé dans son épître à Agricola, où il lui fait le portrait de Théodoric, roi des Goths : « Si vous voulez, lui dit-il, que je vous parle de sa beauté, son corps est parfait, plus petit que les plus grands, mais plus grand et plus éminent que les médiocres; sa taille est juste. » — Voilà quelles étaient les statues que l'on érigeait chez les anciens en l'honneur de ceux qui s'étaient distingués par leur mérite.

Le droit de juger du mérite qu'il fallait avoir pour être honoré d'une statue a toujours appartenu à ceux qui commandaient les états, et c'est une chose très-constante dans l'antiquité; aussi les Grecs ne manquaient jamais d'insérer ces deux mots dans leurs inscriptions : *Le peuple et le sénat*, pour marquer que c'était d'eux que dépendait absolument le droit de décerner cette glorieuse récompense. A la vérité, nous ne trouvons pas que les anciens rois de Rome

en aient joui, d'autant mieux que Plutarque a remarqué dans la vie de Numa, que les Romains avaient été 170 ans sans avoir ni peintures ni statues. — Mais depuis la suppression des rois, il est incontestable qu'à l'imitation des Grecs, la même chose fut pratiquée à Rome par le sénat et par le peuple, et ce seul témoignage de Cicéron est plus que suffisant pour nous en convaincre : « Nos ancêtres, dit-il, ont décerné des statues à plusieurs. »

Ce fut donc aussi au Sénat et au peuple Romain à jouir de cette prérogative, et ce droit est ainsi marqué dans Pline, qui rapporte que sous le Consulat de M. Émile et de C. Popilius, pour la seconde fois, les censeurs P. Cornélius Scipion et M. Popilius firent ôter toutes les statues qu'on avait érigées sur la place publique à ceux qui avaient exercé la magistrature, excepté celles qui y avaient été décernées par ordre du Sénat et du peuple.

Les *Décurions* qui, dans les villes municipales de l'empire, représentaient la majesté du Sénat romain, prétendirent aussi que ce droit leur était dû; et comme on mettait à Rome, dans les inscriptions, ces quatre lettres : S. P. Q. R. qui voulaient dire : le Sénat et le peuple Romain, *Senatus populusque romanus,* de même, ils avaient soin de faire graver la permission qu'ils donnaient, par ces deux lettres D. D., qui signifient : *decreto decuriorum*, par le décret des décurions. — Nous les trouvons ainsi marquées dans l'inscription de l'autel qui fut consacré à Vulcain dans

la ville de Narbonne : ARAM. VULCANO, etc. — EX. D. D., etc.

Mais, quand les *sextum-virs augustaux* y furent institués pour le service du temple d'Auguste, ils s'attribuèrent aussi le même droit, et il nous reste plusieurs piédestaux sur lesquels on avait élevé des statues, dont font mention leurs inscriptions, où on lit :

L. D. D. IIIIII-VIROR.
Id est locus datus decreto sextum virorum.
Vel DEC. IIIIII-VIR-AVGVSTAL,

C'est-à-dire :

Par décret des sextum-virs Augustaux.

Dans la suite, le Sénat prétendit avoir seul à Rome ce privilége, indépendamment du peuple, ce qu'on peut juger par un passage d'Apulée, où il dit que tous ceux qui étaient dans cette cour très-sainte, décernèrent très-volontiers une place pour la statue. — Quoi qu'il en soit, la souveraine puissance étant dévolue aux empereurs par la ruine de la république, ils troublèrent le Sénat et le peuple dans une si juste et si ancienne possession, et s'attribuèrent cette prérogative. — Il est vrai que Jules César et Auguste n'en voulurent point jouir; mais Suétone assure que Caligula fut le premier qui se réserva cette autorité, défendant expressément d'en ériger à qui que ce fût, sans l'avoir consulté, et sans son décret. — Son successeur, Claude, voulut faire suivre l'ordonnance de Tibère, qui défendait à qui que ce fût d'en faire éri-

ger aucune sans l'ordre du Sénat ; mais néanmoins, Dion assure qu'il donna une permission expresse à toutes les personnes qui embelliraient la ville de Rome, d'y avoir des statues et celles de leurs parents, sans être obligées d'obtenir aucun autre décret du Sénat. — Dans la suite, ce fut le droit seul des empereurs, et le Sénat ne conserva plus que l'ombre de ce privilége ; aussi Alexandre Sévère en fit ériger selon son bon plaisir, sans trouble et sans opposition. Corneille Tacite parle des conquêtes que Julius Agricola avait faites en Angleterre, et dit que Domitien ordonna qu'on lui décernât en plein Sénat les ornements triomphaux, l'honneur d'une statue magnifique, et tout ce qu'on avait coutume de donner pour le triomphe, ce qu'il accompagna d'un discours très-honorable. — Pline le Jeune, parlant aussi de Vestricius Spurinna, général d'armée d'Othon, qui avait forcé le roi Bructérus à se retirer dans ses États, raconte que le Sénat, par l'autorité de l'empereur, lui avait décerné une statue triomphale. — Par les constitutions que firent ces maîtres du monde, ils défendirent à tous les officiers de justice de souffrir que l'on érigeât aucune statue sans leur permission expresse, à peine de restituer le quadruple des émoluments de leurs charges, et d'être même notés d'infamie, ce qui ne doit pourtant s'entendre que de la ville de Rome.

Mais de quelque autorité que vînt cette érection, elle supposait toujours le mérite. En effet, le mérite

a toujours été le plus puissant motif qui a porté ceux qui en avaient le pouvoir à accorder l'honneur de la statue. C'est pourquoi les dieux immortels furent les premiers auxquels les hommes religieux consacrèrent des statues, et ils crurent cet honneur si excellent, qu'ils ne trouvèrent qu'eux dès le commencement, qui fussent dignes de le recevoir. Ainsi, ils donnèrent la statue à Jupiter, parce qu'il gouvernait le monde; à Hercule, parce qu'il avait défait les monstres et détruit les tyrans; à Cérès, parce qu'elle donnait les récoltes des blés, et si nous en croyons Pline, ce fut elle qui reçut à Rome l'honneur de la première statue d'airain; à Bacchus, parce qu'il donnait du vin; à Minerve, parce qu'elle donnait la mémoire et l'esprit; à Apollon, parce qu'il donnait l'éloquence; à Esculape, parce qu'il donnait la santé, et ainsi aux autres divinités (1), dont le culte se répandit par la

---

(1) Les Grecs et les Romains adorèrent douze dieux et un nombre infini de demi-dieux; un de ces douze, le grand Jupiter, était l'objet tout particulier de leur vénération; les autres ne s'offraient en réalité à leur esprit que comme principes du premier. Quand ils rendaient hommage à Cérès, ils remerciaient censément Jupiter d'avoir fait germer pour eux les premiers épis; leurs fêtes à Bacchus étaient encore évidemment des fêtes en l'honneur de Jupiter qui leur avait donné la vigne; dans l'amour ils reconnaissaient ce principe générateur qui embrase tout le monde entier; Neptune était leur Jupiter roi de l'Océan; Pluton, leur roi des enfers; Saturne, représentait le temps; Cybèle, son épouse, la terre; Janus, le passé, le présent, l'avenir, la guerre, la paix, etc.; Junon, sœur et épouse de Jupiter, représentait la dignité et la majesté de la femme; Vénus était la beauté; Vesta, le feu sacré de la nature; Phœbus-Apollon, le soleil, la poésie, la musique, les beaux-arts; Diane-Phœbé, la lune, la pudeur, la chasse; Mars, la guerre brutale; Minerve-Pallas-Bellone, la sagesse, l'intelligence, le courage civil, les combats chevale-

multiplicité des idoles. On faisait encore à ces dieux des vœux de leur dédier des statues.

En effet, Hérodote raconte que Ladice fit un vœu à Vénus, qui était honorée à Cyrènes, d'envoyer sa

---

resques; Hercule, la force musculaire; Vulcain, la transformation en œuvres d'arts de tous les métaux extraits de la terre, par le feu de la forge et la puissance du marteau; Mercure, messager des dieux, le commerce, l'éloquence, la ruse, la fourberie, la diplomatie; Thémis, la justice; Plutus, la richesse cupide et avare; la Fortune, le hasard, le caprice, la chance bonne ou mauvaise; Esculape, la médecine; Eole, les vents et les tempêtes; Zéphir, la brise fraiche et embaumée qui verse dans les cœurs des parfums vivifiants; Flore, les fleurs; Pomone, les fruits. Pan, la protection champêtre des bergers et des troupeaux; Silène, l'obésité et le sans-souci de la sottise; Momus, Comus, le plaisir, les festins, l'orgie et les bons mots, sans compter les mauvais; Therme, la limite sacrée de la propriété rurale, et Protée, l'habileté astucieuse à prendre subitement toutes les formes et tous les aspects; puis, venaient ensuite les neuf Muses; les trois Grâces; les trois Parques; les trois Juges des enfers; les trois Furies; l'Aurore, dont les doigts de roses entr'ouvraient les portes du matin; Lucifer, l'étoile du soir; le vieux Caron, qui, dans sa barque, transportait les âmes des morts; Cerbère, le chien à trois têtes, qui gardait l'entrée du Tartare; enfin une multitude innombrable de Nymphes, de Tritons, de Nayades, d'Océanides, de Satyres aux pieds de bouc, de Faunes, de Dryades, d'Hamadryades, etc.

Toute cette mythologie fantastique commençait par Jupiter radieux, au haut du ciel sur son trône d'ivoire et d'or, et finissait par la Mort, horrible squelette qui tenait dans ses mains un sablier et une faux.

En Égypte, Dieu, c'était le bœuf Apis ou un ibis, un crocodile, des oignons, de l'ail ; chez les Hébreux, c'était un veau d'or, au pied duquel on brûlait nuit et jour les parfums les plus suaves; dans l'Inde, c'était un éléphant blanc entouré de cent prêtres, promenant sa lourde masse sur des tapis de soie et de pourpre; au Japon, un gros singe vert, rouge et bleu ; en Chine, c'était un dragon fantastique, couvert de larges écailles, et lançant par la gueule, les yeux et les narrines des torrents de flammes et de fumée; au Thibet, une chèvre d'une blancheur éblouissante, allaitant ses petits ; dans les Gaules, c'était une monstrueuse idole de pierre, dressée au milieu des forêts les plus sombres et les plus silencieuses, et à laquelle les druides, couverts de draperies blanches, couronnés de feuilles de chêne et armés de couteaux sanglants,

statue dans son temple, si elle venait à jouir ce jour-là des embrassements de son époux Amasis, roi d'Égypte, en étant empêchée par un maléfice, lequel vœu eut son exécution. — Alexandre Napolitain assure encore que c'était l'usage des anciens de vouer ces statues aux dieux, dans la vue de les apaiser, et de pouvoir, par là, expier leurs crimes. — Plutarque raconte que les Athéniens élevèrent aussi par vœux, plusieurs statues à Mercure. — Les héros participèrent aussi au même honneur, parce qu'ils furent regardés comme des demi-dieux, et de ceux-ci, il passait insensiblement au reste des hommes.

Mais si on chercha le mérite des dieux pour les honorer de la statue, on l'exigea bien plus des hommes, et il fallut qu'ils eussent rendu de grands services à la république, pour être jugés

---

offraient des sacrifices humains, tandis que les prêtresses de ce même Dieu, Welléda en tête, lui présentaient le gui sacré, fraîchement tombé sous leur serpe d'or; ils adoraient aussi le soleil sous le nom de Mithra et Mercure inventeur des arts; dans les temples de Memphis, de l'Assyrie, de la Numidie, de l'Abyssinie, de l'Éthiopie, de Solo, de Ninive, de Java, de Babylone, de Tambouctou, de Nangazaki et des Deux-Amériques, c'étaient aussi des idoles gigantesques en pierre, représentant des sphynx, des taureaux, des chevaux ailés, de lions, des reptiles affreux ou des hommes monstres. — Néanmoins, en Perse, au Pérou, au Mexique, chez les Mèdes, les Incas et les Guèbres, c'était le soleil qui était dieu. Il était représenté dans des temples splendides par un soleil factice, composé de matières précieuses.

Cette multitude de dieux nommés Osiris, Theutatès, Brahma, Vishnou, Osmud, Siva, Boudha, Manou, Lama, Fô, Thien, Jupiter, Mammon, Allah, Jehova, etc., ne se rapportaient qu'au seul Dieu qui existe, et représenté sous différentes formes, en terre, en bois, en pierre, en marbre, en cuivre, en étain, en plomb, en fer, en argent, en or et en ivoire et même en pierres précieuses.

dignes que leur effigie fût exposée aux yeux et à la vénération du public. — Ces hommes méritants étaient, non-seulement les princes, mais encore tous les autres hommes illustres, comme les philosophes, les orateurs, les hommes de lettres, les poëtes, les médecins remarquables, et aussi les athlètes, les devins, etc.

Tite-Live, décrivant la guerre que fit le consul Publicus Sulpicius, contre Philippe, roi de Macédoine, raconte qu'il renversa et brisa toutes les statues qui lui avaient été érigées. Il rapporte encore que le roi Antiochus en avait une élevée en son honneur dans le temple de Minerve Itonique. — Nous apprenons aussi d'une lettre de Pline le Jeune à l'empereur Trajan, qu'il avait fait transporter dans la ville municipale de Nicomédie les statues des princes qui étaient dispersées dans la campagne, auxquelles il avait ajouté celle de son père. — On mettait encore au même rang des princes, ceux qui avaient fondé des monarchies, ceux qui avaient bâti des villes, ceux qui gouvernaient les républiques, les conquérants et les grands capitaines qui avaient vaincu leurs ennemis, pris quelques villes, ou gagné quelques provinces. — Ainsi, les Athéniens érigèrent deux statues en l'honneur d'Harmodius et d'Aristogiton, qui les avaient délivrés de la dure tyrannie de Pisistrate, père d'Hipparque. — Une statue en bronze fut faite à Phocion, leur prince, après sa mort, pour reconnaître ses bienfaits, de même à Conon et à Era-

gore, leurs généraux, et placées près de celle de Jupiter Sauveur. Quoique Cylon eût affecté la tyrannie dans Athènes, il y fut pourtant honoré d'une statue d'airain, à cause de sa beauté qui charmait tout le monde. — Les Lacédémoniens en dressèrent une à Pausanias, leur général, qui fut un des plus grands hommes de l'ancienne Grèce, en récompense de ses exploits, qu'ils renversèrent pourtant dès qu'il refusa d'exercer la tyrannie. — Les Ioniens et les Samiens en érigèrent une autre à Alcibiade, dès qu'ils le virent à la tête d'une puissante armée qu'il venait de mettre sur pied contre ceux de Sparte ou Lacédémone; et quand il eut été défait par Lysandre, ils rendirent à celui-ci un semblable honneur dans la ville d'Élide, ce qui arriva aussi à Conon et à Timothée après que la fortune eut abandonné Sparte, pour se mettre du côté d'Athènes.

Des Grecs, l'usage d'ériger des statues aux princes, passa aux Romains, et quoique j'aie déjà dit avec Plutarque qu'ils étaient restés 170 ans après leur fondation sans ces sortes de monuments, on ne peut pas douter qu'ils n'en aient dressé dans la suite. Pline a écrit que Romulus avait la sienne, sans tunique, sur la place des Rostres; et dans un autre endroit, il avoue que les anciens rois, comme Tarquin et ses successeurs, s'en étaient fait élever et à la Sibylle. — Nous lisons dans Suétone que Jules César eut l'ambition de faire placer la sienne parmi celles des anciens rois de Rome. On voyait véritablement dans

le Capitole les statues des sept premiers rois qui avaient gouverné cette ville, que celle de Brutus faisait la huitième, et que ce fut près de celle-ci que fut placée celle de cet empereur. — Il en eut encore une autre, mais cuirassée, qui fut érigée sur la place publique, pendant le temps de sa dictature. — Auguste reçut l'honneur de la statue dans toutes les villes de l'empire Romain, et il nous resterait, sans doute, quelques-unes des belles statues d'argent qu'on lui avait dressées à Rome, s'il ne les eût pas fait fondre. — Tibère voulut qu'on lui demandât la permission de lui en ériger; mais ses successeurs eurent une bien plus grande ambition. Nous avons déjà dit que le célèbre Zénodore avait fait celle de Néron. Domitien n'en voulut avoir, dans le Capitole, qu'en or ou en argent. L'empereur Septime Sévère, qui en avait partout, en fit élever une en cuivre à son fils Géta, qui lui avait découvert la conspiration de Plautien; et Claude le Gothique se fit un si grand mérite de la victoire qu'il avait remportée sur les Allemands, que non-seulement le peuple lui donna le nom de divin, mais encore le Sénat lui fit ériger une statue d'or, qui fut placée près de celle de Jupiter. Eutrope prétend que ce fut à cause de la défaite des Goths, qui ravageaient la Macédoine; et il ne lui donne pourtant qu'un bouclier d'or.

Les conquérants et les grands capitaines jouirent aussi de l'honneur de la statue chez les Romains. — Ils en érigèrent une à Q. Mutius Scævola, auquel

on avait fait brûler la main droite, sans qu'il s'en plaignît, en présence de Porsenna, qu'il avait voulu tuer, et avait délivré Rome, que ce roi des anciens Étrusques tenait assiégée. Martius Trémulus, qui avait deux fois triomphé des Samnites et des Hernices, eut la sienne élevée sur la place publique, devant le temple de Castor. — Accius Navius l'eut devant la cour du sénat. — Claudius Marcellus, ayant vaincu les Gaulois près du Pô, et Annibal, près de Noles, et pris la ville de Syracuse, reçut du sénat l'honneur de la statue, dans le temple de Pallas, avec une inscription en récompense de sa valeur. — Le fameux capitaine Silvanus vit aussi ériger la sienne dans Rome; on trouvait même dans trois ou quatre endroits de cette ville, celle d'Annibal. Les citoyens de la ville de Chérone en érigèrent une en pierre à Lucullus, sur la place publique, près de celle de Bacchus. — Jules César fit redresser celles de L. Sylla et de Pompée, que le peuple avait renversées. — Je ne saurais me dispenser de placer encore parmi les statues des grands capitaines, celle de M. Valérius Corrinus, qui lui fut érigée avec un corbeau sur la tête, en mémoire de celui qui l'avait aidé à vaincre le gaulois superbe qui avait donné le défi à toute l'armée romaine.

Les simples officiers qui avaient rendu quelques services considérables à la république ne furent pas exclus de cet honneur. Tite-Live rapporte que Rome reconnut la valeur d'Horace, surnommé Coclès, par

la statue qui lui fut érigée dans le comice, pour avoir arrêté lui seul les Étrusques et les avoir repoussés du pont Sublicien, dont la chute le précipita dans le Tibre.

Les soldats eurent même le chemin ouvert pour y parvenir, et quels efforts ne leur fit pas faire le désir et l'espoir d'une si glorieuse récompense, que Pline appelle une ambition très-humaine? A combien de terribles périls ne se sont-ils pas exposés? Rien ne leur paraissait impossible; ils supportaient volontairement, comme les athlètes, toute leur vie des travaux pénibles; ils entreprenaient tout pour y parvenir et enduraient la faim, la soif, la nudité, les tempêtes, les horreurs des frimas, le fer, le feu, les blessures, et la mort même, qu'ils allaient courageusement affronter, ne leur était d'aucun obstacle; ce que Lucrèce a si bien exprimé dans ce vers :

Intereunt partim statuæ et nominis ergo.

Titus Cornucanus fut tué par Tensa, reine des Illyriens, à laquelle il avait parlé hardiment, et après sa mort, le sénat lui décerna l'honneur de la statue, pour avoir agi sans crainte et en soldat romain.

Les athlètes et tous ceux qui se signalaient dans les amphithéâtres et dans les cirques, par des actions de valeur et de force, eurent encore part à cet honneur; car après y avoir gagné trois couronnes, la statue ne leur était pas refusée, et il suffisait même d'en avoir gagné une dans les jeux olympiques. Comme nous l'apprenons de Pline, Antolicus en eut

une à Athènes, dans le Prytanée. — Astyle, de la ville de Crotone, l'eut pour avoir gagné trois victoires. — Archias en fut aussi honoré pour les avoir remportées de même aux jeux olympiques et pythiens, à laquelle on mit une belle inscription. Enfin, Polydamas, dont la force fut égale à celle d'Hercule, puisque sans armes il tua un lion dans les jeux olympiques, qu'il retint un taureau d'une grandeur extraordinaire et furieux dans sa course, et arrêta un chariot à quatre chevaux, poussés à toute bride, mérita avec justice l'honneur de voir ériger la sienne dans la ville d'Olympie.

Toutes les statues des hommes illustres étaient placées à Rome dans le Capitole, et elles y augmentèrent si fort dans la suite, que la place devenant trop étroite pour les contenir, Auguste fut obligé de les faire transporter et ranger dans le Champ de Mars; mais l'empereur Caligula les fit abattre, et on eut peine à les rétablir avec leurs titres, car, en érigeant ces statues, on avait eu soin d'inscrire sur leurs piédestaux, les titres et les éloges des hommes illustres qui avaient mérité cet honneur.

Les magistrats qui avaient bien su gouverner, rendu bonne justice, mis le bon ordre dans la police, embelli la ville d'édifices publics, fait paver les rues et les grands chemins, donné des spectacles, des jeux, des combats, et de semblables divertissements; les seigneurs qui faisaient bâtir des temples ou qui les ornaient; les officiers qui avaient trouvé le moyen

de diminuer les impôts, de régler les monnaies et qui avaient bien gouverné les finances, étaient aussi du nombre de ceux qui avaient mérité la statue, et on voyait, en effet, celles que le peuple Romain avait élevées à Marius Gratidianus, pour lui avoir fait connaître la différence des bonnes monnaies d'avec les contrefaites. — Celles de T. Flavius Sabinus, père de l'empereur Vespasien, qui lui avaient été érigées dans quelques villes de l'Asie, avec l'inscription d'excellent partisan. Il est vrai que plusieurs, comme Cicéron, Atticus, Popilius et autres, n'en avaient point voulu à Rome, pour ne pas être à charge à l'État, dans certaines circonstances.

Ceux qui cultivèrent avec gloire les sciences et les arts, furent de même reconnus dignes d'être honorés des statues chez les Grecs et les Romains. Aristonique en eut une en bronze, tenant sa lance d'une main et son luth de l'autre, preuve certaine qu'il avait su joindre la douceur des beaux arts au pénible exercice de la guerre, où il périt glorieusement aux pieds d'Alexandre le Grand, en voulant le secourir. — Aristote fit bâtir un autel dans le temple, à Platon, son maître, sur lequel il éleva et consacra sa statue, au pied de laquelle il mit en inscription, que c'était cet homme que tous les gens de bien devaient, avec justice, imiter et louer.

Les Athéniens qui firent tant d'honneur au philosophe Zénon, jusqu'à porter chez lui les clefs de leur ville, lui érigèrent une statue en bronze, qu'ils or-

nèrent d'une couronne d'or. — Le philosophe Épicure reçut aussi à Athènes, sa patrie, l'honneur de plusieurs statues, à cause de sa grande doctrine. — Mithridate en fit ériger une à la gloire de Platon, qui fut le bel ouvrage de Sylon. Le peuple d'Athènes en érigea une à Démosthène après sa mort, avec cette inscription bien glorieuse pour lui :

SI. PARES. INGENIO. VIRES. DEMOSTHENES. HABUISSET.
NUNQUAM. MACEDO. GRÆCIÆ. DOMINATUS. FUISSET.

Démétrius Phalérus, philosophe péripatéticien, qui florissait du temps d'Alexandre le Grand, et gouverna Athènes pendant dix ans, en qualité d'Archonte, avec pouvoir absolu, avait vu ériger en son honneur, dans cette ville, 360 statues d'airain, qui furent pourtant renversées dans un jour, où l'amour du peuple se convertit en haine contre lui. — Favorin le philosophe s'en vit aussi élever une dans la même ville, qui fut aussi renversée, dès qu'il eut encouru la haine d'Adrien. — Isocrate, fameux orateur d'Athènes, en mérita une à Olympie, par son éloquence. — Callisthène, célèbre historien, en eut aussi une qui sortit des mains d'Amphistrate.

Les Romains honorèrent encore le mérite des gens de lettres d'une semblable récompense; ils voulurent en ériger une, au coin du Comice, à Pythagore et à Alcibiade. — Accius Navius, savant augure, qui fut consulté au sujet de la guerre contre les Sabins, eut d'abord sa statue avec le voile sur la tête, érigée au même endroit où il avait interprété la volonté

des dieux, à l'avantage du peuple Romain. — Caton, qui mérita avec tant de justice le nom de Sage, par son savoir et par sa vertu, eut sa statue dans Rome, et on n'y lisait d'autre titre que le mot de censeur, parce qu'on l'avait reconnu plus utile à l'État dans cette fonction, en réformant les mœurs, qu'il ne l'avait été dans son consulat et dans les charges militaires où il avait mérité le triomphe. — Hermodorus, d'Ephèse, reçut le même honneur à Rome pour avoir traduit en latin les lois que les dix députés de cette ville apportèrent de la Grèce; Philon le Juif, pour la traduction de ses œuvres, et Josèphe, pour ses antiquités Judaïques. Suétone n'a pas oublié de dire, à la gloire de Verrius Flaccus, illustre grammairien de la ville de Préneste, qui fut précepteur des neveux d'Auguste, qu'on lui avait dédié une statue dans un coin d'une place publique de la même ville. — Pline remarque qu'un certain Gorgias, originaire de Lentini, ancienne ville de Sicile, qui avait beaucoup gagné en enseignant l'éloquence, ayant vécu 107 ans, se fit ériger vers la LXXVIIe olympiade, par une ambition jusqu'alors inconnue, une statue d'or massif, dans le temple de Delphes. — Antonin fit élever une statue au philosophe Junius Rusticus, mort dans son consulat, pour le récompenser de ses bons conseils auxquels il avait souvent adhéré. — L'empereur Numérien, qui aimait les belles-lettres, n'en dédaigna pas une, qui le faisait passer pour le plus éloquent de son siècle.

Les poëtes et les devins reçurent aussi le même honneur. Les Athéniens élevèrent à Bérose une magnifique statue avec la langue dorée, à cause de ses prédictions, qui se trouvèrent très-véritables. — Orphée, ancien poëte grec et devin, qui a fleuri avant Homère, en eut une dans la ville de Libethre, où il fut enseveli; Sabellicus dit qu'elle avait été faite en bois de cyprès et qu'elle sua en présence d'Alexandre le Grand, qui prit ce prodige pour un bon augure, se persuadant que les conquêtes qu'il allait faire, donneraient beaucoup d'exercice et de travail aux historiens et aux poëtes. — Ptolémée Philopator fit bâtir un temple et élever une statue à Homère, le plus grand de tous les poëtes. Scipion l'Africain ordonna qu'on mît la statue du poëte Ennius sur son tombeau, l'ayant eu pour compagnon de toutes ses expéditions. — Lampride dit aussi qu'Alexandre Sévère, qui appelait Virgile le Platon des poëtes, fit mettre sa statue avec celle de Cicéron, dans son second oratoire, et que les citoyens de Mantoue, d'où il était originaire, lui en firent ériger une au milieu de leur ville, mais plusieurs siècles après sa mort. Les citoyens d'Anazarbe, ville de Cilicie, firent faire une magnifique statue au poëte Oppien, leur compatriote, avec ce bel éloge à son piédestal :

OPPIANUS. SUM. SUAVILOQUENS. VATES. QUEM. CRUDELIS. ATQUE. INHUMANI. INVIDIA. FATI. ANTE. DIEM. ERIPUIT. QUOD. SI. LONGIUS. IN. LUCE. MORAS. DEDISSET. NULLUS. MIHI. PAR. GLORIA. MORTALIUM. IN. TERRIS. FORET.

Il fut trouvé à Rome, dans la maison de Pompo-

nius Létus, une belle inscription qui donne connaissance que les empereurs Arcadius et Honorius, sur la réquisition du sénat, firent ériger, sur la place Trajane, la statue du célèbre poëte Claude Claudien, quoique les vers qu'il a composés fussent plus que suffisants pour faire passer sa mémoire à la postérité. — Enfin, Sidonius Apollinaire dit que l'excellent poëte Sigarius, qui parvint à la charge éminente de consul romain, fut honoré d'une statue d'airain qu'on plaça à côté de celle du célèbre Claudien, dont je viens de parler.

Les médecins n'eurent pas moins part à cet honneur, que les philosophes, les orateurs et les poëtes, et il était juste que ceux qui ont enseigné l'art de combattre les maladies par des remèdes, et de prolonger ainsi la vie des hommes, eussent une pareille récompense. — Esculape, que les anciens ont regardé comme le dieu de la médecine, eut dans son temple, à Épidaure, une statue d'or et d'ivoire, qui fut faite par Thrasymède, fils d'Arignotus de l'île de Paros; elle était assise sur un trône de même matière, tenant d'une main un bâton noueux et appuyant l'autre sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds. — Hippocrate, qui a passé pour le prince de la médecine, parce qu'il avait rétabli cette science, qui avait été fort négligée depuis Esculape, les peuples, d'un consentement général, ordonnèrent qu'on lui rendît autant d'honneur qu'à Hercule, c'est-à-dire, de lui ériger des statues et de lui rendre les honneurs

divins, de même qu'on faisait à ce héros. — Le sénat de Rome en décerna à l'illustre Antonius Musa, médecin d'Auguste, en reconnaissance de ce qu'il avait guéri cet empereur d'une maladie très-dangereuse, et il la fit placer près de celle du dieu Esculape, comme un monument éternel de sa gloire.

Les Athéniens firent ériger une statue à Aristonicus, surnommé Caristius, parce qu'il était natif de Charyster, ville de l'île d'Eubée, et très-habile joueur de paume, et qui, par son adresse, avait gagné l'estime d'Alexandre le Grand, qui lui donna le droit de bourgeoisie. Un joueur de flûte qui charmait par la douce harmonie de son instrument, en eut une à Rome, à laquelle Julie, fille d'Auguste, qui l'aimait passionnément, présentait souvent des bouquets de fleurs. — Eunomius, natif de Locres, en eut une pour avoir excellé à pincer de la guitare. — Pline en parle aussi sous un autre nom, mais Volaterran, qui assure qu'on la voyait encore de son temps dans cette ville, raconte cette curieuse particularité : qu'elle tenait sa guitare sur laquelle reposait une cigale, parce qu'étant un jour à faire un essai de musique avec l'artiste Ariston, de la ville de Reggio, une corde de cet instrument se rompit, et ce petit insecte y vola et suppléa par son chant à l'accord et au ton. Ainsi, un comédien qui jouait parfaitement son rôle sur le théâtre, avait autant de droit d'espérer une statue, que le plus fameux orateur qui avait fait briller son éloquence

dans le barreau ; un ouvrier qui exerçait son art avec une grande réputation ou qui y faisait quelque nouvelle découverte, en était aussi bien récompensé qu'un officier de guerre qui s'était signalé dans le combat. — Simon le magicien s'en vit ériger une sous l'empereur Claude, par un décret du sénat, laquelle fut placée dans l'île du Tibre, sans doute parce qu'il faisait quelque essai de voler — Si nous en croyons Anastase, cette statue continua ses enchantements à la vue du peuple de Rome, comme si elle eût été animée, et elle portait cette inscription :

SIMONI. DEO. SANCTO.

Les femmes participèrent aussi à l'honneur de la statue. Nous avons déjà vu au commencement de cet ouvrage que Sémiramis s'en fit ériger en son honneur. — Artémise suivit son exemple, car étant entrée dans la ville de Rhodes, après sa rébellion, elle y fit élever sa statue, qui imprimait les stigmates de la servitude sur le front d'une autre statue, qui représentait cette ville rebelle. — Les Grecs en érigèrent une à Télésille, sur une colonne, avec un casque et des livres à ses pieds, en reconnaissance de ce que cette savante et généreuse femme avait armé toutes celles de son pays pour le sauver après la perte d'une bataille, où presque tous les hommes avaient été tués. — Phryné, courtisane d'Athènes, qui était accusée d'un crime capital, gagna sa cause dès que son avocat lui eut

découvert le visage et le sein devant ses juges, et fut honorée d'une statue à cause de son admirable beauté. — Caïa Tanaquil, femme digne de louange, et épouse de Tarquin l'Ancien, mérita d'avoir une statue dans le temple. La vestale Taracia Caïa Suffétia eut aussi la sienne, en reconnaissance du présent qu'elle avait fait au peuple Romain de certains champs qu'elle possédait près du Tibre. — Je serais infini si je voulais entrer dans les détails, car on en érigeait aux impératrices et aux dames romaines; le nombre en devint si grand dans un moment, que les empereurs Caligula et Claude s'opposèrent fortement aux entreprises des particuliers qui usurpaient cet honneur, et ordonnèrent qu'il ne serait accordé à l'avenir qu'à ceux qui auraient rendu de grands services à la république, dans les guerres ou dans la magistrature; les autres y ont ajouté les sciences et les arts.



CHAPITRE XIV

Les statues antiques semblent tenir de la divinité.

Quoique l'apôtre saint Paul, prêchant dans l'Aréopage, ait dit autrefois aux Athéniens qu'il ne fallait pas croire que la divinité fût semblable aux statues d'or, d'argent et de marbre, faites selon l'idée des hommes; j'ose dire, néanmoins, que l'excellence de ces statues semble tenir de la divinité, et je fonde cette proposition sur deux choses : la première, sur l'adresse des habiles statuaires qui leur ont donné cette divine beauté; et la seconde, sur le culte religieux qu'on leur a rendu dans le paganisme.

Il est certain qu'en général l'excellence du dessin paraît où l'art se rencontre conforme à la nature, et où il charme les yeux par la force et par la douceur dont il l'exprime; cependant, on peut dire que les habiles statuaires de l'antiquité ont surpassé la nature humaine et ont exprimé la divine; c'est la belle pensée de Callistrate, que les arts ne paraissent pas

seulement animés par la voix des poëtes et par la langue des orateurs, lorsqu'ils sont agités de l'inspiration divine, mais que la main même des statuaires ne prouve pas moins ce secours du ciel, ces émotions surnaturelles, ces inspirations célestes ; il fait également remarquer dans l'expression de leurs ouvrages de l'enthousiasme et quelque chose de divin ; ce qui se vérifie beaucoup mieux dans les œuvres des statuaires que dans celles des autres artistes. Ce même auteur fait apparemment attention à cette belle idée, et appelle sacrés les ouvrages de leur art, et dit qu'il s'en fait une espèce de religion : « Car je ne crois pas, ajoute-t-il, qu'il me soit permis d'appeler autrement ce que cet art a produit de divin dans tous les siècles. » C'est pourquoi Aristophane appelait les sculpteurs : faiseurs de dieux ; ce qui fit dire spirituellement à Porphyre, que le monde était rempli d'hommes et de dieux. Plutarque appelle dieux les statues de figure humaine, et il le prouve par cet exemple : « On raconte, dit-il, dans la vie de Fabius Maximus que lorsqu'on transportait les dépouilles de Torentius, le secrétaire de ce valeureux général romain lui demanda qu'est-ce qu'on devait faire de ces dieux, appelant ainsi les tableaux et les statues. »

Quintillien, parlant des ouvrages du fameux Phidias, et en particulier de son Jupiter, disait : « Qu'il inspirait plus de dévotion que la religion n'en prescrivait, mais que la vénération qu'on lui rendait ne pouvait jamais atteindre à ce qu'il y avait ajouté de divin,

tant la majesté de l'ouvrage approchait de celle de Dieu. » On le voit encore par cette belle exclamation de Maxime de Tyr : « O combien, dit-il, a-t-on consacré de différentes statues que l'art, l'usage, l'utilité ou l'admiration ont rendu augustes et vénérables! » La grandeur majestueuse de beaucoup de ces statues les a fait mettre au nombre des dieux, et la beauté des autres les a élevées à ce même degré d'honneur. Le savant Spahem, dans son traité de *l'usage et de l'excellence des médailles*, appelle les statues de ces habiles maîtres de l'antiquité, des ouvrages d'une beauté divine.

Mais ce qui a beaucoup plus contribué au respect qu'on a eu pour ces ouvrages merveilleux, c'est que dans la suite, il a dégénéré en religion par la politique des princes et la soumission des peuples superstitieux, qui s'en firent par toute la terre un des premiers points de leur théologie, et qui institua le culte qu'on leur a rendu. — Cicéron le prouve d'abord par l'exemple des Grecs : « C'était, dit-il, une opinion et une coutume établie parmi les peuples de croire principalement que l'honneur qu'on avait rendu aux hommes par ces ornements, était consacré et devenait un genre de religion, par la raison qu'on leur rendait un culte semblable à celui qu'on rendait aux dieux. » Il en résulte qu'à leur exemple, les autres peuples, même les plus policés, ont élevé des autels à des rois, à des princesses et à d'autres hommes mortels comme eux, parce qu'ils en avaient les

statues, ou d'un art excellent, ou d'une matière précieuse; ce qui excitait la juste indignation de Lactance, qui a déploré ainsi cette idolâtrie : « Ils ont dédié, dit-il, et consacré les statues des rois après leur mort, qu'ils avaient respectées à leur fantaisie, parce que ces statues étaient d'une beauté admirable et avaient des ornements singuliers. »

Valère Maxime rapporte un très-bel exemple de ce culte, à l'occasion des statues d'Harmodius et d'Aristogiton, illustres Athéniens, qui avaient affranchi leur patrie de la tyrannie de Pisistrate, vers l'an 513 avant l'ère chrétienne, et auxquels les Athéniens avaient dressé des monuments en airain sur les places publiques de leurs villes, dès qu'ils avaient vu le chemin ouvert à leur liberté; statues que Xerxès, roi de Perse, qui avait fait la conquête d'Athènes, avait transportées dans la capitale de son empire, et que Séleucus, roi de Syrie, si nous en croyons le même historien, traversant la Perse, avait reprises pour les renvoyer à Athènes. Cet auteur peut s'être trompé, puisque ce prince ne leur avait renvoyé que leur bibliothèque, et Arrien assure que ce fut Alexandre le Grand qui remit lui-même ces statues aux ambassadeurs des Athéniens, lorsqu'après ses conquêtes d'Asie, ils vinrent à Babylone pour lui présenter leurs félicitations.

Mais peu importe à mon sujet qu'elles aient été renvoyées à Athènes par Alexandre ou par Séleucus, qui avait été un de ses lieutenants-généraux; il est

certain que quand on les transporta et qu'on passa dans l'île de Rhodes, les habitants rendirent à ces deux statues les mêmes honneurs qu'aux dieux, et voici comment en a parlé Valère Maxime : « Les statues étant arrivées à Rhodes, les habitants de cette ville les reçurent et les firent placer dans l'hospice le plus honorable; ils les mirent encore sur des coussins, ou sur des lits sacrés, rien ne leur paraissant être plus convenable pour ceux qu'elles représentaient, puisque le souvenir de leurs vertus et de leur valeur attira tant de vénération pour de si petites figures d'airain.

Phalaris, tyran d'Agrigente, si célèbre par sa cruauté, fit bâtir un temple et rendre les honneurs divins à la statue de Sthésichore ou Stersicore, poëte lyrique, dont Denis d'Halicarnasse et Quintillien nous apprennent que le style était grand, plein et majestueux, lequel florissait vers l'an 612 avant l'ère chrétienne. — Voilà des exemples du culte des Grecs et des anciens Siciliens. Cicéron en rapporte un autre des Romains, au sujet des statues que le peuple avait érigées à C. Marius, dans toutes les rues de Rome : il dit qu'il faisait brûler en son honneur des cierges et fumer de l'encens. — On voit par là qu'on rendait à ces statues des honneurs presque divins, puisqu'on allumait des cierges devant elles, qu'on leur offrait l'encens, et que même on leur égorgeait des victimes, comme à celles des dieux immortels. — Outre cela, elles servaient d'asile à ceux qui y avaient recours; Tite-Live rapporte un exemple de Décius-

Magius, capitaine campanois, ami des Romains, qui, se voyant maltraité contrairement aux lois et chargé de chaînes par Annibal, trouva à Cyrène un asile assuré auprès de la statue du roi Ptolémée, où il se réfugia, et fut ainsi délivré.

Certes, il faut bien que tout ce que je viens de dire soit ainsi, puisque l'esprit de Dieu l'a déclaré dans sa sagesse, où il est dit : Qu'un père affligé de la mort précipitée et imprévue de son fils, fit faire l'image de celui qui lui avait été ravi si tôt ; qu'il commença à adorer comme un dieu, celui qui, comme homme, était mort un peu auparavant, et qu'il lui établit parmi ses serviteurs un culte et des sacrifices ; que cette coutume criminelle s'étant propagée de plus en plus par la suite des temps, l'erreur fut observée comme une loi et les idoles furent adorées par le commandement des princes ; que les hommes, aussi, ne pouvant honorer ceux qui étaient bien loin d'eux, firent apporter leur tableau du lieu où ils étaient ; qu'ils proposèrent devant tout le monde l'image du roi auquel ils voulaient rendre honneur, pour vénérer ainsi avec une soumission religieuse, comme présent, celui qui était absent, et qu'enfin l'adresse admirable des statuaires augmenta encore beaucoup ce culte dans l'esprit des ignorants, qui, surpris par la beauté de cet ouvrage, commencèrent à prendre pour un dieu celui qu'un peu auparavant ils avaient honoré comme un homme. C'est donc cette beauté surprenante, c'est cette perfection extraordinaire,

c'est ce fini, ce miraculeux, ce divin pour ainsi dire, qui ont fait tant aimer les statues de ceux que leur rang, leur profession ou leur génie ont élevé au-dessus du commun et les ont fait rechercher de tout les peuples anciens et modernes avec une passion très-véhémente, d'autant mieux qu'ils y ont trouvé leur utilité, ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

Mais auparavant, il ne me paraît pas hors de propos d'expliquer ici ce qui portait au respect des statues lorsqu'elles étaient dédiées et consacrées (1), ce qui leur imprimait, outre le mérite de ceux qu'elles représentaient, un air de majesté qu'on ne pouvait offenser sans impunité, car on ne peut pas dire des statues ce que Quintillien a dit des temples : Qu'avant leur consécration ils ne sont que de simples ouvrages sans sainteté ni religion, et que c'est cette

(1) Les anciens consacraient à leurs divinités les animaux les plus remarquables, les arbres et jusqu'aux métaux : ainsi le lion était consacré à Cybèle ; l'aigle à Jupiter ; le paon à Junon ; le cheval à Neptune ; le chien à Pluton ; une brebis noire à Proserpine ; le bœuf à Cérès, comme déesse de l'agriculture ; le tigre à Bacchus, dieu du vin (parce que l'ivresse rend parfois furieux) ; le hibou à Minerve ; le serpent à Esculape et le bouc au dieu Pan. — Ils dédiaient le pin à Cybèle ; le chêne à Jupiter ; le peuplier à Hercule ; le myrte à Vénus ; la rose à l'Amour ; l'olivier à Minerve ; le laurier à Apollon ; le lierre à Bacchus (car il dissipe les fumées de l'ivresse) ; le pavot à Morphée (dieu du sommeil) ; la verveine à Cérès (parce qu'elle descendit couronnée aux enfers y réclamer sa fille Proserpine enlevée par Pluton), et les cyprès à la Mort. — Ils consacraient en outre l'or (le roi des métaux) au Soleil (le roi des astres) ; l'argent à Cybèle (la terre) ; le plomb à Saturne ; l'étain à Jupiter ; le fer à Mars ; le cuivre à Vénus, et le mercure au dieu dont il porte le nom.

cérémonie qui y attire la présence de Dieu, et qui leur fait mériter des respects. Je vais donc faire connaître quelles étaient les cérémonies de cette dédicace. — Apulée, parlant de l'érection des statues, dit qu'on l'appelle dédicace, sans doute parce qu'en permettant de les ériger, on permettait aussi en même temps de les dédier. Il n'y avait que le grand pontife et ceux qui présidaient aux sacrifices qui eussent l'autorité de le faire; ainsi Tibère, en qualité de souverain pontife dédia en partie, comme nous l'apprenons de Dion, ou fit dédier par les autres pontifes tous les temples et toutes les statues que le Sénat et les particuliers avaient élevés à Auguste. — Elles étaient consacrées avec certaines paroles, et quoique nous ayons quelques anciennes formules de la consécration des temples, il ne nous en reste aucune des statues, au moins qui soit entière. — Toutefois, autant que Figrelius, qui a amplement traité cette matière, l'a pu connaître de quelques vieux fragments, elles contenaient les cérémonies dont on devait honorer la statue, les sacrifices qu'on y devait faire quand c'était celle d'un dieu (car il n'y avait pas la même obligation de rendre cet honneur de la même manière aux héros et aux personnes illustres), et encore des imprécations contre ceux qui la changeraient de place ou la violeraient en quelque façon que ce fût, comme aussi des invocations des dieux et autres choses semblables.

Cette cérémonie ne se passait pas sans de très-

grandes magnificences, sans l'autorité et la présence des magistrats, sans le concours et l'applaudissement du peuple. — Tous ceux de Babylone avec les ducs, gouverneurs, princes et rois qui relevaient de la couronne, furent mandés à la dédicace et consécration de la fameuse statue de Nabuchodonosor, comme on le lit dans Daniel. — Les empereurs Théodose et Valentinien firent une loi par laquelle, banissant l'adoration, ils voulaient que les juges des lieux se trouvassent présents à ces sortes de cérémonies; et il y a apparence qu'on n'en a point fait depuis sans eux, ni sans les officiers de ville.

Les anciens joignaient à cette pompeuse solennité des panégyriques prononcés en l'honneur de celui que la statue représentait; des chants, des symphonies, de la musique, des ballets, des jeux du cirque, des pièces de théâtre, des combats de gladiateurs, des largesses publiques, des festins, des parfums, de l'encens, des liqueurs, même des distributions d'huile, de pain et de vin; enfin, on y donnait toutes sortes de spectacles publics, et tout cela se pratiquait lorsqu'il s'agissait de la dédicace de la statue de quelque empereur, et se renouvelait toutes les années. — Mais on n'en dédiait jamais à quelque illustre citoyen sans qu'il y eût de semblables fêtes, en tout ou en partie, et surtout sans titres, sans éloges et sans sportules, c'est-à-dire sans avoir une distribution de petites pièces d'argent, où tant les magistrats que le peuple avaient part; quelquefois même, selon

les moyens de chacun, on présentait des médailles en argent aux grands seigneurs, et on en jetait quelques-unes à la populace rassemblée. Dans nos inscriptions il est fait mention de ces sportules.

On lit sur le piédestal de la statue qui fut érigée à Æmilius Arcanus :

ET. SPORTULIS. DEDICAVIT-X.III.

C'est-à-dire :

Il donna à la dédicace de sa statue des sportules ou pièces d'argent qui valaient trois deniers romains.

Les statues, surtout celles des princes et autres seigneurs, étant ainsi consacrées dans les formes, acquéraient une espèce de vénération qui ne les abandonnait point qu'elles ne fussent tout à fait en ruine, hors du lieu où on les avait posées ; mais tant qu'elles restaient dans leur entier, on les honorait, et elles ont longtemps conservé, comme je l'ai déjà prouvé, le droit d'asile pour les personnes persécutées. — Mais cet honneur n'allait point jusqu'à l'adoration, surtout depuis l'établissement du christianisme. — Les empereurs chrétiens, depuis le grand Constantin, ont condamné par des lois sévères le culte religieux de leurs statues, et quand même ils ne l'auraient point fait, la chose était par elle-même si ridicule, que saint Jean Chrysostôme raconte que les courtisans se raillèrent d'un de ces monuments qu'ils étaient venus adorer. — Ces mêmes princes n'ont pourtant pas prétendu qu'on épargnât ce qui pouvait contribuer à les honorer légitimement ; ils

souffraient à leur dédicace, les pompes, les jeux et les réjouissances publiques, pourvu qu'il ne s'y passât rien contre l'honnêteté et contre les bonnes mœurs, ni rien qui pût blesser la pureté du christianisme.



CHAPITRE XV

De l'utilité qu'on peut retirer des statues pour l'histoire, les belles-lettres et l'émulation de la valeur et de la vertu.

Apulée demandait autrefois qu'est-ce qu'on voulait, qu'est-ce qu'on prétendait par les statues et par les portraits qu'on avait faits avec un art si admirable pour les exposer en public? Il semble d'abord que cet auteur pense que ces figures sont inutiles, puisqu'elles ne parlent point, ce qui les a fait appeler par Horace des statues qui sont dans l'enfance, c'est-à-dire des statues muettes.

On pourrait répondre à ces auteurs que ces statues n'ont été faites que pour rendre le mérite de ceux qu'elles représentent, aussi bien que pour la satisfaction que l'on a de regarder les portraits des personnes que nous estimons et qui nous plaisent. Cependant, j'y découvre une plus grande utilité, qui est celle qu'on en peut tirer pour l'Histoire et pour les Belles-Lettres. — Tous les hommes qui ont eu le désir de devenir savants, se sont empressés de

tout temps de les mettre dans leurs bibliothèques; combien d'exemples n'en avons-nous pas. — Pline, parlant d'Asinius Pollion, qui fut philosophe, orateur, historien, déclamateur et poëte tout ensemble, rival même de Cicéron, auquel son fils osa le préférer, dit que ce fut de son temps une invention toute nouvelle de mettre dans les bibliothèques les statues d'or, d'argent ou d'airain, des hommes illustres, afin que leurs âmes immortelles y fissent de savantes leçons, et que ce fut lui qui dédia ainsi la première bibliothèque à Rome, pour rendre public l'esprit des hommes. Sénèque a dit que ce fut lui qui, de tous les anciens, fut le premier qui trouva le moyen de dédier les bibliothèques de la sorte et d'y placer les statues des auteurs les plus célèbres.

Alexandre Napolitain assure qu'il y mit la statue de Varron, qui vivait dans ce temps-là, ce qu'il fit avec beaucoup de justice, puisque Cicéron l'a appelé le plus savant de tous les hommes. Ce grand orateur s'empressait avec beaucoup d'ardeur d'acquérir ces sortes de monuments pour en orner sa propre bibliothèque ; en effet, il écrit à Fabius Gallus une lettre très-pressante à ce sujet, et lui marque précisément les statues qu'il souhaite et qui sont de son goût. Que ne dit-il pas à son cher Atticus : « J'attends, lui marque-t-il, avec impatience, les statues de Mégare et d'Hermès, dont vous me parlâtes la dernière fois; envoyez-moi, je vous prie, tout ce que vous aurez en ce genre, ou que vous jugerez digne pour

mon académie, et soyez sûr que l'argent sera toujours prêt; vous savez que je me fais un plaisir singulier et que je recherche avec passion ce qui a du rapport aux lettres et qui peut orner ma bibliothèque. »

Il raconte ailleurs que la maison d'Héius Mamertin était ouverte à tout le monde pour la voir, et que les raretés qu'on y voyait ne contribuaient pas moins à la gloire de celui qui les possédait qu'à l'ornement de la ville de Messine.

Nous pouvons même prouver par un passage de Suétone, qu'on se piquait fort à Rome de mettre dans les bibliothèques les statues de Virgile et de Tite-Live, puisqu'il dit que Caligula eut un moment la pensée de les faire retirer avec leurs écrits, accusant le premier de n'avoir point d'esprit ni de science, et le second, d'avoir beaucoup parlé pour être si peu exact dans l'histoire, ce qui était une grande injustice. Si Caligula voulut ôter des bibliothèques les statues de ce fameux historien et de ce célèbre poëte, on chercha depuis à y placer celles de l'empereur Trajan, avec le titre de restaurateur des lettres. Le Sénat romain fit porter de son propre mouvement les ouvrages d'un certain poëte appelé Fannius, dans la bibliothèque d'Auguste, avec sa statue, pour y reproduire sa mémoire. La statue de l'empereur Numérien fut placée dans la bibliothèque Trajane, parce qu'il avait été non-seulement un orateur très-éloquent, qui déclamait de bonne grâce,

mais encore un fameux poëte, qui l'avait disputé en poésie à Aurélius-Olympius-Némésianus, et à Aurélius Apollinaris, les plus célèbres poëtes de son temps.

Cependant, ce n'était pas tant pour satisfaire leur inclination, que pour leur avantage, que les curieux ont recherché les statues; et il faut bien le croire ainsi, puisque les lois mêmes en ont reconnu l'utilité, décidant qu'il était raisonnable d'en léguer l'usufruit. La loi XLI du *Digeste*, au titre de l'Usufruit, dit : Qu'il est bon de laisser l'usufruit des images et des statues, parce qu'elles ont une utilité singulière lorsqu'on les place surtout dans un lieu commode et avantageux. Or, quel est ce lieu avantageux? Si l'on voulait chercher le faste et l'ostentation, on dirait sans doute, que ce sont les places publiques, les jardins, les portiques et les cours; mais à en chercher l'utilité, je n'en vois pas de plus propres que les bibliothèques et les cabinets; c'est là, en effet, que les statues des hommes illustres et savants jouissent de cette espèce d'immortalité. Les statues des philosophes, des historiens, des orateurs, des savants, des poëtes, y sont placées pour nous animer à l'étude; ces précieux monuments, consacrés par une haute antiquité, servent même à l'intelligence des livres et au dénoûment des histoires, par les inscriptions ou par les symboles dont ils sont ornés; ce n'est que l'amour des sciences et le désir d'y faire de nouvelles découvertes, qui les ont fait rechercher.

Les statues servent encore à la physionomie ; le bronze et le marbre retiennent souvent tout l'air de ceux qu'ils représentent ; les traits de leur visage, la grandeur de leur âme et quelque chose de leurs inclinations; c'est pourquoi on dit communément que les statues affranchissent nos corps du tombeau, et qu'elles rendent présents ceux qui sont éloignés ; elles font aussi ressouvenir du passé, instruisent pour le présent et pour l'avenir, donnent de l'horreur du crime, et portent à la vertu; enfin, l'éloquence et la médecine même, tirent de la sculpture leurs plus belles comparaisons. — Ceux qui aiment les sciences et les beaux-arts, doivent prendre connaissance de ces sortes d'antiquités, pour règle et pour guide de leurs études, comme la plus infaillible et la plus courte; beaucoup de grands hommes des siècles les plus reculés et du nôtre, le justifient par l'utilité qu'ils en ont tiré, et nous ne risquons rien de suivre la route que leurs découvertes et leurs ouvrages nous ont tracée et rendue très-glorieuse. Que trouvera-t-on, en effet, d'utile dans les lettres, si la connaissance de l'antiquité ne l'est pas? Personne, dit un savant auteur, n'en saurait blâmer l'étude, qu'il ne fasse voir de l'ignorance, et on peut même dire que les hommes qui veulent en condamner la recherche et la jouissance, n'ont jamais approché des sciences nobles ni connu leur étendue.

Mais quelle utilité peut-on tirer des statues des princes, des grands capitaines, des magistrats et des

fameux ouvriers? Est-ce seulement pour l'estime qu'on a pour ces hommes illustres qui se sont élevés, par leur mérite personnel, au-dessus de leur rang, qui se sont distingués dans leurs charges et qui ont excellé dans leur art? Est-ce seulement afin que ceux qui verraient ces figures eussent de la vénération pour la mémoire de ceux qu'elles représentent, et qui ont mérité par leurs grandes actions cette espèce d'immortalité? Est-ce par la politique des princes, comme semble le faire croire Cassiodore, qui savait si bien le secret des cours, quand il rapporte que le roi Athalaric, écrivant au Sénat, lui fait remarquer que l'amour excitait ordinairement les sujets à ériger des statues à leurs princes, espérant, par ce moyen, conserver plus longtemps les traits de leur visage et donner le contentement à la postérité, de voir facilement ceux qui avaient procuré de grands avantages à l'État et rendu de grands services à eux-mêmes. Tout cela peut avoir contribué à leur érection; mais le meilleur et le plus puissant motif est très-certainement l'imitation de leur mérite, de leur valeur, par rapport aux grands capitaines et aux magistrats; de leur adresse et de leur habileté, par rapport aux excellents ouvriers. Comme les statues représentent ordinairement des grands hommes, on nous propose leurs vertus pour servir de modèle à notre conduite.

Quoique les statues paraissent d'abord, comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre,

inutiles, oisives et sans action, il est cependant très-certain qu'elles opèrent de très-grands effets par les vives impressions qu'elles font dans l'esprit et dans le cœur des personnes qui les regardent. — Salluste prouve, par l'exemple, que Q. Fabius Maximus et que P. Scipion, aussi bien que plusieurs autres hommes illustres de Rome, qui avaient l'habitude de dire en regardant les statues de leurs anciens, que le cœur s'enflammait extrêmement à l'émulation de leur valeur et à l'imitation de leurs vertus, parce que ce n'était point, ajoute ce noble historien, la matière qui compose la statue, qui a en elle-même cette qualité et cette grande force, mais plutôt le souvenir des belles actions qui excite ce beau feu dans le cœur des hommes illustres, et il ne s'éteint point que leurs propres vertus n'aient égalé la renommée et la gloire de ceux qu'elles représentent. — En effet, quelle ardeur pour la gloire n'excita pas dans le cœur d'Alexandre le Grand la vue de la statue d'Achille, quand il alla dans Ilium pour offrir des sacrifices à Minerve? D'abord il l'appela heureux d'avoir eu pendant sa vie et après sa mort un si fidèle ami qu'Homère, pour publier ses actions héroïques. Quelle impression ne fit pas encore la vue de la statue d'Alexandre le Grand dans l'esprit de Jules César, dès qu'il la vit à Cadix, dans le temple d'Hercule? — Suétone n'a pas manqué de relever cette belle circonstance de sa vie, et nous dit que, touché de n'avoir encore rien fait dans

un âge où ce conquérant s'était presque rendu le maître du monde, il versa des larmes salutaires sur sa paresse, et ce furent elles qui allumèrent aussitôt ce beau feu, et qui lui fit demander son retour à Rome, pour profiter au plus tôt des occasions qui se présenteraient pour entreprendre de grandes choses. Ovide dit que Pyrrhus s'animait dès qu'il voyait la statue de son père. — Pour que les statues de ces hommes illustres fissent de si bons effets, on les érigeait à Rome et dans les villes municipales, sur les places et autres lieux publics. Il est vrai que Pline et le jurisconsulte Paul ont cru que ce n'était que pour l'ornement, mais en cela ils n'ont pas bien interprété l'intention des anciens, qui les exposaient plutôt ainsi aux yeux de tous les citoyens, afin qu'ils s'animassent à imiter leurs belles actions.

N'est-ce pas encore pour la même fin qu'on exposait au milieu des armées les images des nouveaux empereurs, comme un sûr moyen de gagner la bienveillance du peuple et le cœur des soldats, pour les animer au combat et à les soutenir sur le trône. Les Romains avaient donné à leurs porte-enseignes, qui marchaient en tête du premier régiment, les noms de *signiferi*, où *imaginiferi*, parce qu'à leurs enseignes militaires, ils y attachaient des statues, images ou représentations de leurs souverains. — C'était aussi le motif, dit Valère Maxime, qu'avaient les anciens de placer sur les portiques de leurs maisons, les images et les statues de leurs ancêtres, au natu-

rel, autant qu'il leur était possible, car ce n'était pas seulement afin que leurs successeurs pussent lire leurs actions héroïques dans leurs titres, mais encore afin qu'en lisant, ils y trouvassent quelque chose à imiter et s'animassent à acquérir autant de valeur et de gloire, autant de mérite et de vertu.

Par la vue des statues des gens de bien, on s'anime à fuir le vice et à pratiquer la vertu; Solon, ce fameux sage de la Grèce, en était si fort persuadé, qu'il défendit de publier aucunes lois avant qu'elles n'eussent été examinées auparavant en présence des statues éponymes, qui avaient été des hommes de bien de la ville d'Athènes : ce qui n'avait d'autre raison que celle qu'il les croyait capables d'inspirer de bons sentiments. — C'était aussi par le même motif que le prince de l'éloquence disait à un séditieux des plus redoutables de la conjuration de Catilina : Que l'image de son aïeul, homme zélé pour le bien public, devait, par son seul aspect, le détourner d'un aussi horrible attentat. — Saint Grégoire de Nazianze raconte encore à ce sujet, que l'image d'un ancien philosophe toucha tellement une courtisanne, qu'elle s'en retourna toute confuse, dès qu'elle l'eut aperçue au-dessus d'une porte de la maison d'un jeune homme chez lequel elle se rendait pour un criminel rendez-vous. — Je dis que l'invention des statues est merveilleuse, et que les effets en sont très-heureux, puisqu'en considérant les grands hommes qu'elles représentent, on se porte à la vertu par leur exem-

ple, on évite les fautes qui pourraient nous perdre, et on augmente l'amour que l'on doit toujours avoir pour les bonnes et louables actions.

Enfin, n'était-ce pas pour cela qu'on représentait les statues des orateurs, des poëtes et autres savants, le plus souvent dans l'action des harangues publiques qu'ils avaient faites, ou avec leurs ouvrages dans les mains, afin qu'elles servissent de modèle et d'aiguillon à ceux qui viendraient après eux, pour les exciter à l'étude de l'éloquence et des belles-lettres. — Que ne faisaient pas les jeunes poëtes pour mériter le lierre dont les statues de leurs anciens étaient couronnées? Combien de jeunes élèves ne se condamnaient-ils pas à de pénibles travaux pour se rendre capables d'imiter les fameux ouvriers, quand ils voyaient que leur habileté avait été récompensée d'un si grand honneur? L'empereur Alexandre Sévère avait fait un choix particulier des statues de ces hommes illustres, qu'il honorait dans son cabinet, entr'autres celles de Jésus-Christ, d'Abraham, d'Achille, d'Alexandre le Grand, d'Orphée, d'Apollonius, de Platon, de Cicéron, de Virgile et d'une quantité d'autres, dont il croyait que la sainteté, la valeur ou la science, avaient mérité d'être conservées à la mémoire des hommes, afin qu'ils eussent plus d'inclination à imiter leurs exemples. — Saint Cyrille dit, que par les statues, on rappelle la mémoire des hommes illustres, et que l'on a devant les yeux les circonstances de leur vie qui les ont rendu célèbres. Voilà,

ce me semble, quels sont les principaux motifs qui ont fait rechercher les anciens monuments avec tant de passion, et quelles sont les raisons qui en justifient la jouissance.



CHAPITRE XVI

De la passion des anciens pour les statues antiques.

Comme les belles statues ont été de tout temps regardées avec admiration, elles n'ont pas été indignes de la recherche des grands hommes de l'antiquité, et il m'est très-facile de donner des preuves éclatantes de la véhémente passion qu'ils ont eue pour ces excellents ouvrages de l'art.

On lit dans Arrien, que Xerxès, roi de Perse, avait enlevé à la Grèce, dans ses irruptions, les statues de quelques-uns de leurs dieux et de leurs héros, pour servir d'ornements à ses palais de Babylone, de Suse et de Pazargade; mais Alexandre le Grand, ayant conquis l'Asie, voulut bien se donner le soin de les y faire reporter. Ainsi, il envoya à Athènes les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton avec celle de Diane Cercée, que les habitants de cette ville réclamaient avec empressement.

Les consuls romains qui travaillèrent par leurs

victoires à enrichir Rome des dépouilles qu'ils remportèrent de l'Asie, de l'Afrique, de la Grèce et des Deux-Siciles, eurent la même passion pour la recherche de ces monuments précieux et les firent briller dans leur triomphe. — On admira, selon la belle description qu'en a fait Plutarque, dans celui de P. Fabius Maximus, dit le temporiseur, parmi les autres monuments de ses conquêtes, la statue colossale d'Hercule, qu'il avait enlevée de Tarente, où le fameux Lysippe l'avait faite, et qu'il la fit ensuite placer dans le Capitole avec la sienne, qui était équestre et en bronze.

Marcellus, pour ses grands services, fut nommé l'épée du peuple Romain; lorsqu'il fut rappelé de la Sicile à Rome, il y fit transporter les plus belles statues de Syracuse, dont il avait fait la conquête après trois années de siége, afin d'embellir son triomphe, dont la pompe lui était contestée par l'injustice de ses ennemis. Il orna Rome de ces beaux monuments, qui donnèrent occasion aux Romains de ne plus s'entretenir de guerre ni de la culture de leurs champs, mais plutôt de l'habileté des artistes, de l'excellence de leur art et de la beauté de leurs ouvrages.

Scipion l'Africain en fit de même; il rendit son entrée triomphale dans Rome par les dons, par les boucliers d'or ciselés et par un nombre prodigieux de statues antiques qu'il y transporta de Carthage, après avoir soumis cette superbe ville au Sénat et au

peuple Romain. Celui de Paul Émile le surpassa, et Rome, parmi tant de triomphes magnifiques, n'en avait pas encore vu aucun qui fût égal au sien; car il continua trois jours, comme nous l'apprenons de Pline et de Plutarque, et à peine le premier put-il suffire pour voir passer les portraits et les statues, même d'une grandeur extraordinaire, qui furent conduits par la ville sur deux cent cinquante chariots. — On assure encore que L. Nummius et Lucullus en apportèrent une si grande quantité de l'Asie, de la Grèce et d'Achaïe, qu'elles remplirent Rome, parmi lesquelles il y avait un Apollon de trente coudées de hauteur.

Les premiers empereurs sous lesquels la sculpture fut portée dans Rome à son plus haut degré de perfection, eurent le même empressement. Jules César, qui savait admirablement bien le prix et l'usage des choses, aimait tant les statues et les autres pièces antiques, qu'il en achetait toujours. Auguste, qui fut son successeur à l'empire, lui succéda aussi dans la même passion, et ne fut pas moins curieux de ces sortes de monuments : non-seulement ses palais en étaient remplis, mais encore il en avait placé dans les temples, dans les rues et sur les places publiques, de sorte que sous son empire on en voyait dans Rome presque autant que d'hommes vivants, ce qui a fait dire à Alexandre Napolitain, sur la belle pensée d'un ancien, qu'il y avait dans cette ville un peuple de marbre, qui semblait égaler le nombre

prodigieux de ses concitoyens. — Appien raconte que le trésorier de l'armée de Pompée fut trente jours à faire l'inventaire des vases et figures antiques du cabinet de Mithridate, que ce valeureux prince avait ramassés dans ses conquêtes, des dépouilles de tout l'Orient. Pompée, qui l'avait vaincu, ne fit-il pas porter dans son triomphe toutes les statues d'argent de ce puissant roi du Pont, avec celles de Pharnace, son fils, et le buste d'or d'Eupator? Personne n'en posséda un plus grand nombre que l'empereur Alexandre Sévère, qui ajouta à toutes les autres, les statues d'Abraham et de Jésus-Christ.

Quelle passion avait Cicéron pour ces précieux monuments ! Nous avons déjà dit, dans cet ouvrage, qu'il priait son ami Atticus de lui acheter toutes les belles statues qu'il trouverait, afin de pouvoir orner sa bibliothèque. Il assure avoir dépensé 4400 sesterces pour des figures antiques. -- Héius avait tant d'inclination pour ce genre de curiosité, qu'il avait donné 120,000 sesterces pour une seule petite figure. Pline fait encore mieux éclater la passion d'Atticus, qu'il dit n'avoir pas été moins violente que celle de Varron, puisque l'un et l'autre avaient composé des livres des hommes illustres, et que ce dernier avait ajouté au sien sept cents portraits.

La passion ou plutôt la fureur que le peuple Romain avait pour les beaux ouvrages d'un art si célèbre, éclata à l'occasion d'une figure du fameux Lysippe, qu'Agrippa avait fait placer devant ses

thermes (c'était la statue d'un homme qui se frottait en sortant du bain, que Tibère, qui en était charmé, avait fait enlever dès qu'il fut parvenu à l'empire, afin d'en orner son appartement), car, bien que cet empereur en eût fait mettre une autre très-belle au même endroit, le peuple, nonobstant qu'il le craignît extrêmement, ne put s'empêcher de se soulever et de crier en plein théâtre qu'il voulait qu'on remît la première statue, ce que Tibère fut contraint de faire pour apaiser ce grand tumulte. A quel excès cette passion ne porta-t-elle pas encore Caïus Caligula? Nous apprenons de Josèphe, qu'il dépouilla tous les temples grecs, et qu'il fit faire un édit par lequel il ordonna que toutes les statues, d'un travail excellent, fussent transportées à Rome, disant que tout ce qu'il y avait de beau dans le monde, devait servir à sa décoration.

Cette passion continuait encore avec la même ardeur du temps de Sénèque, et on employait des sommes immenses pour la satisfaire; aussi appelait-il les statuaires les ministres du luxe, quoique nous ayons lieu de croire que ce philosophe, bien qu'il fût d'une secte très-sévère et critique, aimait comme les autres savants les statues et les monuments anciens qui conviennent tant aux lettres, puisqu'on l'accusait d'avoir chez lui cinq cents tables de cèdre ou d'ivoire. Il est assez probable qu'à son exemple, l'empereur Néron, qui fut son disciple, avait conçu tant d'ardeur pour les monuments anciens, qu'il fit

enlever, à ce que nous apprend Dion Chrysostôme, toutes les statues d'Olympie, celles de Delphes, les plus belles du temple de Minerve dans la citadelle d'Athènes et de plusieurs autres villes de la Grèce. — Dion Cassius et Pausanias assurent qu'il enleva du seul temple de Delphes plus de cinq cents statues en bronze, soit d'hommes illustres ou de dieux. Non content de cela, il eut la passion furieuse de faire faire la sienne avec tant d'art et de dépenses, qu'elle peut surpasser les plus riches monuments de l'antiquité; c'est pourquoi, ayant appris que le célèbre Zénodore s'était rendu recommandable en Auvergne par la prodigieuse statue de Mercure, dont j'ai déjà parlé, et bien persuadé que rien ne manquait à l'habileté de cet habile artiste, il le fit appeler à Rome pour tâcher de signaler son empire par quelque merveille qui pût effacer celles des siècles passés, et pour cet effet, il le fit travailler à sa statue de bronze, haute de cent dix pieds, ou cent vingt selon Suétone; elle fut d'une si grande beauté que Vespasien en fit depuis ôter la tête et poser à la place celle d'Apollon, pour la consacrer au soleil, ornée de sept rayons, dont chacun avait vingt-deux pieds et demi de longueur : art merveilleux de faire de si grands colosses, qui s'est perdu depuis la mort de ce rare et habile statuaire, mais que nos savants artistes français ont essayé de faire revivre en France, dans les statues magnifiques qui ont été érigées en l'honneur de Louis le Grand.

L'empereur Tite n'eut pas moins d'inclination pour recouvrer ces précieux monuments, entre autres la statue du groupe incomparable de Laocoon et de ses enfants, entortillés de deux serpents, qui fut trouvée ensevelie parmi les ruines de son palais, laquelle fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les curieux, comme elle le faisait du temps de Pline, qui nous a donné le nom des trois habiles statuaires rhodiens, Agésandre, Polydore et Athénodore, qui travaillèrent de concert à ce magnifique chef-d'œuvre de l'art. — Mais que dire de Trajan, ce souverain accompli dans la paix et dans la guerre, sous la domination duquel l'excellence de cet art continua? Il suffit de jeter les yeux sur les bas-reliefs de la superbe colonne qui porte son nom (1), pour être convaincu du bon goût du sénat et du peuple Romain, qui employèrent à l'érection de ce beau monument de ses triomphes, le célèbre Apollodore et les plus habiles sculpteurs de leur temps.

Adrien, qui lui succéda, eut encore un plus grand amour pour les statues; non-seulement il fit faire en marbre celle d'Antinoüs, son favori, mais il fit encore embellir son tombeau d'un grand nombre d'autres statues sorties des mains des meilleurs maîtres, s'élevant jusqu'à DCC, sans y comprendre la

---

(1) La copie des bas-reliefs de cette colonne se trouve aujourd'hui à Paris dans la riche collection du musée Napoléon III. — On y voit aussi une quantité de statues dont il est fait mention dans cet ouvrage.

sienne, mais encore il voulut apprendre lui-même ce bel art, dans lequel il fit tant de progrès, qu'il égala en sculpture les plus habiles maîtres de l'antiquité.

Sous les règnes heureux d'Antonin et de Marc-Aurèle, cette louable passion sembla aussi dominer. — Il nous reste d'excellents ouvrages de leur temps, la fameuse colonne Antonine, surnommée Centenaria, la statue équestre du cheval de bronze d'Aurèle, et les bas-reliefs qui sont sur la place du Capitole. — L'empereur Commode voulut même les surpasser en magnificence; il fit faire un groupe d'or du poids de mille livres, qui le représentait, accompagné d'un taureau et d'une vache.

Sous Septime Sévère et sous Antoine Caracalla, son fils, la sculpture ne fut pas moins estimée; il n'y eut pas de princes pour qui on ait tant fait de vœux, comme on le voit par la grande quantité d'inscriptions que nous en avons, et pour lesquels on ait tant érigé de statues, aussi bien qu'à Julia Domna, épouse du premier et mère du second. — Enfin, on a toujours remarqué une forte passion, ou pour mieux dire une grande avidité, pour les marbres antiques. Pline assure que les Césars avaient rempli leurs palais du mont Palatin des plus belles statues, et il est remarqué dans l'histoire, qu'on ne pouvait compter celles de Séjan, ministre de Tibère. Le nombre des statues fut si prodigieux sous les premiers empereurs, qu'il n'y avait presque point de

lieu dans Rome qui ne fût rempli de ces magnifiques monuments de marbre et de bronze, d'or même et d'argent.

Cependant, outre ces statues antiques dont je viens de parler, les anciens, et surtout les Romains, en avaient encore d'autres pour lesquelles ils avaient une plus forte passion. Dans le commencement ils avaient la coutume de conserver les portraits de leurs hommes illustres, par le moyen de la peinture; dans la suite, ils mirent leurs figures d'argent sur des boucliers de cuivre. Pline prétend même que ce fut le consul Appius Claudius qui fut le premier qui plaça ses ancêtres de cette façon, dans le temple de Bellone, l'an CCLIX de la fondation de Rome, et qu'il ordonna que leurs représentations fussent élevées bien haut, afin qu'elles pussent être plus commodément considérées, et qu'on y pût lire tous leurs titres d'honneur. — Cependant, cet usage changea, et nous apprenons des anciens auteurs, que les nobles placèrent ces images, portraits ou figures en relief de leurs ancêtres, dans le vestibule de leurs maisons, et dans des étuis de bois faits exprès, desquels il n'était pas même permis de les ôter quand on venait à vendre la maison. — Polybe, historien grec, semble avoir été le premier qui en a parlé. Ils mettent, dit-il, l'image du défunt dans le plus bel endroit de leur maison, et ils la couvrent d'un étui de bois. — Ces images étaient quelquefois de bois, de marbre ou de bronze, mais le

plus souvent de cire; elles représentaient les visages en relief au naturel, et paraissaient par leur grandeur, dit encore le même auteur, très-semblables au reste du corps, de sorte, qu'à proprement parler, ce n'étaient que des bustes avec les épaules, sans bras, sans ventre et sans jambes; et pour mieux donner la ressemblance avec leurs originaux, on les peignait du même coloris, et on les revêtait des ornements convenables à leur dignité, avec des titres qui marquaient l'origine de leurs ancêtres, leurs noms et leurs belles actions. — Appius Claudius fut le premier, comme nous l'avons déjà dit, qui les mit dans les temples des dieux. — Mais son exemple ne fut pas suivi, chacun leur consacra le vestibule de sa maison. — Là, on ouvrait leurs étuis lors des jours de fêtes solennelles et des sacrifices publics, en les entourant de festons de fleurs. Vopisque raconte qu'entre les marques de la joie publique qu'on eut à Rome quand le Sénat élut Tacite empereur, on ouvrit dans toutes les maisons les images des ancêtres, et on immola des hosties blanches. — A ces images des ancêtres, Apulée fait allusion, quand il dit : Je ferai peindre cette suite dans un tableau que je consacrerai dans le vestibule de ma maison. Le savant Patin, qui a si bien pénétré les mystères de l'antiquité, en a parlé ainsi : Le premier privilége des anciens Romains, dit-il, leur donnait la liberté de faire faire les images de leurs ancêtres qu'ils conservaient très-précieusement dans

leurs familles. Ils l'appelaient *Jus imaginum*, que je pourrais comparer au droit de nos armoiries d'aujourd'hui, principalement quand elles sont accompagnées du timbre et de leurs autres ornements. Mais ce qui allumait davantage la passion des Romains, c'est que ces images servaient : 1° pour marquer la noblesse de leur famille ; 2° pour leur donner droit d'aspirer aux charges; 3° pour les animer à imiter le mérite et la vertu de ceux qu'elles représentaient.

Comme il n'y avait que les personnes de qualité qui eussent le droit d'exposer dans les vestibules de leurs maisons ces bustes de cire, qu'on a appelés les images des ancêtres à demi-corps, il est incontestable que le nombre marquait l'antiquité et la noblesse de leurs familles. En effet, Cicéron le déclare dans plusieurs endroits : Le droit, dit-il, de mettre ces sortes d'images, n'est que pour produire la mémoire de la postérité. On peut encore le confirmer par ces passages de Tite-Live, où il dit que Ancus Martius, qui fut le quatrième roi des Romains, n'avait pour titre de sa noblesse que la seule image de Numa Pompilius, étant le fils de sa fille Sabine. — Dans un autre endroit, il déclare qu'Appius Claudius avait une image pour sa postérité. — Corneille Tacite n'est pas moins expressif, en parlant de Libon Drusus Scribonianus, puisqu'il raconte qu'il pouvait faire voir qu'il avait Pompée pour bisaïeul, Scribonia, qui avait été épouse d'Au-

guste, sa tante du côté de son père, les Césars pour cousins, et le vestibule de sa maison rempli d'images d'ancêtres. — Ceux qui ne pouvaient pas en faire ostentation étaient regardés comme des hommes nouveaux et d'une naissance obscure; ainsi l'a dit Suétone, de la famille Flavia, et on ne souffrait point qu'ils mêlassent leurs images avec celles des nobles et anciennes familles, ce qui excita l'indignation de l'orateur Messala, qui défendit et empêcha qu'on n'insérât pas parmi sa famille, les images étrangères de la famille des Lévines. Pline raconte encore du vieux Messala, qu'il ne fut pas moins indigné, lorsqu'en passant dans le vestibule de la maison de Scipion l'Africain, il vit, au déshonneur des Africains, que par une disposition testamentaire, le nom des Scipions avait reçu la tache du surnom de Salution, qu'ils s'étaient obligés de porter, car ce Salution était un homme très-riche, qui avait donné en mourant son bien aux Scipions, avec cette condition, qu'ils porteraient son nom pour leur surnom, et il n'y avait point de doute que son image n'eût été mise parmi celles des hommes illustres de cette famille.

Mais pour faire une plus grande ostentation de leur noblesse, les Romains tiraient ces bustes de leurs étuis et les faisaient porter sur des chars dans leurs triomphes et dans les pompes funèbres. Ils les faisaient paraître aussi dans les jeux du cirque, surtout ceux des généraux et des grands capitaines,

représentés en habit de triomphateurs. Corneille Tacite dit que la statue équestre d'ivoire de Germanicus y fut portée. Suétone raconte la même chose de Britannicus, et Jules Capitolin assure qu'Antonin le Pieux voulut qu'on portât dans les jeux du cirque l'image de Faustine, son épouse, après qu'elle fut morte.

Pline s'exprime ainsi en parlant des pompes funèbres : Les anciens, dit-il, avaient des images dans leurs vestibules pour les faire voir ; ce n'étaient pas des statues de marbre et de bronze, mais des visages représentés en cire, qui étaient rangés chacun dans leur niche, dont on se servait pour accompagner les funérailles des familles, de sorte que quand quelqu'un venait à mourir, tous les ancêtres assistaient à ses funérailles. — Corneille Tacite a écrit que dans le convoi de Junia, fille aînée de Caton, femme de Cassius et sœur de Brutus, qui mourut sous Tibère, on porta les portraits de vingt familles illustres, les Quintiens, les Manliens et autres grandes races de l'empire. — Ainsi, nous lisons dans Plutarque, que Jules César, pour montrer la grandeur de sa maison, fit porter aux funérailles de sa tante, les images de Marius. — Dion raconte encore, que dans la pompe funèbre d'Auguste, on vit paraître, non-seulement les statues de ses parents (excepté celle de Jules César, à cause qu'il avait été mis au rang des dieux), mais encore les statues des citoyens Romains qui avaient eu part au gouvernement de la république,

à commencer par Romulus, parmi lesquelles on en vit une du grand Pompée. Enfin, nous apprenons de Corneille Tacite, qu'au convoi funèbre de Drusus, Tibère fit porter les portraits de la famille des Césars, depuis Énée et les rois d'Albe, jusqu'à Romulus, fondateur de l'empire, et ensuite ceux d'Appius Claudius et de toute la maison des Claudiens, en un long et pompeux appareil. — On peut cependant remarquer que tous ceux qui avaient les portraits de leurs ancêtres dans leurs maisons n'avaient pas pour cela le droit de les faire porter dans leurs funérailles, mais ceux-là seulement obtenaient ce privilége, lorsqu'ils s'étaient acquittés dignement de leurs charges; car, s'ils avaient manqué en quelque chose, et à plus forte raison quand ils avaient commis quelques crimes et qu'ils avaient été condamnés, on ne pouvait porter ces marques d'honneur; c'est pourquoi, dans la pompe funèbre de Junia, dont j'ai parlé ci-devant, les statues de Cassius et de Brutus furent exclues, selon Corneille Tacite, sans doute parce qu'ils étaient coupables du massacre de Jules César, et il fut encore ordonné, dit le même auteur, que le portrait de Libon n'accompagnerait point les funérailles de sa postérité.

Ces portraits ou images des ancêtres donnaient encore droit à leurs successeurs d'aspirer aux charges. Ne doutez pas, dit Cicéron, dans l'oraison qu'il a faite en faveur de Plantius, adressant la parole à lui-même, que tous ceux qui favorisent la noblesse

et qui l'excitent par vos images et par vos titres, ne vous nomment édile. Le même orateur dit aussi, en faveur de Sylla : si vous cherchez quels sont ceux qui ont tenté d'acquérir la souveraine puissance dans Rome, vous les trouverez parmi vos images domestiques, voulant parler de Manlius Capitolin, qui fut pour cette cause, précipité du haut d'un rocher.

Les nobles Romains exposaient enfin dans leurs vestibules les images de leurs ancêtres pour les animer à imiter le mérite et la vertu de ceux qu'elles représentaient. On avait la coutume de mettre ces images dans cette première partie des maisons, afin que leurs descendants pussent non-seulement lire l'éloge de leurs vertus, mais encore qu'ils imitassent leurs exemples.

Voilà quelle est la gloire, l'avantage et le profit qu'on peut retirer des statues et portraits des ancêtres.

LISTE GÉNÉRALE

DE TOUS LES

STATUAIRES ET SCULPTEURS DE L'ANTIQUITÉ

JUSQ'AUX PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE.

Cette liste, indispensable pour compléter l'ouvrage, contient l'histoire abrégée de chaque artiste avec le détail de ses ouvrages (1).

	SIÈCLES.
ACESTOR de Cnosse en Crète, père d'Amphion, statuaire. Il fit à Olympie, la statue d'Alexibius d'Héra, en Arcadie, vainqueur au pentathle parmi les enfants.	V^{e} av. J.-C.
ÆGINETA, plasticien. Il excella dans son art.	IIIe av.
ÆLIOS, sculpteur. Il fit un autel consacré par Pleidippus.	
ÆSCHINE, fils de Timocrate, sculpteur d'ornements.	V^{e} av.
ÆSCHINES, statuaire. On lui attribue une statue de Gabies.	
ÆSCHRAMIUS, sculpteur. Il fit la figurine d'un athlète, que certains croient être fondue.	
ÆSOPUS et ses frères, firent la statue de Phanodiens, fils d'Hermocrate de Proconèse.	VIe av.

(1) Toutes les époques que l'on voudrait assigner aux arts et aux artistes de l'antiquité avant la première olympiade (776 av. l'ère chrétienne), sont très-incertaines. — Beaucoup d'ouvrages n'indiquent pas non plus dans quel temps fleurissaient leurs auteurs.

	SIÈCLES.
ÆTION, sculpteur, de Milet en Ionie. Il fit en bois de cèdre une belle statue d'Esculape que consacra à Milet, Nicias, médecin et poëte, du temps de Théocrite.	IIIe av. J.-C.
AGASIAS, sculpteur, fils de Dosithée d'Éphèse. Il fit le Héros combattant ou gladiateur Borghèse.	IVe av.
AGASIAS, sculpteur, fils de Ménophile d'Éphèse. Il travailla à Délos pour les Romains.	IVe av.
AGATHANOR, sculpteur d'ornements, du dème athénien d'Alopécé. Il excella dans l'ornement.	Ve av.
AGATHOCLÈS, statuaire d'Athènes. Il fit la statue de l'*Anathéma*, ou de l'offrande consacrée par un Philoxène dans le Parthénon.	
AGÉLADAS Ier, d'Argos, statuaire, maître de Phidias, de Polyclète de Myron et d'Ascarus de Thèbes. Il fit les statues d'Anachus, vainqueur; de Cléosthènes, vainqueur; de Timasithée; le Jupiter de la citadelle d'Ithôme.	VIe av.
AGÉLADAS II, d'Argos, statuaire, neveu d'Agéladas Ier. Il fit un Hercule Averruncus pour le bourg de Mélite, lors de la peste d'Athènes.	459 av. J.-C.
AGÉSANDRE de Rhodes, statuaire. Il fit avec ses fils Athénodore et Polydore, le fameux groupe de Laocoon.	Ier av.
AGLAOPHON, statuaire, fils d'Aristophon de Thasos.	416 av. J.-C.
AGORACRITE de Paros, élève de Phidias. Il fit la *Némésis* de Rhamnus et des statues d'airain de Minerve et de Jupiter.	Ve av.
AGORANDRE, sculpteur, du dème de Collytte.	Ve av.

	SIÈCLES
Il fit des statues, mais il excella dans l'ornement.	
Agrypnus. Ce sculpteur fut au service de Livie.	
Alcamène, statuaire, d'Athènes, élève de Phidias. Il fit un Bacchus d'or et d'ivoire, une Vénus au jardin, un Esculape, Minerve, Hercule, colosse en marbre, et Achille. On lui attribue la frise du temple de Phigalie.	450 av. J.-C.
Alcamène, sculpteur, affranchi de Lollius et duumvir. Il fit un bas-relief dans la villa Albani.	
Alcimaque, sculpteur. Il fit certains travaux à l'Acropole d'Athènes.	
Alcon, de Thèbes en Béotie, statuaire en fer. Il fit pour Thèbes une statue d'Hercule, pour rappeler la constance et le courage de ce héros.	
Alévas, statuaire. Il fit beaucoup de statues de Philosophes.	
Alexanor, statuaire, fils de Machaon, auteur du temple et de la statue d'Esculape à Titane, dans le pays de Sicyone.	XIIe av.
Alexis de Sicyone, statuaire, élève de Polyclète. Il fit des *quadriges*, des *biges*.	416 av. J.-C.
Altimus ou Haltimus, statuaire. Il fit une belle Vénus coliade dans le temple d'Hébé, à Égine.	
Alypus de Sicyone, statuaire. Il fit plusieurs statues des Spartiates qui, sous Lysandre, remportèrent la victoire d'Ægos.	404 av. J.-C.
Ameiniades du dème de Cœlé, sculpteur d'ornements.	Ve av.
Ammonius et Phidias, fils d'un Phidias, sta-	IIe apr.

	SIÈCLES.
tuaires. Ils firent la statue d'un singe en cipolin qui fut mise au Capitole.	
Amphicrates, statuaire. Il ne fit que très-peu d'ouvrages; on remarque cependant sa Léæna.	Ve av. J.-C.
Amphion de Cnosse, fils d'Acestor, élève de Ptolichus. Il fit la statue de Battus, fondateur de Cyrène.	450 av. J.-C.
Amphistrate, sculpteur du temps d'Alexandre.	IVe av.
Amyclæus, statuaire, et **Diyllus** de Corinthe, travaillèrent ensemble à la statue du devin Tellias, chef des Phocidiens. Ils firent aussi le Combat d'Apollon et d'Hercule pour le trépied de Delphes.	476 av. J.-C.
Anaxagore d'Égine, statuaire. Il fit une statue de Jupiter, après la bataille de Platée.	476 av. J.-C.
Anaximène de Milet, statuaire. Il fit la statue de Quintus Cécilius Rufius, proconsul de Crète.	
Andragoras de Rhodes, statuaire, fils d'Aristide. Il fit la statue de bronze de Stratoclès, décernée par le peuple d'Astypalée.	
Andre, fils de Ménides, sculpteur à Antioche du Méandre. Son nom a été trouvé sur la plinthe de la Vénus de Milo.	
Andréas d'Argos, statuaire. Il fit la statue de Lysippe Éléen.	
Andréas de Mélite, sculpteur d'ornements.	Ve av.
Androbule, statuaire, fit avec grand succès des statues de Philosophes.	
Andron. Il fit la statue l'Harmonie, et éleva une stade magnifique sur les bords de l'Illissus.	180 apr. J.-C.
Andronicus Tyrrhestès, de Cyrrhus en Ma-	

	SIÈCLES.
cédoine, architecte et sculpteur. Il fit à Athènes la tour en marbre des Vents ; on y voit de beaux bas-reliefs.	
ANDROSTÈNE d'Athènes, statuaire, élève d'Eucadmus. Il finit les frontons du temple de Delphes que Praxias avait commencés.	420 av. J.-C.
ANDROSTHÈNES, sculpteur. Il travailla au monument de Myron.	
ANGÉLION, statuaire, élève de Dipœnus et de Scyllis avec Tectée. Il travailla à la statue d'Apollon de Délos.	VIe av.
ANTÉNOR, statuaire, fils d'Euphranor. Il fit les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, morts en 514.	516 av. J.-C.
ANTHÉE, statuaire. Il travailla à un beau Jupiter en marbre.	164 av. J.-C.
ANTIGNOTE d'Athènes, statuaire. Il fit beaucoup de statues, entre autres, des Lutteurs.	
ANTIGNOTE, statuaire, fit une statue élevée par les Athéniens à Paulus Fabius Maximus, consul sous Auguste.	
ANTIGONE, statuaire. Cet artiste traita de la toreutique. Il représenta les combats d'Eumène et d'Attale Ier, roi de Pergame, contre les Gaulois.	236 av. J.-C.
ANTIGONE, statuaire, auteur d'une statue en bronze de Cotys IV, roi des Odryses, peuple de Thrace.	Ier apr.
ANTIMAQUE, statuaire. Il fit de très-belles statues de femmes, en bronze.	
ANTIOCHUS d'Athènes, statuaire. On voit de lui une statue de Mercure au musée de Berlin, et une Minerve à la villa Ludovisi.	
ANTIPHANE d'Argos, statuaire, disciple de	399 av. J.-C.

Périclète et maître de Cléon. On a de lui les statues des *Dioscures* et de *Héros*. Il fit un cheval de bronze que les Argiens consacrèrent à Delphes, en mémoire d'une victoire remportée sur les Thyréates par les Lacédémoniens (544 avant J.-C.).

Antiphane, de l'un des Céramiques à Athènes, sculpteur. On a de lui un char à deux chevaux et monté par un jeune homme. Il fut un des plus habiles sculpteurs employés à la restauration du temple d'Érechthée et de celui de Minerve Poliade.

Antiphanès, statuaire, fils de Thrasonidès de Paros; auteur d'une statue d'homme nu découverte dans l'île de Milo. — Ve av. J.-C.

Antius (L. Valer), sculpteur.

Antonius (M.). On le cite comme sculpteur et ciseleur en ivoire.

Apellas, statuaire. Il fit beaucoup de statues d'Adorantes, et exécuta celle de Cynisca, fille d'Archidamus, roi de Sparte, la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques. — 438 av. J.-C.

Aphrodisius de Tralles en Lydie, statuaire. Il orna de ses ouvrages les palais des premiers empereurs, et fleurit sous Auguste et Vespasien. — Ier apr.

Aphrodisius, nommé aussi Epaphras, fils de Démétrius, sculpteur. Il travaillait à l'encaustique.

Apollodore de Mélite, statuaire plasticien. Il fit très-peu d'ouvrages. — IVe av.

Apollodore de Phocée, en Ionie, fils de Zénon, sculpteur. — IVe av.

	SIÈCLES.
Apollonius de Tralles, en Lydie, frère de Tauriscus. Il fit le Taureau Farnèse, découvert sous Paul III dans les ruines des Thermes de Caracalla, et qui représente *Zéthus* et *Amphion* qui, pour venger *Antiope*, leur mère, attachent leur belle-mère *Dircé* aux cornes d'un taureau furieux.	Ier apr. J.-C.
Apollonius de Priène, statuaire, auteur d'un beau bas-relief représentant l'Apothéose d'Homère.	Ier av.
Apollonius, fils d'Ænée, de Smyrne, sculpteur. Il consacra lui-même son monument d'après un vœu.	
Apollonius, d'Athènes, fils de Nestor, statuaire, auteur du torse d'Hercule au repos, connu sous le nom de Torse du Belvédère.	164 av. J.-C.
Apollonius, fils d'Archias d'Athènes, statuaire. On trouva de lui à Herculanum une belle tête d'Auguste, en bronze.	Ier av.
Apollonius d'Athènes, fils de Xamus, statuaire. Il fit un *Hermès d'Auguste*, en bronze, trouvé à Herculanum.	Ier av.
Arcésilas, fils d'Aristodicus, statuaire, fit une belle statue de Diane, et les Centaures portant des Nymphes.	499 av. J.-C.
Arcésilaüs, statuaire plasticien, fit des statues d'Amours ailés. Il excella dans les ouvrages en terre cuite, et travailla beaucoup pour Lucullus. Il fit, ainsi que le dit Varron, une belle lionne en marbre qui jouait avec des Cupidons.	69 av. J.-C.
Archélaüs de Priène, sculpteur, fils d'Apollonius, auteur du bas-relief connu sous le nom d'Apothéose d'Homère.	

ARCHÉNÉUS, sculpteur, fils de Micciade, fit beaucoup de statues en marbre.	576 av. J.-C.
ACHIAS du Pirée, statuaire toreuticien. Il fit au Pirée, vers l'époque de Périclès, un Palladium d'ivoire revêtu d'or et dont le bouclier était doré.	
ARCHIDAMUS, statuaire, fils de Nicomaque, auteur de deux statues élevées à Tibère et à son fils Julius Drusus César.	
ARCHITÉLÈS, statuaire, fils d'Eunomus de Mycalesse.	
ARIMNUS, peintre et statuaire, du temps de Micon.	494 av. J.-C.
ARGUS, statuaire des temps mythologiques. Il fit une belle Junon en bois.	
ARISTANDRE de Paros, statuaire. Il fit le trépied d'Amyclée et une statue de Sparte, tenant une lyre (XCIII^e olympiade).	IVe av.
ARISTÉAS et PAPPIAS, statuaires, d'Aphrodisias en Phrygie. Ils firent les Centaures en marbre noir du Capitole.	IIe apr.
ARISTIDE de Thèbes, statuaire, élève de Polyclète. On cite de lui des *quadriges* et des *biges*, et il perfectionna la forme des barrières du Stade olympique.	416 av. J.-C.
ARISTOCLÈS, de Cydonie en Crète, statuaire. On croit que ce fut lui qui rétablit dans la troisième année de la XCV^e olympiade, la base d'une statue de Minerve vierge, faite par Phidias. Il fit une belle amazone combattant Hercule.	576 av. J.-C.
ARISTOCLÈS de Sicyone, statuaire, fils de Cléætas et petit-fils du précédent; auteur de belles statues des Muses.	516 av. J.-C.

	SIÈCLES.
Aristoclès d'Athènes, sculpteur. On cite de lui une figure de guerrier, en bas-relief, sur un monument funèbre consacré à Aristion.	516 av. J.-C.
Aristodème, statuaire. Il excellait à représenter les athlètes et exécuta la statue de Séleucus, roi de Babylone (312 ans avant J.-C.).	IVe av.
Aristodicus, statuaire. Il fit peu d'ouvrages.	
Aristodote, statuaire. On parle très-peu de ses ouvrages; il fit cependant une belle statue de Mystis.	
Aristogiton et Hypatodore, de Thèbes, statuaires, firent la statue d'un habitant d'Orchomène, qui fut détruite par les Thébains la première année de la ive olympiade.	395 av. J.-C.
Aristomaque de Strymon, en Macédoine, statuaire. Il fit de belles statues de Courtisanes.	
Aristomède et Socrate, de Thèbes, statuaires, firent ensemble une statue de Cybèle, qui fut consacrée par Pindare, vivant en 439 avant J.-C.	Ve av.
Aristomédon d'Argos et Chionis, statuaires, firent des statues de Tellias.	Ve av.
Ariston de Laconie, statuaire, frère de Télestas. On lui attribue un Jupiter colossal.	
Aristonidas, fils d'Emménide de Thèbes, statuaire, fit la statue d'Athamas, en fer et en cuivre.	
Aristonus d'Égine, statuaire, fit un Jupiter couronné de fleurs.	
Aristote de Clitore, en Arcadie, sculpteur. Il fit un très-beau vase qui fut consacré	

dans le temple de Minerve, à Tégée, par Cléobotus.

ARMODIUS (Q.), sculpteur.

ARNEIUS ou ARGNEIUS, d'Éphèse, statuaire, disciple d'Héraclide. Peu d'ouvrages de lui; une statue de Mars. IVe av. J.-C.

ARTÉMAS, fils de Démétrius de Milet, sculpteur. On a de lui quelques bas-reliefs à Venise.

ARTÉMIDORE de Tyr, en Phénicie, fils de Ménodote, statuaire. Il fit une statue érigée à Moschus, par Sarapias et ses enfants.

ARTÉMON, statuaire, travailla à orner les palais des empereurs Auguste et Vespasien. Ier apr.

ARTÉMON, sculpteur, fit une statue consacrée à Mercure Énagonios qui présidait aux exercices de la palestre et du gymnase. Elle a été trouvée à Athènes dans la rue des Hermès.

ASCARUS de Thèbes, statuaire, fit un Jupiter consacré par les Thessaliens à Olympie; il fut élève d'Agéladas. 492 av. J.-C.

ASCLÉPIODORE, statuaire, fit beaucoup de statues de Philosophes.

ASOPODORE d'Argos, statuaire. On ne cite rien de lui. 416 av. J.-C.

ASSALECTUS, sculpteur. On a de lui un Esculape du palais Verospi. Ier av.

ASTÉRION, statuaire, fils d'Eschyle; il fit la statue de Chéræas.

ASTRAGALUS, statuaire.

ATHÉNÉE, statuaire, fils de Timarchide, et ses frères, firent un beau Jupiter. 164 av. J.-C.

ATHÉNÉE, plasticien. On trouve souvent son

nom sur la base d'antéfixes. Ses ornements sont admirables.

ATHÉNIS, statuaire, frère de Bapulus, de Chios. Ils firent ensemble une statue caricature du satirique Hipponax, qui était très-laid. 540 av. J.-C.

ATHÉNODORE de Clitore, statuaire, disciple de Polyclète d'Argos l'ancien, auteur d'une statue d'Apollon. Il fit, en outre, plusieurs statues des Spartiates qui remportèrent la victoire d'Ægos-Potamos. 416 av.

ATHÉNODORE de Rhodes, fils d'Agésandre, statuaire. Il travailla avec son père et Polydore, son frère, au fameux groupe de Laocoon. Ier av.

ATTALUS d'Athènes, fils d'Andragathus, sculpteur. On trouva de lui plusieurs statues près de l'emplacement du théâtre d'Argos. On a, entre autre, de lui, un bel Apollon Lycien.

ATTICUS, fils d'Eudoxus de Sphette, statuaire, fit la statue de M. Aurélius Prosdectus, chef de la famille des Céryx ou hérauts sacrés d'Éleusis.

ATTILIANUS d'Aphrodisias, en Phrygie, statuaire, auteur d'une Muse de la galerie de Florence et d'une statue consulaire.

AULANIUS EVANDER, d'Athènes, statuaire. Il restaura la tête d'une Diane de Timothée. Ier av.

AULUS PANTULÉIUS, statuaire, fils de Caius Pantuléius, d'Éphèse.

AUXONON et ZOTICHUS, sculpteurs de Docimium, en Phrygie, où se trouvaient des marbres blancs et de couleur.

Bathycles de Magnésie, statuaire, élève de Tectée, auteur du trône de la statue antique d'Apollon d'Amyclée, haute de trente coudées. Cette statue est soutenue par celles des Saisons et des Grâces, et ornée de bas-reliefs qui représentaient l'histoire des dieux et des héros. Il fit pour la même localité une Diane Leucophryne.	550 av. J.-C.
Batrachus, sculpteur-architecte, de Sparte.	Ier av.
Batton, statuaire, auteur des statues d'Apollon et de Junon.	Ier av.
Bédas de Byzance, fils de Lysippe de Sicyone, statuaire, fit des statues adorantes.	313 av. J.-C.
Béséléel, fils d'Uri, de la tribu de Juda, sculpteur et architecte hébreu. Il fit avec Ooliab les ornements du tabernacle. Leurs ouvrages tenaient beaucoup de ceux des Égyptiens, car on sait que les Hébreux furent élevés dans les sciences et dans les arts des Égyptiens, et qu'ils furent employés à la construction de leurs monuments.	1530 av. J.-C.
Bion de Milet, sculpteur.	
Bion de Chios, île d'Ionie, sculpteur.	
Boëthus de Carthage, statuaire, auteur d'un Enfant à l'oie, en bronze, et d'une statue de Myrtis. Cet artiste fut aussi un ciseleur distingué.	437 av. J.-C.
Brotéas, fils de Tantale. On lui attribue la plus ancienne statue de la mère des dieux, érigée sur une roche de Coddin, en Magnésie.	
Bryaxis, d'Athènes, statuaire, fit une statue d'Apollon et travailla au Mausolée.	IVe av.
Bulus, fils de Smyrnéos et de Mélita, sculpteur.	
Bupalus de Chios, statuaire, auteur d'une	VIe av.

	SIÈCLES.
statue de la Fortune et des Grâces, à Smyrne; il en fit aussi pour Pergammme. Ce fut le premier qui représenta la Fortune avec le polux, disque ou espèce d'ombrelle, tenant de la main gauche une corne d'abondance.	
Bupalus, sculpteur, auteur d'une belle Vénus nue, accroupie.	
Byzès de Naxos, architecte et statuaire, auteur des statues de Latone et ses enfants. Pour avoir découvert des carrières de marbre, on lui érigea une statue à Naxos, sa patrie.	600 av. J.-C.
Cælius (L.), statuaire. Il fit divers ouvrages à Vérone.	
Calamis, statuaire, maître de Praxias, auteur d'une statue du philosophe Athénien Hippasus; il travailla avec Onatas au char d'Hiéron.	429 av. J.-C.
Calliadès, statuaire, fit une statue de Néæra.	
Calliclès de Mégare, fils de Théocosme, auteur d'une statue de Diagoras, vainqueur olympique. La guerre du Péloponnèse lui empêcha de terminer une belle statue de Jupiter (405 ans avant J.-C.).	428 av. J.-C.
Callimaque, architecte et statuaire. On le dit auteur des caryatides du temple d'Érechthée, et d'une statue de Junon fiancée. Il inventa le chapiteau corinthien et perfectionna l'art de percer les pierres.	Ve av.
Callimaque, sculpteur, auteur d'un bas-relief du musée du Capitole, où s'y trouvent représentés un Faune et trois Bacchantes.	
Callistonicus de Thèbes, statuaire, travailla	372 av. J.-C.

avec Xénophon d'Athènes, à la statue de la Fortune tenant Plutus entre ses bras; elle était pour Athènes, et avec Céphisodote il fit pour Mégapolis, la statue de Diane Soteira, en marbre.

CALLISTRATE, statuaire. On ne cite aucun ouvrage de lui.	164 av. J.-C.
CALLITÉLÈS, statuaire, élève d'Onatas, auteur du Mercure Criophore. A cette époque le philosophe Démocrite trouva le moyen de ramollir l'ivoire.	Ve av.
CALLIXÈNE, statuaire, artiste peu connu.	IIe av.
CALLON d'Égine, statuaire, élève de Tectée et d'Angélion, auteur d'un trépied à Amyclée, d'une statue en bois de Minerve Sthéniade, dans le temple de la citadelle de Corinthe. On a encore de lui d'autres statues.	532 av. J.-C.
CALLON d'Élide, statuaire, fit pour les Messéniens plusieurs statues de jeunes gens qu'ils consacrèrent à Olympe.	450 av. J.-C.
CALUS, statuaire, auteur de statues d'Euménides.	IIIe av.
CALYNTHUS, statuaire, disciple d'Onatas, auteur de belles statues de cavaliers.	Ve av.
CANACHUS, statuaire, de Sicyone, fils de Cléætas. Il fit une Diane *Loutrophore* en or et en ivoire, et un Apollon *Isménien*.	516 av. J.-C.
CANACHUS le Jeune, statuaire, de Sicyone, disciple de Polyclète. Il fit avec Patrocle les statues de bronze des Spartiates pour la victoire d'Ægos-Potamos, et de Bycellus, premier enfant vainqueur au pugilat dans les jeux olympiques. On remarque de lui la statue d'Agamènes de Sicyone.	416 av. J.-C.

	SIÈCLES.
CANTHARE de Sicyone, statuaire, fils d'Alexis et élève d'Eutychide. On a de lui de belles statues d'Athlètes.	278 av. J.-C.
CAPHISIAS de Béotie, statuaire. Il fit des statues à Tanagre.	
CARION, fils de Laossos, sculpteur. Il excella dans l'ornement.	Ve av.
CASATUS CARATIUS, plasticien distingué.	
CASTORIUS, statuaire romain. Il refusa sous Dioclétien de faire des idoles et fut martyrisé.	284 apr. J.-C.
CÉCROPS, roi d'Athènes, passe pour avoir été un des premiers auteurs de la statuaire en Égypte.	1556 av. J.-C.
CENCHRAMIS, statuaire, auteur de statues d'Athlètes.	
CERDON, d'Alopécé, sculpteur d'ornements, fils d'Achsiopithos.	
CÉPHIS, statuaire, auteur de plusieurs statues d'Athlètes.	
CÉPHISODORE, statuaire. Il fit la statue de Publius Cornélius Scipion, consul l'an de Rome 737.	
CÉPHISODORE du dème de Scambonides, sculpteur d'ornements.	Ve av.
CÉPHISODOTE l'ancien, d'Athènes, statuaire, frère de la première femme de Phocion. Il fit une belle statue de Minerve et la Paix portant Plutus entre ses bras. On cite aussi son Jupiter Soter.	372 av. J.-C.
CÉPHISODOTE le jeune, de Paros, fils de Praxitèle, statuaire. Il fit avec Timarque, son frère, la statue de Lycurgue et de ses enfants Abron, Lycurgue et Lycophron, qui furent placées dans le temple d'Érechthée,	324 av. J.-C.

	SIÈCLES.
à Athènes. On a de lui un Esculape, une Diane, une Latone, des Lutteurs, des statues de Philosophes, de Courtisanes, de *Myro* de Byzance et *Anyta*.	
CÉPHISOGÈNE du Pirée, sculpteur d'ornements.	V^{e} av J.-C.
CÉROPLASTE, modeleur de bustes en cire.	
CERDON, fils d'Achsiopithos, du dème d'Alopécé, sculpteur d'ornements.	V^{e} av.
CHALCOSTHÈNES d'Athènes, statuaire plasticien. Il fit plusieurs statues d'Athlètes.	
CHÆRÉAS, statuaire, surnommé CHRYSOTECHTÔN, travailla sur l'or.	
CHÆRÉAS, statuaire, auteur de la statue d'Alexandre le Grand.	IVe av.
CHARÈS de Linde, statuaire, disciple de Lysippe, auteur du colosse de Rhodes et de la statue de Lachès.	318 av. J.-C.
CHARTA, de Lacédémone, statuaire.	544 av. J.-C.
CHIMARUS (C. Julius), statuaire, auteur de la statue de Germanicus.	Ier av.
CHIONIS d'Argos, statuaire, auteur de statues de Tellias, de Minerve et de Diane.	476 av. J.-C.
CHIRISOPHUS de Crète, statuaire ancien.	
CHRESTUS, sculpteur. Il fit de beaux bas-reliefs. On en voit un au musée Pio-Clémentin.	
CHRYSOTHÉMIS d'Argos, statuaire. Il fit avec Eutélidas les statues de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs.	516 av. J.-C.
CINCIUS (Pub.) Salvius, sculpteur, auteur de beaux ouvrages.	IIe apr.
CLAUDIUS, statuaire romain. Il refusa sous Dioclétien de faire des idoles et fut martyrisé.	284 apr. J.-C.

	SIÈCLES.
Cléarque de Rhégium, élève d'Euchir, statuaire plasticien. Il excella dans son art.	508 av. J.-C.
Cléætas de Sicyone, statuaire, fils et élève d'Aristoclès de Cydonie. Il fit la barrière des Chars aux jeux olympiques et une statue d'Athlète dont les ongles étaient en argent. — On n'élevait anciennement à Rome que des colonnes pour récompenses des belles actions.	540 av. J.-C.
Cléomène, sculpteur, fils d'Apollodore, Athénien, auteur de la Vénus de Médicis et des Thespiades qui étaient célèbres.	150 av. J.-C.
Cléomène, sculpteur, fils de Cléomène d'Athènes. On a de lui une tortue, et la statue de Gratidianus.	146 av. J.-C.
Cléomènes, sculpteur. Il fit un bas-relief d'un autel à Florence.	
Cléon de Sicyone, statuaire, élève d'Antiphane; auteur de deux statues en bronze de Jupiter, de la statue de Dinolochus, vainqueur, et d'une autre d'Alcétus, athlète. Il fit chez les Éléens une statue de Vénus, qui fut placée dans le temple de Junon.	379 av. J.-C.
Cléon d'Alop, sculpteur d'ornements.	Ve av.
Cliton, sculpteur. Peu connu.	Ve av.
Cœlius (L.), affranchi de Lucius Cœlius, statuaire. On a quelques ouvrages de lui à Vérone.	
Cœlon d'Alopécé, fils de Laossos, sculpteur d'ornements, très-habile.	Ve av.
Colotès de Paros, statuaire, élève de Phidias et de Pasitèles Ier; auteur de la Minerve d'Élis. Il travailla au Jupiter olympien et fit pour Cyllène un Esculape d'or et d'ivoire.	450 av. J.-C.

	SIÈCLES.
COPONIUS, sculpteur. Il fit en marbre les statues des Quatorze Nations vaincues, pour être placées dans le théâtre de Pompée.	64 av. J.-C.
CORÉ de Corinthe, femme qui, selon des auteurs, aurait inventé la plastique.	
COROEBUS, artiste plasticien, et inventeur des poteries antiques.	
COSSOTIUS CERDON (Marcus), sculpteur, auteur d'un Faune en marbre.	Ier apr. J.-C.
CRATÉRUS, disciple de Pythodote, statuaire, orna les palais des premiers empereurs, sous Auguste et Vespasien.	Ier apr.
CRATINUS de Sparte, statuaire. Il fit la statue de Phyllis.	
CRÉSILAS, statuaire, émule de Phidias avec Polyclète, Cydon et Phradmon, dans un concours pour une statue d'amazone blessée. Il fit celle en bronze de Périclès (428 ans avant J.-C.), et on lui en attribue une autre d'Hermolycus, fils de Dieitriphès, qui était dans le Parthénon.	
CRESSILAS de Cydonie, en Crète, sculpteur.	
CRISIAS de Cydonie, sculpteur. Il fit un trépied consacré à Minerve par le fils de Théomneste.	
CRITIAS NÉSIOTÈS ou l'Insulaire, statuaire. On lui attribue deux statues.	491 av. J.-C.
CRITON et NICOLAÜS, statuaires athéniens, auteurs des Caryatides, du Bacchus indien et d'un Sardanapale ou Bacchus indien.	
CROESUS de Sarmbonides, sculpteur d'ornements.	Ve av.
CTÉSIAS, statuaire. Il fit beaucoup de statues de Philosophes.	

	SIÈCLES.
CTÉSILAS, statuaire, célèbre par son Amazone blessée et par une statue de Périclès.	438 av. J.-C.
CTÉSICLÈS, statuaire. Il fit à Samos en marbre de Paros, une belle statue, si bien faite, qu'un certain Clisophus de Sélembrie en devint amoureux.	
CYDON, statuaire, auteur d'une Amazone blessée et d'une belle statue de Périclès.	438 av. J.-C.
DÆMON, statuaire, auteur de plusieurs statues de Philosophes.	
DÆNÈS, sculpteur, d'Amorgos; auteur de bas-reliefs.	
DÆTONDAS de Sicyone, statuaire, auteur de la statue de Théotime.	318 av. J.-C.
DAÏPHRON, statuaire. Il fit des statues de Philosophes.	
DAÏPPUS, fils de Lysippe, statuaire. Il excella dans les statues d'Athlètes.	313 av. J.-C.
DAMÉAS de Clitore, statuaire, de l'école de Polyclète, fit plusieurs statues de Spartiates victorieux de la bataille d'Ægos-Potamos.	404 av. J.-C.
DAMÉAS de Crotone, statuaire, auteur de la statue de Milon de Crotone, athlète célèbre.	540 av. J.-C.
DAMOCRITE, statuaire, fils d'Aristomède, d'Itania en Crète. On vit de lui une belle statue à Hiérapytna.	
DAMOPHON de Messène, statuaire. Il restaura le Jupiter olympien de Phidias et fit la statue d'Apollon de Messène.	278 av. J.-C.
DAMOPHILE, plasticien (voir Démophile).	
DÉCEMBER (C. Avillius), sculpteur.	
DÉCIUS, statuaire romain, auteur d'une belle tête colossale placée au Capitole par P. Lentulus Spinther, consul 57 ans avant J.-C.	70 av. J.-C.

On la comparait à celle de Charès, consacrée par le même consul.

Dédale, fils d'Euphalamus, roi d'Athènes, excella dans la statuaire. Il inventa la scie, les voiles; auteur du labyrinthe et des statues de bois qui furent nommées Xoana. Elles se nommèrent d'abord Dédales. Sa danse d'Arianne est très-belle. Ce fut le premier statuaire dont l'histoire grecque ait parlé. 1380 av. J.-C.

Dédale de Sicyone, statuaire, fils de Patrocle. Il fit vers la XCIV^e^ olympiade un trophée que les Éléens consacrèrent dans l'Altis, après une grande victoire sur les Lacédémoniens. Il exécuta une statue d'Arcas et celle d'Aristodème. 395 av. J.-C.

Dédale de Bithynie, statuaire, auteur du Jupiter Stratias.

Déliadès, statuaire. On ne cite aucun ouvrage de lui.

Déméas ou **Daméas** de Crotone, en Italie, statuaire, auteur de la statue de Milon de Crotone, athlète, qui fut placée dans Olympie. 540 av. J.-C.

Déméas ou **Daméas** de Clitore, statuaire, élève de l'école de Polyclète. Il fit les statues de Minerve, de Lysandre, de Neptune, de belles statues de femmes, d'Apollon, de Jupiter et celle de son frère Athénodore. 404 av. J.-C.

Démétrius de Sparte, statuaire, fils de Démétrius, auteur d'une statue que les Lacédémoniens érigèrent à un Paulin.

Démocratès de Rhodes, sculpteur d'ornements.

Démocrite de Sicyone, statuaire, élève de Pison, auteur de la statue d'Hippon. 379 av. J.-C.

	SIÈCLES.
Démocrite, statuaire, auteur d'une statue de la Milésienne Lysis.	IIIe av. J.-C.
Démophile d'Himère, statuaire plasticien. Il orna avec Gorgasus de statues de terre cuite et de peintures murales historiques, le temple érigé à Cérès à Rome.	491 av. J.-C.
Dercylides, statuaire, auteur de statues de Lutteurs et Pugiles.	Ier av.
Diaduménus, sculpteur, auteur d'un beau bas-relief du musée du Louvre.	
Dibutade de Corinthe, inventeur de l'art de modeler en terre. Il vécut vers la fin de la vie d'Hésiode.	920 av. J. C.
Diès, statuaire, auteur d'une statue de guerrier athénien, de celle d'Épiphane, fils d'Épigène, qui fut trouvée dans les Propylées.	
Dinocrate, célèbre statuaire macédonien. Il proposa à Alexandre le Grand de faire sa statue du mont Athos.	IVe av.
Dinomène, statuaire, auteur des statues de Io et de Callisto, et de celle de Bezantis, reine des Pæoniens.	416 av. J.-C.
Dinon, statuaire, disciple de Polyclète.	416 av. J.-C.
Diodote, statuaire. On lui attribue la Némésis de Rhamnus, chef-d'œuvre d'Agoracrite.	Ve av.
Diodote de Nicomédie, fils de Boëthus, sculpteur. Il fit avec son frère Ménodote une belle statue d'Hercule.	438 av. J.-C.
Diogène d'Athènes, sculpteur. Agrippa, lorsqu'il fit élever le Panthéon et beaucoup d'autres monuments, employa cet habile sculpteur. Ses caryatides, dont il décora le Panthéon, étaient d'une grande beauté.	Ier av. J.-C.

Dionysiclès de Milet, statuaire, fit la statue de Démocrate de Ténédos.

Dionysiodore, élève de Critias, statuaire. — Ve av. J.-C.

Dionysiodore, fils d'Adamas, sculpteur, auteur d'une statue d'Isis. — IIe av.

Dionysius Ier ou **Denys** d'Argos, statuaire. Il excella dans son art et il fit la statue d'Agon. C'est à cette époque que la première statue d'airain fut faite à Rome du produit du butin des peuples vaincus. — 476 av. J.-C.

Dionysius II, sculpteur. On a de lui une belle statue de Junon.

Dionysius, fils d'Astius de Chios, sculpteur.

Dipœnus de Crète, premier sculpteur en marbre et passe pour être de l'école de Dédale, ou statuaire du premier style. Il travailla l'or, l'argent et l'ivoire; il fit un bel Apollon, des chevaux en ébène dont les sabots étaient d'ivoire. — Cette partie de la sculpture qui unissait au bois certains métaux, s'appelait Toreutique. — 580 av. J.-C.

Diyllus, statuaire, de Corinthe, fit la statue du devin Tellias, chef des Phocidiens. — 476 av. J.-C.

Dontas, de Lacédémone, statuaire, élève de Dipœnus et de Scyllis. Il fit avec Pérille d'Agrigente, le taureau d'airain de Phalaris. Il orna de belles statues le trésor des Mégariens à Olympie. — 550 av. J.-C.

Dorytclidas et **Médon**, son frère, de Lacédémone, statuaires, élèves de Dipœnus et de Scyllis, travaillèrent pour l'Héræum d'Olympie. On dit qu'il y avait vingt statues d'or et d'ivoire. — 550 av. J.-C

Dorothée, d'Argos, sculpteur. Il fit une statue

	SIÉCLES.
de Cérès Chthonia, consacrée à Hermione par Aristomène.	
Doryphorus Pater, sculpteur. On a de lui un candélabre et quelques ornements.	
Échion, peintre et statuaire.	IVe av. J.-C.
Ecphantus. On le dit statuaire; mais rien ne peut bien le justifier.	
Émilus, statuaire, auteur des Heures assises sur des trônes, que l'on voyait dans le temple de Junon à Olympie.	550 av. J.-C.
Emmocharès d'Argos, sculpteur, auteur d'une statue de Vénus.	
Endœus d'Athènes, statuaire. On le dit élève de Dédale et son compagnon d'infortune. Il fit les Grâces, une Minerve que Callias consacra dans la citadelle d'Athènes après l'expulsion des Pisistratides. On eut de lui à Érythres, en Achaïe, les Heures et une Minerve en bois, et une autre en ivoire à Alæa.	570 av. J.-C.
Endœus, fils de Lycus, sculpteur d'ornements.	Ve av.
Entochus, sculpteur. Il fit un beau Jupiter et l'Océan.	Ier av.
Épagatus, sculpteur, de Santorin. On ne cite rien de lui.	VIe av.
Épéus, architecte et sculpteur. On dit que ce fut lui qui fit le fameux cheval de Troie, et le Mercure du temple d'Apollon Lycien à Argos.	1270 av. J.-C.
Épicharme (les deux), sculpteurs, de Rhodes, firent la statue d'un sacrificateur.	Ve av.
Épiécès, fils de Simias, sculpteur d'ornements, très-habile.	Ve av.
Épigène, statuaire.	Ve av.
Épigone, statuaire, auteur d'une belle statue d'un Enfant caressant sa mère.	

Ératon, sculpteur. On a de lui un Vase de pierre servant de support à la statue de Bacchus.

Eschine, statuaire, auteur d'un Silène de Gabies.

Eubius de Thèbes, statuaire, auteur d'un Hercule Promachos.

Eubulus, statuaire, fils d'un Praxitèle. Il fit très-peu de statues.

Eubulide d'Athènes, statuaire, de la famille d'Euchir. Il fit un Apollon remarquable.

Eucadmus, statuaire, maître d'Androstène. 450 av. J.-C.

Euchir Ier, statuaire, parent de Dédale (son nom signifie adroit de la main). On dit qu'il fut un des premiers inventeurs de la peinture en Grèce. 900 av. J.-C.

Euchir et Eugrammus, de Corinthe, statuaires, suivirent Démarate, père de Tarquin l'ancien, et vinrent s'établir en Italie. 660 av. J.-C.

Euchir III, statuaire, élève de Syadra et de Chartra, et maître de Cléarque. 544 av. J.-C.

Euchir IV d'Athènes, fils d'Eubulide, statuaire. Il excella dans les statues d'Athlètes.

Euclide d'Athènes, statuaire, auteur d'une statue de Bacchus de Bura. Il fit en marbre plusieurs statues pour la ville de Bura. 376 av. J.-C.

Eudorus, statuaire et décorateur de théâtre.

Eudoxe du dème d'Alopécé, sculpteur d'ornements. Ve av.

Euelpistus (L. Canidius), sculpteur, auteur de petites statues d'or, d'argent et d'ivoire.

Eugrammus, statuaire, de même qu'Euchir, suivirent Démarate, père de Tarquin l'ancien et vinrent s'établir en Italie, après que 660 av. J.-C.

les Bacchiades furent chassées de Corinthe.

EUMÉLUS de Scambonide, sculpteur d'ornements. V^e^ av. J.-C.

EUMNESTOR, fils de Socratidès, d'un des dèmes athéniens, nommé Pæania. Il fit la statue du roi de Thrace Cotys IV, au siècle d'Auguste, et elle fut placée à Athènes.

EUMOLPUS (Q. Comidius), sculpteur en ivoire.

EUNICUS de Mitylène, statuaire. On croit qu'il fut très-habile ciseleur en argent.

EUPHÉMUS (Pompéius) Sigillarius, de Rome, sculpteur de figurines nommées Sigillaria.

EUPHORION, statuaire. On n'a rien de lui.

EUPHRANOR de Corinthe, élève de Persée et d'Ariston, statuaire, peintre et ciseleur. On lui attribue un tombeau trouvé sur le mont Aventin. Ses principales statues étaient : Paris, Apollon Patroüs, en bronze, Minerve, Vulcain, Latone portant Apollon et Diane, des quadriges montés par Philippe et Alexandre, des figures colossales, des Adorants, des Héros. 363 av. J.-C.

EUPHRONIDE, statuaire. IVe av.

EUTÉLIDAS, statuaire, d'Argos, et Chrysothémis, firent les statues de Démarate et de son fils Théopompe, vainqueurs. 516 av. J.-C.

EUTHYCRATE, fils et élève de Lysippe, statuaire, d'un style sévère. Il fit des statues de Chasseurs, d'Adorants et de Guerriers. 313 av. J.-C.

EUTROPUS, sculpteur. Il fit beaucoup de sarcophages chrétiens.

EUTYCHÈS Ier, statuaire, fils de Dioscouride, né à Ægée en Æolide. On a de lui un beau buste de Minerve, un Apollon, une tête de Ier apr.

jeune Romain, et une autre Minerve déposant son suffrage.	
Eutychès II, de Bithynie, sculpteur, auteur d'un Guerrier sur un tombeau.	
Eutychidès Ier de Sicyone, élève de Lysippe et maître de Canthare, statuaire. Il fit pour les Lyciens de belles statues, l'Eurotas et la Fortune. On a de lui une remarquable statue d'Antio he.	Ve av. J.-C.
Eutychidès III, sculpteur, de Milet, fils de Zoïle. Connu par une inscription sépulcrale.	
Execestus, sculpteur. On a trouvé à Athènes un socle de son ouvrage, qui supportait la statue que le fils d'Apollodore avait consacrée à Minerve Poliade. Son ouvrage se trouvait à l'Acropole.	
Félix (Sempron), sculpteur.	
Géryon de Pæanie, fils de Phalacrus, sculpteur d'ornements.	Ve av.
Gitiadas de Lacédémone, statuaire. On remarquait dans le temple d'Amyclée deux trépieds ornés des statues de Vénus et de Diane; il fit la statue d'Ænétus.	724 av. J.-C.
Giton du Pirée, sculpteur d'ornements (voir Aristogiton).	
Glaucias d'Égine, statuaire. Il fit le char de Gélon, fils de Dinomène, et la statue de Théagène de Thasos, vainqueur.	494 av. J.-C.
Glaucidès, statuaire, auteur d'une statue d'athlète et d'un sacrificateur.	
Glaucus de Chios, statuaire. Il trouva l'art de souder le fer et inventa la damasquinerie.	600 av. J.-C.
Glaucus de Lemnos, île de la mer Égée,	

	SIÈCLES.
statuaire. On dit qu'il eut de la célébrité, mais on n'a aucun de ses ouvrages.	
Glaucus d'Argos, statuaire. Il fit les statues d'Amphitrite, de Neptune, de Vesta, que Smicythus consacra à Olympie.	476 av. J.-C.
Glycon d'Athènes, statuaire, auteur de l'Hercule Farnèse et d'un autre Hercule. Son nom est sur un bas-relief représentant Hercule devant un Hermès de satyre.	IIe apr.
Gnaius, statuaire.	67 av. J.-C.
Gomphus, statuaire. On a de lui une statue de Praxoris.	
Gorgasus, statuaire plasticien, de Lacédémone. Il orna de statues en terre cuite le temple de Cérès érigé à Rome.	492 av. J.-C.
Gorgias, statuaire, de Lacédémone.	438 av. J.-C.
Grégoire. On le donne comme statuaire; rien de lui.	
Grophon ou Trophon, statuaire; auteur de la statue d'Ecphantus.	
Gryllion, statuaire. On n'a rien de lui.	IVe av.
Harmatius, sculpteur. On cite peu d'ouvrages de lui.	
Hécatée, statuaire et ciseleur en argent. On le fait passer pour habile artiste, mais rien ne le justifie.	
Hécatodore et Sostrate, statuaires. Ils travaillèrent ensemble à la Minerve colossale d'Aliphère.	438 av. J.-C.
Hégésias ou Agésias d'Éphèse, statuaire en or et en ivoire. Il fit Castor et Pollux.	528 av. J.-C.
Hégésias d'Éphèse, fils de Ménophile, sculpteur, disciple d'Aristandre de Paros. Ils	

travaillèrent ensemble à Délos du temps des Romains.

HÉGIAS d'Athènes, statuaire. Il fit une belle statue de Minerve, et d'autres statues équestres. 508 av. J.-C.

HÉLIODORE, statuaire. Il fit des statues d'Athlètes, Olympus et Pan luttant, placés dans le temple de Jupiter. Ier av.

HELLAS d'Athènes, sculpteur d'un grand talent, mais sans célébrité.

HÉPHÆSTION de Délos, fils de Démophile, sculpteur. On a trouvé son nom sur la base d'une statue à Délos.

HEPHÆSTION, fils d'un Myron, Athénien, sculpteur. On a trouvé à Délos une inscription portant son nom.

HÉRACLIDE, Phocéen, sculpteur; auteur d'Antéfixes en palmette.

HÉRACLIDE d'Éphèse, fils d'Agasias, sculpteur. Il fit la statue de Mars.

HÉRACLIUS, sculpteur, de Délos; auteur d'une statue d'Apollon.

HERMOCLÈS de Rhodes, plasticien; auteur de plusieurs statues, entre autres, celle de Combabus.

HERMOCRÉON, sculpteur et architecte.

HERMOGÈNE de Cythère, statuaire; auteur d'une statue de Vénus.

HERMOLAÜS, sculpteur. Il orna de ses travaux les palais des premiers empereurs. Il fleurit du temps d'Auguste et Vespasien. Ier av.

HERMOLYCUS, sculpteur d'ornements. Son nom a été trouvé sur le chapiteau d'une colonne.

Hermon de Trœzène, statuaire. On lui attribue les Hermonées, les Hermès; il fit aussi un Apollon Théarius.

Hérodote d'Olynthe, statuaire; auteur de la belle statue de Phryné. — IVe av. J.-C.

Hicanus, statuaire. Il fit beaucoup d'athlètes.

Hiéron de Cybire, statuaire; modeleur de portraits en cire. — Ier av.

Hippias, statuaire; auteur de la statue Duris de Samos, vainqueur, qui fut pour Olympie. — 990 av. J.-C.

Hippias, statuaire, maître de Phidias, selon Dion Chrysostome. Il fit de très-beaux ouvrages. — 508 av. J.-C.

Hiram de Tyr, habile statuaire et sculpteur, fils d'une veuve de la tribu de Nephtali et d'un ouvrier Tyrien nommé Ur (feu). Il travaillait le bronze avec une adresse merveilleuse; il était d'ailleurs rempli de sagesse, de science et d'intelligence. Il fit deux colonnes de bronze de 18 coudées de haut chacune, et fondit à part deux chapiteaux de 5 coudées chacun, qu'il plaça sur le haut des colonnes. Elles furent dressées dans le vestibule du temple de Salomon. Il fit ensuite une mer de fonte circulaire de 10 coudées de diamètre et de cinq coudées de hauteur; elle était entourée de supports en forme de consoles, placés par faisceaux de dix dans chaque intervale d'une coudée. Cette mer était posée sur 12 bœufs, dont trois regardaient le septentrion,

trois l'occident, trois le midi et trois l'orient. Tous les ornements du temple furent faits par lui. Il fit le trône de Salomon, dont deux lions en soutenaient le siége, et il sculpta encore douze autres lions pour être placés par six sur les degrés conduisant au trône. On remarquait encore des chérubins et des figures de lis et de grenades.

Horothée d'Argos, sculpteur. Il fit une statue de Cérès Chtonia, consacrée à Hermione par Aristomène.

Hypatodore de Thèbes, statuaire. Il travailla avec Soscrate de Chios à la Minerve colossale d'Aliphère. Étant avec Aristogiton, statuaire, ils firent la statue d'un habitant d'Orchomène. 438 av. J.-C.

Hyperbius de Corinthe, plasticien. Il inventa la roue du potier dans les temps mythologiques.

Iasos de Colytte, sculpteur. Il fit à l'Érechthéon un bas-relief qui représentait une femme avec sa fille. Ve av.

Ingénuus, statuaire. Il fit une statue de Mercure.

Ion, statuaire. On n'a rien de cité. 300 av. J.-C.

Isidore de Paros, fils de Numénius, statuaire. Il fit plusieurs statues, entre autres, un Jupiter de Paros.

Isigone, statuaire. 236 av. J.-C.

Isosandre, sculpteur d'ornements en pierre et en marbre. Ve av.

Laossos d'Alopécé, sculpteur d'ornements, père de Calon.	Ve av. J.-C.
Laphaès de Phlionte, statuaire. Il fit un Apollon d'Égire.	VIe av.
Léarque de Rhégium, un des plus anciens statuaires. On lui attribue la plus ancienne statue de bronze qui existât, celle de Jupiter de Sparte, faite au marteau par parties séparées réunies avec des clous.	800 av. J.-C.
Léocharès d'Athènes, statuaire. Il fit les statues en or et en ivoire de la famille de Philippe, père d'Alexandre, lesquelles furent placées dans le Philippæum d'Olympie; il travailla aussi au Mausolée. — Pausanias dit avoir vu à l'Acropole d'Athènes, des statues de cet artiste, de Jupiter, et d'un autre Jupiter Policus, protecteur de la citadelle. On cite aussi de lui un Ganymède enlevé par l'aigle, une statue de Pasiclès, fils d'un Myron du dème de Potamos, un Apollon, et celles de Martis et d'Isocrate.	IVe av.
Léocharès, statuaire. Son nom fut trouvé sur la base d'une statue. On croit qu'il fleurit vers les derniers temps de la République romaine.	
Léocratès, fils de Strœbus, statuaire. Il fit une belle statue de Mercure.	VIe av.
Léon, statuaire. Il fit beaucoup d'athlètes et de sacrificateurs.	
Léostratide, sculpteur et ciseleur. Il excellait à représenter les guerriers et les combats.	Ier av.

	SIÈCLES.
Lesboclès, statuaire et peintre. On n'a rien de lui.	
Lesbothémis, statuaire et sculpteur; auteur d'une Muse tenant une flûte.	
Leucon, sculpteur. On a de lui un beau chien.	Ier av. J.-C.
Linax, sculpteur. Son nom fut trouvé sur une inscription.	
Locrus de Paros, statuaire. Il fit une Minerve.	
Lollius Alcamènes, sculpteur; auteur d'un bas-relief représentant un sculpteur assis, et une femme brûlant des parfums.	
Lophon ou Léophon, statuaire. Il excella dans les statues d'athlètes et de sacrificateurs.	
Lucien de Samosate. Cet écrivain fut statuaire jusqu'à trente ans.	IIe av.
Lucius, plasticien, très-habile dans son art; auteur d'une lampe en terre sur laquelle était représenté Achille traînant Hector autour de Troie.	
Lupus (Lucilius) ou Rufus, sculpteur de l'obélisque de Bénévent.	
Lyciscus, statuaire. Il fit la statue de Lagon.	
Lycius d'Éleuthère, statuaire et sculpteur, fils de Myron. Il fit les statues d'Achille et de Memnon.	438 av. J.-C.
Lysanias, fils de Dionysius, sculpteur d'ornements. Son nom fut trouvé sur la base d'une statue de Bacchus.	Ve av.
Lysias, sculpteur, auteur de statues d'Apollon et Diane, quadrige d'un seul bloc de	Ier av.

marbre, placé sur l'arc de triomphe élevé sur le mont Palatin, à Octavius.

LYSIPPE de Sicyone, statuaire, n'eut pas de maître, mais suivit les conseils d'Eupompe. Il fit un grand nombre de statues d'Alexandre le Grand, et celles des officiers et soldats tués au passage du Granique. On dit que pendant sa carrière il fit sortir de ses ateliers plus de 1,500 statues. D'après Pline, ce grand maître mourut dans la misère, comme le grand Corrège, et en mettant la dernière main à un de ses chefs-d'œuvre. 331 av. J.-C.

Les statues en bronze des 25 cavaliers d'Alexandre, furent emportées à Rome par Métellus et placées dans les portiques d'Octavie. — Son Jupiter de Tarente, de 40 coudées de haut, tournait par l'impulsion de la main, tant il était bien ajusté. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque sa Junon de Samos, son Neptune de Corinthe, plusieurs statues de Jupiter, d'Hercule, de Bacchus, de Socrate, l'Amour de Thespies, l'Occasion, l'Apoxyoménos, des athlètes et autres. — Il donna beaucoup de noblesse à ses figures. On lui attribue les 4 chevaux de Venise, et il fit la statue de Pyrrhus, vainqueur olympique.

LYSIPPE d'Héraclée, fils d'un Lysippe, sculpteur. Son nom est inscrit sur la base d'une statue d'Apollon, à Délos.

LYSIPPE, sculpteur. Son nom est inscrit sur plusieurs bases de statues.

LYSISTRATE de Sicyone, statuaire, frère du 324 av. J.-C.

grand Lysippe. Il fit la statue de Mélanippe et inventa les portraits en cire, moulés sur nature.

LYSON, statuaire, auteur de plusieurs statues d'athlètes. Il fit pour le sénat des Cinq-Cents une statue du peuple d'Athènes. 412 av. J.-C.

LYSUS, Macédonien, statuaire, auteur d'une statue de Crianus.

MACÉDON d'Héraclée, dans la grande Grèce, fils de Dionysius, sculpteur. On lui attribue une statue de Minerve.

MACHATAS, sculpteur. On lui attribue un Esculape et un Hercule, dans le temple d'Apollon.

MÆTIUS APRILIS, sculpteur chrétien.

MALAS de Chios, sculpteur. 598 av. J.-C.

MALCHIO, Chileros, sculpteur en argent.

MAMMURIUS VÉTURIUS, statuaire. On lui attribue la fabrication des Ancycles ou Boucliers sacrés, et une statue de Vertumne. 715 av. J.-C.

MANIS de Colytte, sculpteur en bronze. Il travailla à l'Érechthéon. Ve av.

MASCIANUS, sculpteur. Son nom figure sur un beau cratère d'argent trouvé dans les ruines de Fabri.

MÉDON de Lacédémone, statuaire, élève de Dipœnus et de Scillis. Il travailla avec Doryclidas, son frère, à l'Héræum d'Olympie. On y voyait 20 statues d'or et d'ivoire d'ancien style. — Il fit une Minerve armée. 550 av. J.-C.

MÉDUS de Mélite, sculpteur d'ornements. Ve av.

MÉNÆCHME de Naupacte, statuaire. Il écrivit sur son art et fit avec Soidas, la Diane Laphria, qui était excessivement belle. 514 av. J.-C.

Ménæchme de Sicyone, statuaire, fils d'Alcibius, auteur d'une statue représentant un veau abattu. Il écrivit sur la toreutique et fit une histoire d'Alexandre le Grand.	IVe av. J.-C.
Ménécrates, sculpteur. Il eut pour élèves Apollonius et Tauriscus.	
Ménélas, sculpteur, élève de Stéphanus. Il fit un groupe de Papirus avec sa mère, ou l'Oreste et Électre.	
Ménesthéus d'Aphrosidias, en Phrygie, sculpteur. Il fit plusieurs statues.	Ier av.
Ménestrate, statuaire. Il fit pour le temple d'Éphèse un Hercule et une Hécate, et une belle statue de Léarchide, poétesse.	IVe av. J.-C.
Ménippe, statuaire.	
Ménodore, statuaire, d'Athènes. Il fit aux Thespiens un Amour d'après celui de Praxitèle, que Caligula leur avait enlevé et qui périt dans un incendie. On a de lui des statues de Chasseurs, d'Athlètes, de Guerriers, de Sacrificateurs.	Ier apr.
Ménodote de Tyr, sculpteur.	
Ménogènes, statuaire. Il fit des statues Quadriges.	
Ménophantus, statuaire. On a de lui la statue de Vénus d'Alexandria Troas.	
Métrodore d'Éphèse, sculpteur. On trouve son nom sur beaucoup de bases de statues. Des auteurs le croyent architecte. Il aurait bâti en Perse et dans les Indes plusieurs édifices.	IVe apr.
Micciade de Chios, sculpteur, fils de Malas. Il se servit beaucoup du marbre de Paros pour ses ouvrages.	584 av. J.-C.

SIÈCLES.

MICCION, fils de Pythogènes, sculpteur, à Athènes. On retrouva une de ses statues en marbre du mont Hymette. Il fit aussi une statue consacrée par le peuple d'Athènes à Lucius Domitius Ahénobarbus.

MICON d'Athènes, fils de Phanocus, peintre et statuaire, père d'Onatas et collaborateur de Polygnote. Il fit la statue de Callias, vainqueur. — 494 av. J.-C.

MICON de Syracuse, fils de Nicératus, statuaire; auteur de 2 statues du prince Hiéron II, pour Olympie. — 220 av. J.-C.

MIDÉE, plasticien. On trouve beaucoup d'ouvrages de lui dans l'Attique.

MILÉTUS de Tripolis de Syrie, sculpteur en marbre. Il éleva, sous Septime-Sévère, pour les plaisirs du peuple, un labyrinthe orné en marbre.

MNASITIME (les deux), l'un, fils de Téléson de Rhodes, s'occupait de statues honorifiques. L'autre, fils d'Aristonides, s'occupait du même genre de statues.

MOSCHION d'Athènes, sculpteur, fils d'Adamas (*voyez* Dionysodore).

MUSUS, statuaire, auteur d'un Jupiter consacré à Corinthe.

MYAGRUS de Phocide, habile statuaire. Il fit beaucoup de statues d'athlètes.

MYNNION d'Agryles, sculpteur. Il fit un bas-relief à l'Érechthéon, représentant un homme qui frappait un cheval. — V^e av.

MYRMÉCIDÈS de Milet, sculpteur. Il travailla avec Callicrates et fit des ouvrages remar-

quables par leur finesse, comme des chars qu'une mouche couvrait de ses ailes.

MYRON d'Éleuthère, statuaire. Il fit beaucoup de statues en bronze de Délos, entre autres, Jupiter, Minerve, Hercule, Bacchus, Apollon, Hécates, Ladice, et d'autres. On confond le Myron de l'Anthol. grecque avec celui-ci. — Il excellait dans les statues d'athlètes; sa Vache inimitable existait encore au VI[e] siècle de notre ère. 450 av. J.-C.

MYRON, sculpteur. On remarque de lui un buste du palais Corsini. Celui-ci est très-postérieur au statuaire de ce nom, contemporain de Polyclète et de Phidias.

NANCÉRUS, statuaire, fit une belle statue d'un athlète haletant.

NANCYDE d'Argos, statuaire, fils de Mothon, maître de Polyclète le jeune et d'Alypus. Il travailla beaucoup, et fut auteur d'un beau Mercure, d'un Discobole, d'un homme sacrifiant un bélier. 420 av. J.-C.

Il fit une statue d'Hécate, en bronze, à Argos, des statues d'athlètes, la poétesse Érinna de Lesbos, en bronze; Hébé, en or et en ivoire, placée à côté de la Junon d'Argos de Polyclète.

On remarque de lui les statues de Beaucis de Trézène et d'Euclès de Rhodes, et deux de Chimou d'Argos, dont une à Olympie, et l'autre à Argos, et depuis à Rome.

NÉOCLÈS, statuaire. Il fit peu d'ouvrages.

NÉSIOTÈS, statuaire, se distingua par ses statues de petite dimension.

	SIÈCLES.
NÉSIS de Mélite, sculpteur, peu en renom.	Ve av. J.-C.
NICÉPHON, statuaire. Rien de cité.	
NICÉPHORE, fils de Nicéphore, statuaire, peu renommé.	
NICÉRATUS d'Athènes, statuaire, auteur des statues d'Esculape et d'Hygie, qui furent placées dans le temple de la Concorde, à Rome.	Ve av.
NICÉROS de Thèbes, statuaire, fils d'Aristides et frère d'Ariston.	IVe av.
NICIAS, fils de Thrasymèdes, de Paros, sculpteur. On lui attribue un Esculape d'or et d'ivoire. Il consacra une statue dans le temple d'Apollon à Calymna, laquelle était d'une grande beauté.	
NICODAMUS de Ménale, en Arcadie, statuaire, auteur de la statue d'Androsthène, vainqueur.	428 av. J..-C
NICOLAUS d'Athènes, statuaire (*voyez* Criton).	
NICOMAQUE, sculpteur. Son nom figure sur une base découverte à l'Acropole d'Athènes, près du Parthénon.	
NICOSTRATE, sculpteur romain (*voyez* Claudius). Il refusa de faire des idoles et fut martyrisé sous Dioclétien.	284 apr. J.-C.
NICOSTRATE, sculpteur d'ornements.	Ve av.
OLYMPIOSTHÈNE et STRONGYLION, statuaires, travaillèrent avec l'un des deux Céphisodote. Le premier fit trois Muses sur l'Hélicon et une quantité d'admirables statues.	372 av. J.-C.
OLYMPUS, statuaire, auteur de la statue du pancratiaste Xénophon, vainqueur.	438 av. J.-C.
ONATAS d'Égine, statuaire et peintre, fils de Micon. Ce fut un des plus habiles artistes	476 av. J.-C.

de l'antiquité; il travailla avec Polygnote, Agéladas, Hégias, Hégésias et Tritias.

Onæthus, frère de Thylacus, statuaire, auteur d'un beau Jupiter qu'il fit pour les Mégariens.

Onassimèdes, statuaire. Il fit un Bacchus en bronze massif.

Onésandre, sculpteur.

Onésias, fils de Nicostrate, sculpteur d'ornements. — 550 av. J.-C.

Ooliab et **Béséléel**, sculpteurs hébreux. Ils firent les ornements du tabernacle. — 1530 av. J.-C.

Leurs ouvrages avaient un caractère égyptien, ce qui n'est pas surprenant, car les Hébreux avaient été élevés dans leurs sciences et dans leurs arts et employés à la construction de leurs beaux monuments.

Ophélion, fils d'Aristinidas, statuaire. Il fit la statue de Pompée (Sextus). — Ier av. J.-C.

Pæonius de Menda en Thrace, statuaire. Il travailla au temple d'Olympie, et fit une Victoire consacrée par les Messéniens après la prise de Sphactérie. — 425 av. J.-C.

Pamménon d'Alopécé, fils de Laossos, sculpteur d'ornements. — Ve av.

Pamphile, statuaire, élève de Praxitèle; auteur d'une statue de Jupiter hospitalier. — IVe av.

Pandeius ou **Pandius**, statuaire. Il travailla dans le temple de Tégée. On dit qu'il perdit la raison en mangeant d'un fruit empoisonné.

Pandémius, statuaire, auteur d'une statue de Diane d'Éphèse.

Panoctus (S. Julius), sculpteur de figurines.

Pantias de Chios, statuaire, fils et élève de Sostrate. Il fit une statue d'Aristéus d'Argos. Ce fut le 7e dans la série des élèves d'Aristoclès de Cydonie.	399 av. J.-C.
Pantouleius, fils de Caius, statuaire d'un grand talent, ayant fait de beaux ouvrages dans le temple de Jupiter olympien à Athènes.	476 av. J.-C.
Pantuleïus (Aulus), statuaire. Il fit plusieurs statues de Trajan érigées par les Milésiens.	IIe apr.
Papias, d'Aphrodisias, sculpteur (voyez Aristéas). Il fit deux Centaures domptés par des Amours.	IIe apr.
Parménion, statuaire grec. Il fit plusieurs travaux à Alexandrie, entre autres le Sérapéion.	
Pasitèle, statuaire, maître de Colotès. Rien de cité.	476 av. J.-C.
Pasitèle, aussi nommé **Praxitèle**, statuaire-ciseleur, grec d'origine et devenu citoyen romain. Varron l'estimait beaucoup. Il travailla sur l'or et l'ivoire; il améliora les modèles en argile. Il disait que la plastique était la mère de la sculpture; aussi ne faisait-il jamais de statue sans en avoir fait avant le modèle en terre. On admira son Jupiter en ivoire du temple de Métellus. Cet artiste distingué n'a pas eu de maître. On lui attribue l'invention des miroirs d'argent.	75 av. J.-C.
Patrocle de Sicyone, statuaire, père de Dédale de Sicyone. Il fit les statues de bronze des Spartiates pour la victoire d'Ægos-Potamos, et la statue d'Agamène de Sicyone.	416 av. J.-C.
Patroclès de Crotone, fils de Catillus, statuaire, auteur d'un Apollon en buis.	

	SIÈCLES.
PATROCLUS (L. Licinius), statuaire. Il eut assez de renom.	
PAUSANIAS d'Apollonie, statuaire, auteur d'un Apollon.	IVe av J.-C.
PAUSIAS de Sicyone, fils de Briétès, peintre et statuaire. Il travailla avec Pamphile. On ne cite que ses belles peintures.	336 av. J.-C.
PELEGRINUS, sculpteur chrétien. Il fit un beau bas-relief en marbre de Paros, représentant Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul.	IVe apr.
PERDIX, statuaire. On le prétend neveu de Dédale l'ancien et le même que Talux.	
PÉRICLÈTE d'Argos, statuaire, disciple de Polyclète d'Argos, maître d'Antiphane. On ne cite rien de lui.	416 av. J.-C.
PÉRICLYMÈNE, statuaire, auteur d'une statue d'Eutichès, d'athlètes et de sacrificateurs.	
PÉRILLUS d'Agrigente, statuaire, élève de Dipœnus et de Scyllis. Il fit le Taureau de Phalaris avec Dontas de Lacédémone.	550 av. J.-C.
PÉTROS, sculpteur. Il fit une tête de Caracalla.	IIe apr. J.-C.
PHÆDIMUS, statuaire. On lui attribue une statue de Ganimède, trouvée près d'Ostie.	
PHÆDRUS, sculpteur, fils de Zoïle, de l'un des dèmes athéniens nommés Pænia. Il fit un cadran solaire à l'Acropole d'Athènes.	
PHALACRUS, sculpteur d'ornements, d'un des dèmes d'Athènes nommé Pæanie supérieure et Pæanie inférieure.	Ve av.
PHANOMAQUE, sculpteur. Son nom fut trouvé sur un piédestal découvert près du Parthénon.	
PHARAX d'Éphèse, statuaire. Il n'est fait mention d'aucun de ses travaux.	

Phidias, fils de Charmidas d'Athènes, élève d'Agéladas et d'Hégias, statuaire. Il fleurit vers 465 et mourut la 1re année de la 87e olymp., 432 ans avant notre ère. — Peu d'années avant sa mort il se représenta en homme d'un certain âge et chauve, sur le bouclier de la Minerve du Parthénon. Il fut intimement lié d'amitié avec Périclès. Il embellit Athènes et la Grèce de Colosses d'or et d'ivoire : le Jupiter olympien, la Minerve du Parthénon, celles d'Élide, de Platée, de Pallène et une quantité d'autres ouvrages merveilleux, tels que Vénus Uranie, Vénus, Esculape, Mercure, une Amazone, Apollon, etc. 465 av. J.-C.

Phidias, fils d'un Phidias, sculpteur, et **Ammonius** (*voyez* ce dernier nom).

Philæus, père de Rhœcus de Samos. On croit qu'il était statuaire.

Philéas et **Zeuxippe** d'Hermione en Argolie, statuaires, firent peu d'ouvrages. On a trouvé leurs noms dans une inscription d'Hermione en Argolie.

Philès d'Halicarnasse en Carie, statuaire, fils de Polygnote; auteur d'une statue en bronze de Polyeucte, fils de Mélésippe d'Astypalée, qui fut décernée par le peuple de cette ville avec une couronne d'or, et d'une statue d'Agathostrate, fils de Polycrate, décernée par les habitants des îles près de Délos.

Philésias d'Erétrie en Eubée, statuaire. Il fit avec Théopropus, pour les Corcyréens, deux vaches en bronze consacrées à Delphes, et il excella dans les statues d'animaux. 565 av. J.-C.

PHILÉTUS, sculpteur, auteur d'un buste de C. Calpurnius Eutichius.	
PHILION, sculpteur d'ornements, du dème athénien de Scambonides.	Ve av. J.-C.
PHILISCUS de Rhodes, sculpteur. Il fit un Apollon drapé et une Vénus.	
PHILOCRATE, sculpteur d'ornements, de l'un des deux dèmes nommés Pæanie.	Ve av.
PHILOMAQUE, sculpteur, auteur d'une statue d'Esculape.	
PHILON, fils d'Antipater, statuaire, auteur de la statue d'Éphestion. Il excella dans les statues d'athlètes et de sacrificateurs.	IVe av.
PHILON, sculpteur d'ornements, du dème d'Herchia, tribu d'Égéide.	Ve av.
PHILONICUS (M. Canuleïus), plasticien et statuaire. Il fit, dit-on, des statues de Génies.	
PHILORUS, fils de Phalacrus, sculpteur d'ornements, de Pæanie	Ve av.
PHILOSTRATE (S. T. Flavius), affranchi d'Auguste, statuaire. Il fit peu d'ouvrages.	
PHILOTIMUS d'Égine, statuaire, auteur d'une statue de Xénombrote de Côs.	
PHILOUMÈNE, statuaire. Il fit une statue en marbre pentélique, représentant un homme vêtu d'une tunique à demi-relevée, un genou en terre. On croit que ce fut du temps d'Adrien.	
PHŒNIX, statuaire, élève de Lysippe.	IVe av.
PHRADMON d'Argos, statuaire, auteur d'une statue d'Amazone, de 12 vaches en bronze, consacrées à Minerve.	438 av. J.-C.

	SIÈCLES.
Phryllus, peintre et statuaire, comme le donne Pline. Rien de cité en ouvrage de sculpture.	412 av. J.-C.
Phrynon, statuaire, élève de Polyclète l'Ancien, d'Argos. Rien de cité.	416 av. J.-C.
Phrynos, statuaire, auteur d'une statue en bronze trouvée à Locres.	
Phyromaque de Céphisia, statuaire. Il fit la statue de Priape à genoux. On lui attribue les bas-reliefs de la frise du temple de Minerve Poliade. On avait aussi de lui un Esculape à Pergame, et dans cette même ville, de beaux bas-reliefs représentant les combats d'Attale et d'Eumène, rois de Pergame, contre les Gaulois. (280 ans av. J.-C.)	
Phyromaque, du dème athénien de Céphisia, sculpteur. On cite de lui un bas-relief représentant un jeune homme debout à côté d'une cuirasse, un autre représentant un homme debout appuyé sur un bâton, à côté d'un autel. Il fit aussi un homme conduisant un cheval.	Ve av. J.-C.
Pictor (Fabius). Pline le donne comme peintre et statuaire. Rien de cité pour la sculpture.	IVe av.
Pisias, statuaire, auteur d'un Apollon dans le Métroon d'Athènes.	
Pison de Calaurie, statuaire, élève d'Amphion, auteur de la statue d'Abas, devin de Lysandre. On a aussi de lui des statues de Guerriers.	399 av. J.-C.
Piston, statuaire, auteur d'une statue de femme pour un bige de Tisicrate.	IVe av.
Pistillus, plasticien, modeleur de figurines, auteur de petites statuettes en terre cuite.	

Pithandre de Rhodes, sculpteur. Il fit des statues honorifiques, des sacrificateurs et autres de ce genre.

Plocamus, sculpteur. Peu connu.

Polis, statuaire, auteur de plusieurs statues d'Athlètes, de Guerriers et de Chasseurs.

Polycharme, sculpteur. On a de lui une Vénus au bain et un Dédale.

Polyclès l'Ancien, statuaire. Peu cité. 372 av. J.-C.

Polyclès le Jeune, d'Athènes, élève de Stadiéus, statuaire; Pline le dit auteur d'un bel hermaphrodite en bronze; il fit une statue d'Amyntas. 164 av. J.-C.

Polyclès (Les fils de) firent une Minerve Cranæa, près d'Élatée, en or et en ivoire, et une belle statue de femme. 126 av. J.-C.

Polyclès, sculpteur d'ornements, du dème de Lacide, tribu d'Œnéide. Ve av. J.-C.

Polyclète l'Ancien d'Argos, disciple d'Agéladas et l'émule heureux de Phidias. Il fit une belle Junon colossale, assise, une grenade à la main, en or et en ivoire, pour l'Héræum d'Argos. On la comparait à la Minerve du Parthénon et au Jupiter olympien de Phidias. Ces ouvrages étaient regardés comme parfaits. Il était un de ces grands artistes que l'on ne pouvait plus juger, mais qu'on admirait. Parmi ses statues on citait un Diadumène, jeune athlète, le Doryphore (la règle), statue d'un jeune homme armé d'une lance; il servait de règle pour les proportions; l'Apoxyomène, athlète; les Astragalizontes, jeunes gens jouant aux osselets, chef-d'œuvre placé 428 av. J.-C

dans le palais de Titus; Mercure à Lysimachie, un chef-d'œuvre; Hercule Agétor ou le Guide; Artémon le Périphorète; un bel Hermès d'Alcibiade; une ravissante Amazone, qui remporta le prix sur celle de Phidias; Hercule tuant l'Hydre; des Canéphores, à Mégalopolis; un Jupiter donnant de ressemblance à Bacchus; plusieurs statues d'Athlètes olympioniques.

Toutes les statues ci-devant étaient en bronze d'Égine. Il fit en marbre Jupiter Meilichius, Latone, Apollon, Diane. Ce fut le premier qui fit poser les statues sur une jambe. On dit que Polyclète était aussi architecte et qu'il fit construire un beau théâtre dans le temple d'Esculape, à Epidaure.

Polyclète le Jeune d'Argos, statuaire, élève et frère de Naucidès. On cite parmi ces ouvrages : un trépied et la Vénus d'Amyclée; un Jupiter Phlius à Mégalopolis; Hécatée d'Argos, et la statue d'Alcibiade. Il fit plusieurs statues pour la victoire d'Ægos-Potamos. — 400 av. J.-C.

Polycrate, statuaire, auteur de plusieurs statues d'Athlètes et de Guerriers.

Polycrite, statuaire. Il fit la statue de Timothée d'Athènes. On croit que c'est plutôt Polycrate que Polycrite, nom tronqué.

Polydecte, sculpteur, orna les palais des premiers empereurs, d'Auguste à Vespasien. — Ier av. J.-C.

Polydore, statuaire. Il fit beaucoup de statues d'Athlètes.

Polydore, statuaire de Rhodes. Il travailla avec Agésandre, son père, et Athénodore, son frère, au fameux groupe de Laocoon, — Ier av.

	SIÈCLES.
trouvé au XVIe siècle dans les bains de Titus.	
Polyeucte, sculpteur, auteur de la statue en bronze de Démosthène.	331 av. J.-C.
Polygnote de Thasos, peintre et statuaire.	Ve av. J.-C.
Polymneste, sculpteur. (Voyez Cenchramis).	
Polystrate d'Ambracie, en Thesprotie, statuaire. On le dit auteur d'une statue de Phalaris.	
Polytimus, sculpteur. On voit son nom sur la plinthe d'une statue de chasseur, au musée du Capitole.	
Pompéius-Catussa, sculpteur-modeleur de la Séquanie. On trouva à Lyon quelques-uns de ses ouvrages.	
Pompéius-Euphémus, sculpteur de figurines. (Voyez Panoctus.)	IIe av.
Pontus, sculpteur, de Constantinople.	
Posidonius d'Éphèse, statuaire-ciseleur. On remarque ses athlètes et ses chasseurs, ainsi que ses ouvrages en argent. Il fut très-habile artiste.	Ier apr.
Posis, sculpteur-plasticien. Il imitait avec beaucoup de talent les fruits en argile coloriée.	68 av. J.-C.
Pothinus, statuaire. Il fit, pour une palestre, la statue du Cosmète Nymphodote.	
Praxias d'Athènes, élève de Calamis, sculpteur. Il travailla au fronton du temple d'Apollon de Delphes.	436 av. J.-C.
Praxias de Mélite, sculpteur. Il fit, à l'Erecthéion, un bas-relief admirable, représentant un homme et un cheval qui frappe du pied.	

Praxitèle de Paros, statuaire. Parmi ses chefs-d'œuvre on remarquait son Amour Thespies, celui de Parium nu, tous deux en marbre; son Faune admirable, le Périboétos, et sa Vénus de Gnide nue, faite d'après sa maîtresse, la belle Phryné, et celle de Côs vêtue. Outre ces statues, il fit encore un Apollon, Bacchus, Mercure, Esculape, des Satyres, Pan, Latone, Diane, Hercule, Junon, Cérès, Vénus, la Fortune, et d'autres ouvrages remarquables. IVe av. J.-C.

Il eut une grande influence sur les écoles de la Grèce.

Prépon du dème d'Agryle, sculpteur. Il travailla au temple d'Erecthée. V^e av.

Primus (A.), plasticien romain. On trouve de ses ouvrages dans l'Attique; auteur d'un enfant tenant une chèvre.

Priscilla (Cassia), sculpteur. On trouva le nom de cette femme romaine sur un bas-relief d'Hercule et Omphale, de la collection Borgia à Velletri.

Prodorus, statuaire et peintre. Rien de cité.

Protogène de Caune, en Carie, peintre et statuaire, ainsi que l'annoncent Pline et Pausanias. Rien de cité. 315 av. J.-C.

Protogène, affranchi de la maison d'Auguste, sculpteur en or et en argent. Ier av.

Protos de Cydonie, en Crète, statuaire. On lui attribue la base d'une belle statue honorifique trouvée à Rhodes.

Protys, sculpteur; son nom a été trouvé sur la plinthe d'un groupe de quatre figurines

	SIÈCLES.
adossées, découvertes dans la Haute-Égypte.	
Ptolichus d'Égine, fils et élève de Synnoon, statuaire. Il fit la statue de Théognète, vainqueur olympique.	477 av. J.-C.
Ptolichus de Corcyre, élève de Critias, statuaire. Rien de cité.	428 av. J.-C.
Pygmalion, statuaire mythologique.	
Pyrilampès de Messène, statuaire, auteur d'une statue d'Archippus.	
Pyromaque, statuaire, de l'école des élèves de Lysippe. Il fit la statue en bronze d'Alcibiade dans un quadrige.	236 av. J.-C.
Pyrrhon d'Éphèse, sculpteur, fils d'Hécatoclès. Rien de cité.	
Pyrrhus d'Athènes, statuaire, auteur d'une Minerve Hygie et d'une Hygie, fille d'Esculape.	420 av. J.-C.
Pyrrhus (Agathobulus), plasticien-modeleur, auteur de figurines en argile.	
Pythagore de Rhégium, statuaire, élève de Cléarque de Rhégium. Cet artiste, suivant Pline, fut le premier qui rendit avec beaucoup de soin les veines, les muscles et les cheveux; auteur de la statue d'Astylus, vainqueur; de celle d'Euthymus, vainqueur; et d'une autre, très-belle, de Léontinus, athlète.	491 av. J.-C.
Pythagore de Samos, statuaire et peintre. Il fit la statue d'un vieillard dans le temple de la Fortune, et sept belles statues nues à Rome, entre autres les trois Grâces.	429 av. J.-C.
Pythias, statuaire. On ne cite rien de lui.	IIe av.

SIÈCLES.

Pythéas, sculpteur-ciseleur, artiste distingué par la grande délicatesse de ses ciselures. Il fit deux petits vases représentant Ulysse et Diomède enlevant le Palladium. On a de lui d'autres vases remarquables par leurs sculptures.	Ier av. J.-C.
Pythis, statuaire, travailla au Mausolée, et fit une statue quadrige en marbre.	395 av. J.-C.
Pythoclès, statuaire. Rien de cité.	164 av. J.-C.
Pythocrite, statuaire, auteur de belles statues d'Athlètes.	
Pythocrite de Rhodes, sculpteur, fils de Timagoris. On trouva son nom sur la base d'une statue de sacrificateur, à Rhodes.	
Pythodicus, statuaire et peintre. Rien de cité.	
Pythodore de Thèbes, statuaire. Il fit, pour Coronée, une statue de Junon d'ancien style, qui tenait à la main des Syrènes.	512 av. J.-C.
Pythodore et **Artémon**, statuaires. Ils ornèrent de leurs ouvrages les palais des premiers empereurs du temps d'Auguste à Vespasien.	Ier av. J.-C.
Pythodore et **Cratérus**, statuaires. Comme les deux précédents, ils ornèrent les palais impériaux du temps d'Auguste à Vespasien.	Ier av.
Quintus Plotius, sculpteur.	
Rhœcus de Samos, fils de Philæas, statuaire-architecte. Il fit une statue de la Nuit qui fut mise dans le temple de Diane, à Éphèse. Il perfectionna l'art de la fonte.	685 av. J.-C.
Romulus (Nonianus), sculpteur. Son nom est	

inscrit sur un sarcophage de la Villa Médici.

Rupius (Caïus), plasticien, auteur de la statue d'un dieu pénate.

Rusticellius Félix, africain, sculpteur de figurines.

Sabinus (L. Protius), sculpteur en ivoire.

Salpion d'Athènes, sculpteur. Son nom est sur un beau cratère de Gaëte, en marbre de Paros, au musée de Naples. On y voit représenté Mercure remettant Bacchus enfant aux Nymphes de Nysa.

Samolas d'Arcadie, statuaire, auteur d'une — 399 av. J.-C.
statue d'Azan.

Sannion, fils de Simias, sculpteur d'orne- — Ve av.
ments à Alopécé.

Scopas de Paros, statuaire. Il travailla au — 356 av. J.-C.
temple de Minerve Aléa, à Tégée, au tombeau de Mausole. Parmi ses nombreux ouvrages, on citait : les statues de Vénus et du Désir, à Samothrace, un Mars colossal, un Cupidon portant la foudre, une belle Vesta, un Apollon Citharède ou Musagète ; des Divinités marines, les Canéphores, un Saturne en marbre doré, et beaucoup d'autres belles statues ; entre autres, Bacchus, Mercure, Hercule, Esculape, deux Diane, Hécate, les Furies, des Bacchantes.

Scopas (Paralius), statuaire. Rien de cité. — 428 av. J.-C.

Scyllis, statuaire, de Crète, et Dipoenus, — 580 av. J.-C.
premiers sculpteurs en marbre, passent pour être de l'école de Dédale, ou statuaires du premier style. Ils firent des chevaux en ébène dont les sabots étaient d'ivoire.

	SIÈCLES.
SCYMNUS de Chios, statuaire, disciple de Critias. On remarquait de lui, à Sycione, un Esculape d'or et d'ivoire.	438 av. J.-C.
SÉRAMBUS d'Égine, statuaire.	
SÉRAPIO (M. Rapilius), sculpteur. Il mettait des yeux artificiels aux statues.	
SILANION d'Athènes, statuaire. Il n'eut pas de maître ; auteur d'une statue de Jocaste, faite d'un mélange de cuivre et d'argent. Il eut pour élève Zeuxiade.	331 av. J.-C.
SIMÉNUS, statuaire, auteur de statues d'Athlètes, de Guerriers et de Chasseurs.	
SIMIAS d'Agryles, sculpteur d'ornements.	Ve av. J.-C.
SIMIAS d'Alopécé, sculpteur d'ornements, père de Sannion.	Ve av.
SIMMIAS ou SIMON, statuaire, fils d'Eupalanus. On a de lui une statue de Bacchus Morichus.	
SIMON d'Égine, statuaire, auteur d'une statue d'Archer.	476 av. J.-C.
SIMPLICIUS, sculpteur romain. Il refusa de faire des idoles et fut martyrisé sous Dioclétien. (*Voyez* Claudius.)	284 apr. J.-C.
SIMUS de Salamine, fils de Thémistocrate, sculpteur, auteur de statues consacrées à Bacchus, par Hipponicus, fils de Stratippe.	
SINDON, fils de Simias, sculpteur d'ornements à Alopécé.	Ve av. J.-C.
SINÈS de Cœlé, fils d'Ameinias, sculpteur d'ornements.	Ve av.
SINIS, sculpteur d'ornements.	Ve av.
SIOBOETHUS, statuaire, auteur d'un Esculape.	
SMILIS d'Égine, sculpteur, fils d'Euclidas. On l'a prétendu chef de l'École de Sycione et élève de Dédale, ce qui n'est pas probable.	1140 av. J.-C.

Il fit une statue assise de Junon, à Samos, et une autre statue de la même déesse à Argos; toutes deux étaient en bois. On lui attribue les statues des Saisons ou Heures d'Élis de l'Héréum d'Olympie.

SOCLÈS d'Acharnes, sculpteur d'ornements.	Ve av. J.-C.
SOCLOS d'Alopécé, sculpteur, auteur de beaux bas-reliefs. Celui du temple d'Érechthée représentait un homme tenant un frein.	Ve av.
SOCRATE de Thèbes, sculpteur. Il fit, avec Aristomède, une statue de Cybèle consacrée par Pindare, vivant en 439.	475 av. J.-C.
SOCRATE le Philosophe, a été très-habile sculpteur. Il fit les trois Grâces vêtues, groupe ayant eu de la célébrité.	459 av. J.-C.
SOÏDAS, statuaire (*voyez* Ménæchme). Ils firent ensemble la Diane Laphria et écrivirent sur leur art.	512 av. J.-C.
SOMÉNÈS de Cœlé, fils de Simius, sculpteur d'ornements.	Ve av.
SOMIS, statuaire. Il fit une belle statue de Proclès d'Andros, vainqueur olympique.	
SOPHRONISCUS d'Athènes, sculpteur, père de Socrate le Philosophe; il fut aussi sculpteur.	459 av. J.-C.
SOSANDRE d'Agryles, fils de Simias, sculpteur d'ornements.	Ve av. J.-C.
SOSIAS, sculpteur d'ornements à Alopécé.	Ve av.
SOSIBIUS d'Athènes, sculpteur. Son nom figure sur un beau vase du Musée du Louvre, orné d'un beau bas-relief.	
SOSICLÈS, sculpteur. On lui attribue une Amazone du Musée du Capitole, qui est appuyée sur le tronc d'un arbre.	

Sosinus de Gortyne, sculpteur. Ses enfants lui érigèrent un superbe monument.	
Sosipater de Soles, sculpteur, auteur de statues honorifiques trouvées à Rhodes.	
Sostrate, statuaire, neveu et élève de Pythagore de Rhégium.	459 av. J.-C.
Sostrate de Gnide, statuaire-architecte. Il fit le Phare d'Alexandrie et les jardins suspendus de Gnide.	246 av. J.-C.
Sostrate de Chios, statuaire, père et maître de Ptolichus. Il travailla à la Minerve colossale d'Aliphère.	420 av. J.-C.
Sotelès d'Alopécé, sculpteur d'ornements.	Ve av. J.-C.
Stadiæus d'Athènes, statuaire, maître de Polyclès.	190 av. J.-C.
Stéphanus, sculpteur, auteur de deux Chamétœres ou prêtresses assises de Vesta, et d'autres statues.	
Sthénis d'Olynthe, statuaire. Il fit de belles statues de Cérès, de Jupiter, de Minerve, des Adorantes, et Antolycus, son plus bel ouvrage; auteur de la statue de Sion, le philosophe d'Éphèse.	IVe av. J.-C.
Stiphax de Chypre, statuaire, auteur des statues de Splanchnoptès et Minerve Hygie.	Ve av.
Stomius, statuaire. Il fit quelques statues.	494 av. J.-C.
Strabax, sculpteur, auteur d'une statue honorifique en bronze, consacrée par le sénat d'Athènes.	IVe av. J.-C.
Straton d'Argos, sculpteur. Il fit avec Xénophile les statues d'Esculape et Hygie.	Ve av.
Stratonicus, statuaire et habile ciseleur, auteur de beaux ouvrages. Il travailla avec	236 av. J.-C.

	SIÈCLES.
d'autres à une représentation des Combats d'Eumène et d'Attale Ier contre les Gaulois.	
Strongylion, statuaire, disciple de Céphisodote. Ils firent ensemble six belles Muses. La Diane de Mégare et une Amazone surnommée Eucnémos, étaient seules de lui. Il excellait à représenter des chevaux et des bœufs. On croit que ce fut lui qui fit le fameux cheval de Troie, qui servit à prendre cette ville.	420 av. J.-C.
Sulinus, sculpteur d'ornements.	
Syadras, statuaire de Lacédémone. Rien de cité.	544 av. J.-C.
Sylon, statuaire, auteur de la statue de Platon érigée par Mithridate.	
Symphorien, statuaire romain. Il refusa sous Dioclétien de faire des idoles et fut martyrisé.	284 apr. J.-C.
Synnoon d'Égine, statuaire, élève d'Aristoclès de Sicyone le Jeune; il fut aussi le père et le maître de Ptolichus.	499 av. J.-C.
Syrophanes. Il passe pour avoir été un des premiers auteurs de la statuaire en Égypte.	
Syntrophus (P. Rutil), sculpteur d'ornements. Il travailla dans un temple de Minerve.	
Talux ou **Calus**, prétendu neveu de Dédale l'Ancien, statuaire.	1380 av. J.-C.
Tauriscus de Tralles, fils d'Artémidore. Il fit avec Apollonius un fameux groupe représentant Zéthus et Amphion qui, pour venger Antiope leur mère, attachent leur belle-mère Dircé aux cornes d'un taureau furieux. On remarquait son Mercure (Hermès), et son Cupidon (Eros).	Ier apr. J.-C.

Tectée, statuaire, nommé Idectée par Athénagore, élève de Dipœnus et de Scyllis. Il fit à Olympie le Trésor des Épidammiens et les statues d'Atlas et des Hespérides en bois de cèdre. 564 av. J.-C.

Téléchines, passe pour un des premiers auteurs de la statuaire en Égypte.

Téléclès de Samos, fils de Rhœcus, statuaire. 652 av. J.-C.

Téléclès le Jeune, de Samos, statuaire. Il fit avec Théodore la statue en bronze d'Apollon Pythien. 636 av. J.-C.

Téléphane de Phocée, statuaire; il fut souvent comparé à Myron et Polyclète. 494 av. J.-C.

Télésarchidès, sculpteur, auteur d'un Mercure tétracéphale ou à quatre têtes.

Télésias d'Athènes, statuaire. Il fit des statues de Neptune et d'Amphitrite.

Télestas, statuaire. (*Voyez* Ariston.)

Ténicus ou **Tynnichus**, sculpteur d'ornements. On trouva son nom sur un vaisseau en pierre consacré en Eubée par Agamemnon, à Diane Bolosia, qui présidait aux accouchements.

Tertullius (Flavius), sculpteur, auteur d'une statue dont il fit don à une église. On voit son nom sur une base de statue dans les jardins de Saint-Chrysogone à Rome. VIe apr. J.-C.

Teucros, sculpteur d'ornements du dème de Cydathénée. Ve av.

Teusialès, sculpteur, auteur d'une statue d'Hypéridis.

Thalacio (C. Junius), affranchi de Mécènes, fondeur et sculpteur de figurines.

Thalamus (P. Lucrinius), sculpteur de vases.

Thalès, plasticien et peintre. On le dit avoir été artiste d'un grand talent.	
Thargélus de Pæanie, fils de Phalacrus, sculpteur d'ornements.	Ve av. J.-C.
Théagène ou **Théogène** du Pirée, sculpteur de bas-reliefs.	Ve av.
Théléson de Rhodes, sculpteur.	
Théoclès de Lacédémone, sculpteur, fils d'Hégylus et disciple de Dipœnus et Scyllis, auteur d'Atlas soutenant le globe.	564 av. J.-C.
Théocosme de Mégare, statuaire, élève de Phidias. Il fit un Jupiter olympien de Mégare, colosse en or et en ivoire ; mais il ne put terminer que la tête, le reste fut fait en terre cuite et en gypse. Il est auteur d'une statue d'Hermon, commandant de la flotte de Lysandre.	428 av. J.-C.
Théodore de Samos l'Ancien, statuaire fils de Rhœcus et frère de Téléclès. Il fit avec Théléclès une statue en bronze d'Apollon Pythien. Ils étudièrent en Égypte sous le règne de Psammétique Ier, et excellèrent dans leur art.	636 av. J.-C.
Théodore de Samos le Jeune, fils de Théléclès le Jeune, statuaire et ciseleur. Ce fut un artiste distingué, car tout ce qu'il faisait était soigné et délicat. Il fit sa Statue en bronze, qui était d'une ressemblance extraordinaire ; il tenait une lime de la main droite, qui indiquait sans doute sa profession, et de trois doigts de la main gauche un quadrige très-petit. On lui attribue un beau Cratère en argent qui fut consacré par Crésus dans le temple de Delphes, brûlé en 548.	556 av. J.-C.

Un autre cratère d'or cité par Athénée, et qui appartenait au roi de Perse, fut aussi l'ouvrage de Théodore. Il grava la fameuse émeraude que Polycrate de Samos jeta dans la mer.

Théodore de Thèbes, statuaire.

Théodore de Lemnos, statuaire. (*Voir* Théodore de Samos, fils de Rhæcus.)

Théodore d'Argos, fils de Porus, sculpteur. Il fit une statue de Nicis, fille d'Andronidas, consacrée à Cérès, à Clymenus et à Proserpine, pour la ville d'Hermione en Argolide.

Théodore, sculpteur, auteur d'une Table iliaque qui se trouve au Capitole.

Théomneste de Sardes en Lydie, statuaire, auteur d'une statue d'Agélas. Il fit aussi des statues d'Athlètes, de Guerriers et de Chasseurs.

Théomneste de Chios, fils de Théotime, sculpteur, ayant travaillé avec Dionysius à un ornement funèbre.

Théopropus d'Égine, statuaire, et Philésius, firent pour les Corcyréens deux vaches en bronze, consacrées à Delphes en raison d'une victoire. — 565 av. J. C.

Thérimaque, statuaire et peintre de Paros. — IV[e] av. J.-C.

Théron, statuaire, de Béotie, auteur de statues de Vainqueurs.

Thrason, statuaire, auteur de statues d'Athlètes et d'Hécatésius.

Thrason de Pellène, sculpteur, auteur de divers ouvrages venant de Buthrote en Épire. Il excella dans les Athlètes, les Guerriers, les Chasseurs. — II[e] apr.

	SIÈCLES.
Thrasymèdes de Paros, statuaire, fils d'Arignotus, auteur d'un colosse d'Esculape en or et en ivoire placé dans le temple d'Épidaure.	IVe av. J.-C.
Thylacus, statuaire, frère d'Onæthus. Rien de cité.	
Thymilus, sculpteur, auteur d'un Bacchus et d'un Cupidon.	
Timarchides d'Athènes, statuaire et sculpteur, travailla avec Timoclès. Ils excellaient dans les statues de Guerriers, d'Athlètes, de Chasseurs. Dans les portiques du temple d'Octavie à Rome, il y avait de leurs statues; entre autres, un Apollon Citharède de Timarchides. Ses fils firent un beau Jupiter qui fut placé dans son temple.	164 av. J.-C.
Timarque, statuaire, fils de Praxitèle et frère de Céphisodote le Jeune. Ils firent ensemble la statue en bois de l'orateur Lycurgue et celles de ses enfants, qui furent placées dans le temple d'Érechthée, à Athènes.	310 av. J.-C
Timocharis d'Éleuthère, sculpteur, auteur de divers ouvrages.	
Timoclès, statuaire, collaborateur de Timarchides. Il excella dans les statues de Chasseurs, de Guerriers et d'Athlètes. Il y avait de ses ouvrages dans les portiques d'Octavie.	164 av. J.-C.
Timon, statuaire. Il excella dans les statues d'Athlètes, de Guerriers et de Chasseurs.	
Timothée, statuaire. Il travailla au Mausolée et fit une Diane admirable. Ses autres statues sont très-belles.	395 av. J.-C.

SIÈCLES.

Tisagoras, statuaire en fer. Il fit la statue d'Hercule combattant l'Hydre.

Tisandre, statuaire, auteur de plusieurs statues de Spartiates qui, sous Lysandre, remportèrent la victoire d'Ægos-Potamos. — 405 av. J.-C.

Tisias, statuaire, auteur de plusieurs statues d'Athlètes, de Guerriers et de Chasseurs.

Tisicrate de Sicyone, statuaire, élève d'Euthycrate, fils de Lysippe. On confondait souvent ses ouvrages avec ceux de son maître. — 318 av. J.-C.

Il fit une statue de Bige.

Tisicrate, sculpteur; son nom fut découvert sur un marbre près d'Albano.

Titius, sculpteur. On lui attribue des statues. Son nom figure sur la base d'un guerrier armé, d'une femme vêtue à la romaine et d'un groupe.

Titius (Gemellus), sculpteur. Il fit son propre buste. — IIIe apr. J.-C.

Trophimus, statuaire grec de l'époque romaine, citoyen d'Industria Bodeno, sur le Pô. Il fit la statue d'un magistrat romain.

Turianus de Frégènes en Étrurie, statuaire et architecte. Il embellit Rome sous Tarquin l'Ancien, et fit la statue en argile du dieu Jupiter, qu'on frottait de minium. Il décora le fronton du temple de Jupiter d'un beau quadrige. — 590 av. J.-C.

Turnus, statuaire, auteur d'une belle statue de Laïs. — IVe av. J.-C.

Valens (Flavius), sculpteur. Il éleva un Hermès au sophiste Jul. Cnossus.

Xénocrates, statuaire, élève d'Euthycrate — 276 av. J.-C.

et de Tisicrate. Il fit beaucoup d'ouvrages et écrivit sur la statuaire.

XÉNOCRITE, sculpteur, travailla avec Eubius.

XÉNOPHANTE de Thasos, statuaire, fils de Charès. On le dit auteur d'une statue érigée par les Thasiens à Adrien. IIe apr. J.-C.

XÉNOPHILE, sculpteur. (*Voy*. Straton.)

XÉNOPHON d'Athènes, sculpteur; il fit avec Callistonicus, pour Thèbes, la statue de la Fortune tenant Plutus entre ses bras, et avec Céphisodote la statue de Diane Soteira, en marbre. 372 av. J.-C.

XÉNOPHON de Paros, statuaire. Rien d'indiqué.

ZÉNAS d'Aphrodisias en Carie, fils d'Alexandre, auteur de beaux bustes.

ZÉNODORE, statuaire, de la Gaule cisalpine, auteur d'un Mercure colossal qu'il fit en Auvergne, haut de 400 pieds, auquel il travailla pendant dix ans. Néron le fit aller à Rome pour lui faire sa statue colossale, haute de 110 pieds. On ne put la couler en bronze, et le modèle en terre, qui était d'une grande beauté, fut consacré au soleil après la mort de cet empereur. Cet artiste a laissé d'autres ouvrages admirables. — Son fils faisait des statues honorifiques et des adorants. 54 apr. J.-C.

ZÉNON d'Aphrodisias en Phrigie, sculpteur, fils d'Attinès. — Son nom figure sur des bases de statues trouvées à Syracuse, et sur la frange d'un vêtement d'une statue sénatoriale assise, à la villa Altieri, à Rome. IIe apr. J.-C.

Il éleva un tombeau, une stèle et plusieurs

statues à son fils, qui lui fut ravi par une mort prématurée.

Zeuxiadès d'Athènes, statuaire, élève de Silanion et fils de Ménidès d'Antioche, sur le Méandre, d'après une inscription trouvée à Milo, avec la fameuse Vénus. On a de lui un Hermès sans la tête, dans la villa Massini. — 331 av. J.-C.

Zeuxiadès, sculpteur. Son nom figure sur la base d'un Hermès sans tête de l'orateur Hypérides de la villa Massini. — IVe av. J.-C.

Zeuxippe d'Hermione, statuaire, fils de Philéas. Rien de cité. (*Voy.* Philéas.)

Zeuxis d'Héraclée, statuaire; le même de Zeuxiadès. La Grande-Grèce l'appelait dans ses murs et faisait poser devant lui les plus belles de ses filles, pour que de leur beauté réunie cet artiste composât la beauté divine de Junon.

Zopirus, statuaire-ciseleur. Il fit de très-beaux vases sur lesquels étaient représentés le jugement d'Oreste et des scènes de l'aréopage. — Ier av.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DE TOUS

LES NOMS D'AUTEURS ANCIENS, ARTISTES, PERSONNAGES ET DIVINITÉS MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

X.

Z.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

La promptitude avec laquelle ce volume a été corrigé ayant été cause que des erreurs typographiques s'y sont glissées, nos lecteurs sont priés de nous pardonner une faute indépendante de notre volonté ; nous leur signalons seulement les plus importantes.

Pages.	10,	ligne,	8,	*lisez :* Crantor.
—	11,	—	7,	*lisez :* les docteurs hébreux, Cédrénus, etc.
—	13,	—	3,	*lisez :* Théraphins.
—	39,	—	18,	*lisez :* je serai infini.
—	70,	—	2,	*lisez :* afin de rester attachée.
—	83,	—	3,	*lisez :* Glycon, athénien.
—	83,	—	29,	*lisez :* qui y fleurit.
—	84,	—	27,	*lisez :* semble avoir méprisé les ouvrages de Polyclète.
—	103,	—	3,	*lisez :* et ainsi nommés Pélasges.
—	118,	—	9,	*lisez :* vinrent à égaler.
—	135,	—	4,	*lisez :* Callistrate.
—	136,	—	11,	*lisez :* ses proportions avec le compas.
—	209,	—	9,	*lisez :* je serai infini.
—	223,	—	27,	*lisez :* bibliothèque.
—	—	—	28,	*lisez :* un orateur.
—	—	—	29,	*lisez :* de bonne grâce.
—	227,	—	1er,	*lisez :* et sans action.
—	248,	—	19,	*lisez :* Anochus, vainqueur.
—	250,	—	34,	*lisez :* Andronicus Cyrrhestès.
—	254,	—	3,	*lisez :* Archias du Pirée.
—	256,	—	12,	*lisez :* Sérapias.
—	259,	—	7,	*lisez :* Bapulus.
—	264,	—	32,	*lisez :* Crœsus de Scambonide.
—	275,	—	9,	*lisez :* la statue de Duris.
—	285,	—	18,	*lisez :* fils d'Aristonidas.
—	303,	—	3,	*lisez :* des Epidamniens.

Pages 52, 92, 147, *lisez :* Ptolémée.
— 56, 104, — Tertullien.
— 84, 86, 89, — Quintillien.

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DESLOGES

52, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, PARIS.

Ajouter 20 c. par franc pour recevoir *franco* par la poste. (AFFRANCHIR.

BIBLIOTHÈQUE MORALE, etc.

Manuel du Savoir-Vivre, ou l'Art de se conduire selon les convenances et les usages du monde, dans toutes les circonstances de la vie et dans les diverses régions de la société. 1 joli vol. . 1 fr.

Le Savoir-Vivre en Politique, ou l'Art de rendre les peuples heureux ; seule solution pouvant atteindre ce but; par L. D. 1 vol. in-8. 3 fr.

Méthode d'Écriture graduée (paroles et actions des hommes les plus illustres). 1 joli vol. oblong. . . . . 2 fr.

Nouvelle Encyclopédie de la Jeunesse, publiée sous la direction de M. l'abbé A. DENYS, curé de Saint-Éloi de Paris, par Th. Midy. 1 vol. grand in-12 . . . . 1 fr. 50

Fleurs du Bien, 1 vol. charpentier, par V. Maquel, prix. . 1 fr.

Le Bonheur dans la Famille, ou l'Art d'être heureux dans toutes les circonstances de la vie, suivi de Traités d'utilité et d'agrément, avec planches d'études. 1 joli vol. in-18, par V. Maquel. 1 fr.

Les Évangiles des Dimanches, en français, à l'usage des Catéchismes, suivis de courtes réflexions sur chaque évangile, mises à la portée des enfants. 1 vol. in-18. . . . . 35 c.

Epistolæ et Evangelia latine. 1 vol. in-18. . . . . . 35 c.

Devoirs des Enfants et des jeunes Gens, par P. Vattier 1 vol. in-12. . . . . 1 fr

Heures de loisir, fables, contes, pensées, par Mme Ve Marie-Virginie Menier, nouvelle édition. 1 vol. format Charpentier. Prix. 3 fr.

La Science de monsieur le Curé, cours élémentaire de Morale, de Religion, d'Histoire, et moyens propres à faire rentrer dans le sein de l'Église les cœurs les plus pervertis. 1 vol. grand in-12. Prix. . . . . 50 c.

Le Trésor de la Jeunesse, instruction pour remplir ses devoirs envers Dieu, la société; moyen de faire honorablement son chemin dans le monde. 1 vol. in-18. Prix, broché : 40 c. — Cartonné. 60 c.

Chemin de Croix, suivi des Trois heures de l'Agonie de N.-S. J.-C., précédé d'une Introduction, par Mgr Giraud, archevêque de Cambrai. 1 joli vol. illustré. . . . . 1 fr.

Chemin de Croix, avec 14 Méditations. Petit in-32. . . . 20 c.

La nouvelle Église du faubourg Saint-Antoine, consacrée à saint Éloi; brochure in-8. . . . . 25 c.

Notre-Dame-des-Arts de Paris, fondation pieuse et charitable. Brochure in-8 . . . . 25 c.

Fleurs symboliques du Mois de Marie des Familles; 1 joli volume illustré de 33 bouquets. Noirs, 1 fr. 50 c. — Coloriés. . . . . 2 fr. 50

La Loi d'Amour, par Clairiond. La volonté divine, c'est l'amour; l'unique loi des hommes est donc l'amour. Loi également infaillible, car le mal ne peut jamais découler de l'amour ni de la charité. Tout ce qui s'éloigne de l'amour est nuisible; le mal ne peut être une condition de l'existence, il en est une diminution. 1 vol. . . 75 c.

Lettres sur l'Histoire d'Angleterre. 1 joli vol., format Charpentier de 440 pages. Prix. . . . . 3 fr.

Système graphique français, pour écrire cette langue, indispensable aux étrangers pour apprendre la prononciation française. 1 fr. 25

Les Rois catholiques, ou l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle. 1 vol. in-8. Prix. . . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE.

Histoire naturelle des Papillons, suivie de la manière de s'en emparer, de les conserver en collections inaltérables, et du Calendrier du Chasseur de Papillons, Chenilles et autres Insectes. 1 vol. in-8, orné de 16 planches, noir, 3 fr. — Colorié. . . . . 5 fr.

Histoire naturelle des Papillons, ornée de 210 figures. 1 vol. format Charpentier. Prix en noir : 5 fr. — En couleur. . . 9 fr.

Chasse au Chien d'arrêt, Gibier à plumes, par M. Chenu. 1 vol. illustré de 89 belles planches. Prix. . . . . 6 fr.

Le langage des Fleurs, d'après les meilleurs auteurs anciens et modernes; de leurs propriétés, etc. 1 joli vol. illustré. Noir, 1 fr. — Colorié. 1 fr. 50

Le cabinet des Fées, 1 vol. format Charpentier illustré. 1 fr. 50

Le Phénix des Alphabets orné de 40 gravures, avec des Exercices d'épellation, de calcul; suivi de Contes moraux, de Conseils, de Fables choisies, etc. 1 volume grand in-8, par le docteur Junius. Prix. 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE.

Traité de Paysage, avec planches d'études graduées. 1 vol. in-8, par Goupil. Prix. . . . . 1 fr. 50

Manuel général de l'Ornement décoratif, appliqué aux embellissements extérieurs et intérieurs, aux tentures, à l'ameublement, aux vases, au costume, à la composition des jardins, etc. 1 vol. in-8, avec planches. Prix. . . . . 1 fr. 50

Peinture sur papier de riz. 1 vol. avec planches d'étude. 1 fr.

Traité de Taxidermie, ou l'Art de mégir, de parcheminer, d'empailler, de monter les peaux de tous les animaux, de prendre, préparer et conserver les Papillons et autres insectes, précédé des procédés Gannal; 4e édition. . . . . 1 fr.

Lettres sur la Miniature, traité par Mansion, élève d'Isabey. 1 vol. de 224 pages. . . . . 4 fr.

Le Mécanicien-Constructeur de Machines à vapeur, ouvrage utile aux Constructeurs, Inventeurs, Ouvriers mécaniciens, Fumistes, Industriels, Dessinateurs, etc., par P.-Ch. Joubert, auteur de plusieurs ouvrages scientifiques . . . . 1 fr.

Manuel d'Horlogerie pratique, mise à la portée de tout le monde, renfermant les éléments de cet art, la Construction et la Réparation des Montres et des Pendules, ainsi que la manière d'établir les Tableaux mécaniques et automates, et l'art de tracer une Méridienne, pouvant servir à régler les Montres. 1 vol. orné de 8 planches. 2 fr.

Peinture lithochromique, ou Imitation sur toile, et l'Art de donner aux objets dessinés au crayon, à l'estampe, aux lithographies, gravures, etc., l'apparence d'une jolie peinture à l'huile, suivie des Procédés pour peindre et décalquer sur le bois et les écrans, et d'obtenir, avec un petit nombre de couleurs, toutes espèces de nuances; 5e édition. . . . . 75 c.

Peinture orientale, ou l'Art de peindre sur papier, mousseline, velours, bois, etc., et de décalquer sur verre; 3e édition, grand in-18. . . . . 75 c.

Quatre Manuels artistiques et industriels, mis à la portée de tout le monde, le premier volume contenant les Traités de Dessin industriel, de Morphographie, des Ombres, Hachures et Estompes, de Géométrie, etc., avec 22 planches d'étude. . . . . . . 1 fr.

Les trois autres volumes in-18 complètent une encyclopédie artistique variée : ils se vendent 1 fr. chaque, et 4 fr. les 4 volumes.

Nouveau genre de Dessin à la mine de plomb. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 1 fr.

BIBLIOTHÈQUE A 50 c. LE VOLUME

Manuel de la Peinture, sans maître, à l'aquarelle, à la gouache, sur verre, orientale, etc.

— de la Sculpture, du Mouleur, imitation des laques chinoises et japonaises, etc., sans maître, avec planches d'étude.

— de Perspective et de Géométrie, avec planches.

Manuel du Dentiste, à l'usage des familles pour l'entretien et la conservation des dents, suivi d'un Traité de parfumerie, etc.

— du Pianiste et du Plain-Chant.

— du Musicien et du Chant.

— de la Broderie, du Crochet et du Filet, suivi des meilleurs moyens pour faire ses robes, de maximes choisies et de miscellanées.

— du Tricot à l'aiguille, au cadre, à la baguette, au clou, au crochet, etc.

— de la parfaite Couturière, avec planches et patrons,

Manuel de la Lingère, avec planches et patrons.
— de la Blanchisseuse en tous genres.
— de la Toilette, guide des dames et des demoiselles, avec recettes utiles.
— du Médecin et du Pharmacien, formules et recettes utiles.
— des Tableaux de l'Histoire littéraire universelle.
— de la Glacière et du Confiseur.
— de la Culture des fleurs.
— du Jardinier.
— Guide des Mères de famille.
— sur le choix d'une Carrière.
— Livres des saintes Patronnes.
— Abrégé d'Arithmétique.
— du parfait Domestique.
— La Clef des Participes.
— Physiologie du Jeu de Billard.
— Description du Barillet, producteur du mouvement circulaire direct.
— Physiologie de l'Imprimeur. 1 vol. illustré.
— Les Lettres de l'Alphabet à la cour de Charlemagne.

Guide des Baigneurs aux Eaux. 1 vol. in-8, par Renaud.

Diogène au Salon de 1861. Revue critique, etc.

De la santé et du bonheur, petit cadeau à faire à des amis. 1 vol. in-18, par J.-M. Bidault.

Les Poules françaises et étrangères, de leur éducation et des moyens d'en doubler la production; ouvrage illustré de 27 belles planches, par Th. Joubert. Prix. . . . . 1 fr.

Manuel de l'Oiseleur, ou l'Art de prendre, d'élever, d'instruire les Oiseaux et autres animaux d'agrément, en volière, en cage ou en liberté, de les préserver et guérir de toutes maladies. 1 vol. illustré de 31 planches. . . . . 75 c.

Le parfait pêcheur à la ligne, suivi d'un traité de pisciculture, des lois et ordonnances sur la pêche fluviale. 1 vol. avec planches. Prix. . . . . 60 c.

Manuel du Fleuriste, ou l'Art de faire les Fleurs en papier, orné de 12 planches. . . . . 75 c.

Le Trésor des recettes utiles et de Gastronomie. Un volume. 50 c.

Éléments de Chimie. In-18. . . . . 1 fr.

Éléments d'Agriculture théorique et pratique. 3 vol. in-18. 3 fr.

Manuel du Plâtrier, ou l'Art d'employer le plâtre; contenant plus de 150 instructions, et 66 figures, par Servajean. 1 vol. in-12. 4 fr.

Traité de la patinotechnie, ou l'Art de patiner, par A. Covilbeaux, professeur attaché à l'instruction publique. 1 vol. gr. in-18, orné de 15 belles lithographies. . . . . 1 fr. 25

En couleur . . . . 2 fr.

Le Bien-Être remplaçant la misère. 1 vol. format Charpentier. . . . . 1 fr. 50

Croisement de la race chevaline, par J. Klein. 1 vol, in-8. 1 f.

L'art vétérinaire mis à la portée des cultivateurs. 2 volumes in-18 . . . . 2 fr.

Chasse aux Papillons et autres espèces d'Insectes. 1 vol. in-18. 25 c.

Traité de la natation, où l'Art de nager est démontré avec la plus grande précision, suivi d'observations sur l'influence des bains sur la santé, avec planches. . . . . 50 c.

La Cuisine hygiénique, confortable et économique, à l'usage de toutes les classes de la société : *La préparation, c'est tout.* — 1 vol. grand in-32. . . . . 1 fr.

Traité des Substances alimentaires, leurs propriétés et leur influence sur la santé et la vie. — Alimentation propre aux enfants, aux adultes, aux vieillards; aux sanguins, bilieux, nerveux, affaiblis et réputés incurables. — Influence du café, thé, vin, bière, eau-de-vie, etc., et de toutes les autres boissons . . . . . 25 c.

Perfectionnement de l'Espèce humaine : Beauté, Force, Santé, etc. 1 vol., par V. Maquel, docteur-médecin. . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE COMMERCIALE.

Manuel du Comptable (Administration). Ouvrage indispensable pour les Employés Comptables des Administrations publiques et privées, Intendants, Ordonnateurs, Trésoriers, Payeurs, Contrôleurs, Inspecteurs, et en général, pour tous les Préposés qui ont des décomptes au personnel à dresser ou à examiner; par Peridiez. 4e édition. . . . . 3 fr.

L'Inventaire perpétuel, tenue des livres en partie double par une méthode qui tout à la fois dispense les négociants de faire chaque année leur inventaire, et leur offre tous les jours, en une seule ligne le tableau synoptique de leur position ; contenant toutes les opérations d'une maison de commerce, tant sur les livres spéciaux que sur les livres auxiliaires, avec la solution des difficultés qui se rencontrent habituellement dans la pratique, un traité de calcul des intérêts, et un abrégé des changes étrangers; suivi du *Journal des*

petits commerçants; autre méthode abrégée, au moyen de laquelle on peut tenir des écritures régulières, en n'employant qu'un seul livre qui remplace tous les autres; par J. Quentin, professeur de comptabilité commerciale. 1 vol. in-8, au lieu de 6 fr. . . . 3 fr.

Table Polyophélique, ou Nouvelle Méthode pour résoudre instantanément tous les calculs usités en affaires, reconnu comme un progrès dans la science des nombres, par Martin de V. Prix. . . 50 c.

Tenue des Livres. Nouveau système, au moyen duquel tout commerçant peut en un quart-d'heure connaître sa situation commerciale sans faire d'inventaire; opérations de bourse, etc., par Milton. 1 vol. in-8. . . . . 2 fr.

La Tenue des Livres en partie Simple et en partie Double, mise à la portée de tout le monde, comprenant des modèles de lettres de commerce, billets à ordre, lettres de change, traites, bordereaux, comptes courants, et de tous les actes commerciaux, depuis la quittance jusqu'aux actes de société. Système métrique et ses rapports avec les anciens poids et mesures. Tableau d'escomptes et d'intérêts de 1 à 100,000 fr., etc., suivie du Précis de législation commercial, usuel, par C. Prévostini, professeur de tenue de livres et de comptabilité. 1 vol. . . . . 1 fr.

Le prompt Compteur des intérêts . . . . 25 c.

Tarif pour le cubage des bois. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr.

Tables décimales, ou Comptes résolus. 1 fort vol. in-8. 4 fr.

Traité du Capitaliste, Tableau synoptique d'escomptes et d'intérêts pour toutes les sommes, tous les taux, etc. . . . . 25 c.

BIBLIOTHÈQUE MÉDICALE.

Études hygiéniques sur la santé, la beauté et le bonheur des Femmes. Hygiène du cœur, de l'âme et du corps, pendant la jeunesse, l'âge critique, la vieillesse, le célibat, le mariage et les maladies. Guide pour le choix spécial à chaque tempérament, de la nourriture, de l'habitation, des vêtements, des bains et des professions. 100 *secrets* de toilette pour entretenir ou rétablir la beauté de la peau, des cheveux, des dents, des pieds et des mains, etc.; par V.-R. Maquel, docteur-médecin de la Faculté de Paris. — Un joli volume, 2e édition. . . . . , ... 2 fr.

Manuel des Baigneurs, précédé de l'Histoire des bains chez les peuples anciens et modernes; emploi raisonné des bains chauds, froids, de vapeur, simples ou composés, et des eaux minérales de France et de l'étranger; leurs propriétés curatives et les saisons spéciales à chaque source, suivi d'un Traité de natation et d'une Revue des établissements de bains, par R., docteur en médecine. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

Histoire des Embaumements et de la préparation des pièces d'anatomie normale, d'anatomie pathologique et d'histoire naturelle,

suivie de Procédés nouveaux, par M. Gannal; 2e édit., revue et augmentée. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

Médecine en mer (la), ou Guide pratique des capitaines au long cours, à l'usage des chirurgiens des navires de commerce et des gens du monde, par E. Dutouquet, docteur en médecine, ex-chirurgien aux armées, membre de plusieurs sociétés savantes. 1 v. in-8. 6 fr.

Dictionnaire de Médecine domestique. 1 vol. in-18. . . . 1 fr.

L'Hygiène. L'Art de conserver la Santé. 1 vol. in-18 . . . 1 fr.

Manuel d'économie domestique et rurale. 1 vol. in-18 . . . 1 fr.

Flore médicinale, doses, préparations, etc., 48 jolies plantes; noires, 80 c.; coloriées. . . . . 1 fr.

Plus de Fraude! Les Falsicateurs dévoilés, ou l'Art de reconnaître, par des procédés simples, infaillibles et sans le secours de la chimie, les altérations et les falsifications de toutes les *substances alimentaires*, solides et liquides, et de les rétablir dans leur état primitif. 1 vol. . . . . 1 fr.

Célébrités médicales et chirurgicales contemporaines, grand in-18, avec portraits. . . . . 35 c.
En vente : MM. Larrey, Orfila, Velpeau, Magendie, Bréchet, Chomel et Ricord.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE.

La Classe ouvrière, ce qu'elle est, et comment on peut améliorer son sort. 1 vol. gr. in-18, par L. Vaffier. . . . . 3 fr.

Récits d'une jeune fille russe, par Charlotte de Vigné. 1 joli vol. illustré !. . . . . 1 fr.

Bouquet de Pensées, par Poisle-Desgranges. 1 vol. gr. in-18. sur papier de luxe, avec gravure. Prix. . . . . 75 c.

Ricardi, Dolorès et Clara, épisodes historiques de la guerre d'Espagne (1823), par le colonel Marnier. 1 vol. format Charpentier. . . . . 1 fr. 50

Souvenirs historiques anecdotiques, Genève, la vallée de l'Arve, la grotte de Balme, les deux Princes et le Bourreau, la vallée de Chamouny, Fribourg, l'Orgue, les Ponts, les lacs Hyères, Boïeldieu de Talleyrand, le maréchal Saint-Cyr, le prince de Dietrieschtein, Talberg, Toulon, conquête d'Alger, siége de Toulon (1793), le général Dugommier, Bonaparte, la Vendée, Rossignol, Carrier, les généraux Kleber, Marceau, Grouchy, Hoche, Biron, etc., par le colonel Marnier. 1 vol. format Charpentier. . . . . 1 fr. 50

Le Duel du Curé, charmante nouvelle tirée d'un épisode de 1848, par M. Dechastelus. 1 vol. grand in-18 . . . . 1 fr.

Fleur de Mai, par Harriet Stowe, auteur de *l'Oncle Tom.* 1 vol. gr. in-8. . . . . 75 c.

Une heure d'Enfer, par E. Aclocque. 1 vol. format nouveau. 50 c.

Le nouveau Décameron des jolies Femmes. 1 volume illustré. 50 c.

Histoire des Cafés de Paris, leur influence sociale et hygiénique, etc., par Marc Constantin. 1 joli vol. . . . . 50 c.

Les Jeux d'esprit, Charades, Logogriphes, Énigmes. 1 vol. 50 c.

Les Songes expliqués, suivis de l'Art de tirer les cartes et de Prédictions pour chaque mois de l'année. In-18. . . . . . 25 c.

Les Hommes et les Bêtes, Grand in-8. . . . . 10 c.

Les Échos du Bosphore. Brochure in 8. . . . . 20 c.

Histoire des polichinelles, bilboquets-gouvernants, de 1830 à 1848. 1 vol. in-8. . . . . 2 fr.

La Faction orléaniste, par Alexandre Remy : La Faction d'Orléans. — Philippe-Égalité. — Louis-Philippe, roi des Français. — Régence et Fusion — Situation de la branche d'Orléans par rapport au principe d'hérédité. 1 vol. in-8 de 200 p. . . . . 2 fr.

Histoire de la Révolution de Février, suivie de la Biographie, avec portraits, des membres du gouvernement Provisoire. 1 volume in-18 . . . . 1 fr.

Allégories historiques impériales, par H. Laboucarie. Brochure in-8 . . . . 60 c.

Louis XVI, sa Vie, son Testament, Monument élevé à sa mémoire. 1 volume in-18. Prix . . . . 50 c.

Portraits des hommes et des femmes célèbres, rois, empereurs, princes, de Jeanne-d'Arc, Charlotte Corday, etc. 1 volume in-18 . . . . 50 c.

A la France, le général Donnadieu expliquant ce qui fit la grandeur et la ruine des nations; dernier et remarquable travail du célèbre général. 1 vol. in-8. . . . . 50 c.

Les Républicains en prison sous la République. Types, mœurs, mystères. Format grand in-18 . . . . 50 c.

Trente-cinq jours en prison sous la République, ou le Complot dit des 45. Arrestation. — Visites domiciliaires. — 6 jours au secret. — Interrogatoires. — L'écrou de la Conciergerie.— Cellules et cabanons. — Notre entrée dans le monde justiciable.— Bataille.— Improvisations poétiques. — Régime de la prison. — Salle des Girondins. — Salle Ravaillac. — Salle de la Reine. — La paille et la pistole. — La duchesse. — Le pain noir. — L'abbé Montès. — La messe des prisonniers, etc., par l'un des 45. Format in-18. . 30 c.

Oui ou Non, Dieu le veut-il? Brochure in-18. . . . 30 c.

Abrégé de l'Histoire de France; Grandeur et gloire de la maison de Bourbon. 1 vol. in-18 . . . . 25 c.

Histoire de soixante ans de folies révolutionnaires et sociales (de 1789 à 1849). 1 vol. grand in-18. . . . . . 25 c.

Jourdan Coupe-tête. 1 volume in-18. . . . . 25 c.

Du pain au peuple. In-18 . . . . 25 c.

Les Femmes devant la Guillotine, par Remy. In-18. 25 c.

Histoire des Montagnards depuis 1793. 1 vol. in-18 illustré. 25 c.

L'Alliance des peuples et des rois. Format in-18. . 20 c.

L'Anti-Proudhonisme. In-18 . . . . 15 c.

Dieu le veut-il? In-18. . . . . 15 c.

Les Barricades. In-8 . . . . 10 c.

Le Réactionnaire. In-folio . . . . 05 c.

L'Aristo. In-folio . . . . 05 c.

Les Républicains de la veille. In-folio . . . . . . 05 c.

Les Républicains du lendemain. In-folio. . . . . 05 c.

Le Procuste parlementaire, portraits satiriques des députés sous Louis-Philippe. 1 vol. in-8 . . . . 2 fr. 25

La France républicaine, épisodes des premiers mois de la République. Février, anecdotes; Distribution des drapeaux, Manifestation soi-disant polonaise, Fête de la Concorde, par J. Lamarque, 1 volume in-8. . . . . 1 fr. 25

La République incompatible avec l'ancien Paris. Plan d'un nouveau Paris. 1 vol. in-18 . . . . 50 c.

Du Droit des Travailleurs à l'élection et à la dotation. 1 vol. in-8. . . . . 25 c.

Le dernier Banquet de la Bourgeoisie, par Job le socialiste (Hip. Castille). Brochure in-8. . . . . 25 c.

Appel aux ouvriers citoyens. Brochure in-8. . . . . . . 10 c.

Un Ministère de l'organisation du travail. Brochure in-8. . 10 c.

Voltaire le Grand, le grand Frédéric et Jeanne-d'Arc. Prix. . . . . 20 c.

L'Énéide, 2e livre. . . . . 20 c.

Les Jésuitiques, Michelet et Quinet. . . . . 20 c.

1,000 procédés industriels, formules, recettes, dont l'exploitation de chacun d'eux peut devenir le point de départ d'une fortune particulière. Prix . . . . 10 fr.

Dictionnaire universel de secrets d'une application sûre et facile. 1 vol. gr. in-8 à deux colonnes, par le docteur Adolphe-Benestor Lunel. 3e édition contenant 2,000 procédés. Prix . 10 fr.

Le Mans. — Imp. Beauvais.

Le Mans, Imp. Beauvais et Valienne; place des Halles, 19.